×



FRANÇ. LEVAILLANT.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.





Campement dans le Pays des Grands Namaquois.

VOYAGE
DE
F. LE VAILLANT,
DANS
L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,
PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE:

nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur;

ornée de *vingt* figures en taille-douce, dont *huit* n'avoient pas encore paru.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

CHEZ DESRAY, RUE HAUTEFEUILLE, N°. 36.

AN VI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

MONSIEUR BOERS,

ancien Fiscal indépendant du Cap de Bonne-Espérance, pensionnaire de Leyde, &c.

MONSIEUR,

Je vous ai dédié mon Livre : le Public en sera moins étonné que vous.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE VAILLANT.

PRÉFACE.

Il a plu aux nomenclateurs de l'histoire naturelle d'établir des rapports et de calquer l'anatomie des animaux sur celle de l'homme. Au moyen de cet arrangement, qui n'est guère senti que des gens de l'art, il arrive que la partie sur laquelle pose un oiseau dans toute sa force, se nomme les *doigts ;* que celle qui s'élève plus ou moins perpendiculairement, et qui n'est autre chose que le tarse, au lieu d'être la jambe, comme on le croit communément, se nomme le *pied ;* que celui-ci, terminé par le talon, est immédiatement suivi par la jambe, qui d'ordinaire passe pour la *cuisse ;* et qu'enfin cette dernière partie qui, dans l'oiseau vivant, n'est presque pas remarquable, se trouve cachée, et ne fait

pour ainsi dire qu'un avec le corps même de l'animal : d'où l'on peut conclure que le pied d'un héron, par exemple, est aussi grand que tout son corps; assertion qui paroîtroit ridicule, absurde, si l'on n'étoit prévenu que cette distribution méthodique est adoptée par plusieurs savans. Il est donc clair qu'en général un oiseau ne marche pas sur ses pieds et ses talons, mais uniquement sur ses doigts. J'ai cru cet avertissement nécessaire pour me faire comprendre, s'il m'arrive, dans le récit de mes voyages, ou dans l'ouvrage plus étendu dont il n'est en quelque sorte que l'introduction, de parler, d'après ces convenances, de mes acquisitions en quadrupèdes, oiseaux, &c. Obligé de me servir des termes et des mesures adoptés par la plupart des ornithologistes, les per-

sonnes qui ne sont pas naturalistes, et qui daigneront me lire, auroient infailliblement trouvé dans les trois quarts de mes descriptions, de l'erreur ou de l'obscurité, si je ne leur donnois cette clef, indispensable à quiconque jetteroit pour la première fois les yeux sur cette partie de l'histoire naturelle.

Je pardonne à ces ouvrages volumineux, à ces compilations immenses où l'on met à contribution les livres anciens, où les textes sont tout au long cités, où, par cela seul qu'ils sont anciens, on présente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination ou de l'ignorance. Mais lorsqu'épris de la manie d'une science, et ne trouvant pas en soi les ressources propres à en étendre les progrès; que, du fond de son cabinet, on prétend établir des prin-

cipes et dicter des loix; qu'on abuse des dons heureux du génie pour propager de vieilles erreurs, et couvrir de toutes les graces de l'élocution les mensonges avérés de nos pères; qu'on les déguise, qu'on les tourmente, qu'on se les approprie en connoissance de cause, je ne fais point grace à l'écrivain qui se pare ainsi de la dépouille d'autrui, quelque peine qu'il ait prise pour en rassortir les lambeaux.

Bien résolu de ne parler que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, et certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé.

Si, dans quelques endroits de mes récits, on rencontre des observations diamétralement opposées à celles des autres voyageurs, je n'entendrai pas toujours

conclure de-là qu'ils se sont trompés ; je ne veux déprécier personne : j'aimerois mieux (sur certains articles) imaginer que la différence des temps ou des points de vue en a produit dans les rapports et les résultats ; ce ne seroit plus, si l'on veut, qu'une erreur, une illusion d'optique.

Mais sur les objets qui, pour avoir été trop légèrement apperçus, défigurent essentiellement la vérité, mon sentiment, quoiqu'il ne cherche point à prévaloir, ne pliera jamais lorsqu'il sera sûr du fait, et qu'il marchera précédé de ses preuves.

Il n'y a pas un siècle que le goût des voyages s'est répandu dans l'Europe ; le Français sur-tout, plus qu'aucun autre peuple, heureux dans sa patrie, attaché comme la moule par son *bissus* à sa

terre natale, le Français se déplaçoit avec peine, regardoit une absence d'un mois comme une espèce de dévouement; il se contentoit d'attendre, et recevoit avidement les contes ridicules de quelques charlatans téméraires sur les pays lointains; il s'amusoit des récits de leurs découvertes merveilleuses et de leurs aventures incroyables; l'exagérateur écrivain marchandoit, si je puis parler ainsi, avec la crédulité publique, et se trouvoit trop payé de ne voir rabattre que la moitié de l'enflure et du merveilleux de son livre. Les sciences croupissoient dans les ténèbres de l'incertitude, et l'histoire naturelle n'étoit pas même encore à son enfance.

Peu à peu le génie des découvertes a déployé ses ailes; les arts et les lettres ont cédé la place aux sciences; la pas-

sion des voyages s'est éveillée ; ce desir toujours plus insatiable de connoître et de comparer s'est agrandi en proportion des miracles qu'il a produits ; on n'a plus connu de bornes à mesure que les dangers se sont applanis ; et ce qui paroissoit autrefois un obstacle insurmontable n'est aujourd'hui qu'une excuse puérile, un moyen honteux de cacher sa foiblesse et son inertie.

Plus qu'aucun autre, élevé dans des principes tout-à-fait contraires, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les voyages ; et, quoi que j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'est qu'en cédant à mes transports que je suis parvenu à en modérer la violence.

J'ai traversé les mers ; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats ; je me suis enfoncé dans

quelques déserts ignorés de l'Afrique : j'ai conquis une petite portion de la terre.

Je ne songeois point à la réputation ; je ne connoissois point en moi de titres pour y parvenir ; je ne m'occupois que de mes plaisirs.

Mes amis et ma famille ont voulu me persuader que la relation de mes voyages et le détail de mes découvertes en histoire naturelle pourroient être de quelqu'utilité : je leur livre cette relation et ces découvertes telles qu'elles sont, et pour ce qu'elles valent, n'entendant y attacher d'autre mérite que la complaisance, et renonçant à toute espèce de prétention littéraire dont je ne serois pas en état de porter le fardeau. Ce que je suis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, voilà tout ce que je me suis proposé de leur apprendre.

On trouvera peut-être étrange que, pour donner la relation d'un Voyage récemment entrepris en Afrique, j'aie été forcé de me replier sur le passé, et de conduire mes lecteurs dans l'Amérique méridionale sur les premiers pas de mon enfance ; j'ai cru qu'il ne seroit pas mal-à-propos de justifier, par les commencemens de ma vie, ma manière de voir, de penser et d'agir, qui conservera toujours le goût du terroir, et qui, jugée peut-être avec sévérité, ne manqueroit pas de choquer ces esprits intolérans qui ne souffrent jamais sans humeur qu'on leur enlève leurs préjugés, et qu'on ose heurter de front les principes et les usages jusques-là généralement adoptés ; mais de quelqu'œil qu'on envisage cette hardiesse à rendre mes pensées, à prétendre redresser jusqu'aux erreurs même

du génie, il m'importe qu'on sache qu'aucune haine particulière, aucune envie, aucuns déplaisirs secrets, ne sauroient balancer dans mon ame l'intérêt de la vérité, que je chéris par-dessus tout, et que je lui ai sacrifié, dans plus d'une rencontre, celui même de l'amour-propre.

Je présenterai à la suite de cet ouvrage, aux amateurs d'histoire naturelle, la description générale de tous les individus, quadrupèdes et oiseaux que je me suis procurés dans mes courses, et que je possède actuellement; j'y joindrai les gravures coloriées de ceux qui sont inédits, et de ceux qui jusqu'à présent sont encore inconnus : on y verra des genres absolument neufs, des variétés considérables dans les espèces. Quoique la girafe ait été décrite et gravée

dans quelques auteurs, cela ne m'empêchera pas de recommencer ces deux opérations : ce qui a été dit jusqu'à présent sur cet animal, et les dessins qui en ont été faits ne ressemblant guère à l'original qui existe dans mon cabinet, et à l'étude que j'ai faite de ses mœurs dans son pays natal.

PRÉCIS HISTORIQUE.

LA partie hollandaise de la Guyane soumise à la domination de la compagnie d'Occident, est peut-être la moins connue des naturalistes, quoiqu'elle soit sans contredit de toute l'Amérique méridionale celle qui offre dans tous les genres les productions les plus curieuses et les plus extraordinaires. Placée sous le climat brûlant de la zône torride, à 5 degrés nord de la ligne, cette région, encore enveloppée de la croûte des temps, recèle, si je puis m'exprimer ainsi, le foyer où la nature travaille ses exceptions aux règles générales que nous croyons lui connoître: elle a, sur une étendue d'environ cent lieues de côtes, une profondeur presqu'illimitée; c'est-là que le fleuve SURIMAN promène ses eaux majestueuses. Sur sa rive gauche, à trois lieues de la mer, s'élève PARAMARIBO, chef-lieu de cette vaste colo-

nie; c'est ma patrie et le berceau de mon enfance. Élevé par des parens instruits qui travailloient à se procurer par eux-mêmes les objets intéressans et précieux qui sont répandus dans ce pays, j'avois continuellement sous les yeux les produits de leurs acquisitions; je jouissois à mon aise de leur cabinet très-intéressant : j'aurai, dans la suite, occasion d'en parler. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parens qui ne pouvoient un moment se détacher de moi, souvent exposés par leurs goûts à des voyages lointains, à de longs séjours aux extrémités de la colonie, m'emmenoient avec eux, et me faisoient partager leurs courses, leurs fatigues et leurs amusemens. Ainsi j'exerçai mes premiers pas dans les déserts, et je naquis presque sauvage. Quand la raison, qui devance toujours l'âge dans les pays brûlés, eut commencé à luire pour moi, mes goûts ne tardèrent point à se développer; mes parens aidoient, de tout leur pouvoir, aux premiers élans de ma curiosité. Je

goûtois tous les jours, sous d'aussi bons maîtres, des plaisirs nouveaux; je les entendois disserter, d'une façon qui étoit à ma portée, sur les objets acquis et sur ceux qu'on espéroit se procurer dans la suite. Tant d'idées et de rapports s'amassoient dans ma tête, confusément à la vérité dans les commencemens, mais peu à peu avec plus d'ordre et de méthode. La nature a donc été ma première institutrice, parce que c'est sur elle que sont tombés mes premiers regards.

Bientôt le desir de la propriété et l'esprit d'imitation, passions favorites de l'enfance, vinrent donner de l'impétuosité, je pourrois dire de l'impatience, à mes amusemens. Tout disoit à mon amour-propre que je devois aussi me faire un cabinet d'histoire naturelle : je me laissai caresser par cette idée séduisante; et, sans perdre de temps, je déclarai traîtreusement la guerre aux animaux les plus foibles, et me mis à la poursuite des chenilles, des papillons, des

scarabées, en un mot de toutes les espèces d'insectes.

Lorsqu'on travaille pour son propre compte, on peut, avec des moyens bornés, des talens novices et peu développés, faire un mauvais ouvrage ; mais on a, ce me semble, toujours assez bien réussi pour soi-même, si l'on n'a négligé ni temps, ni soins, ni peines, et si l'on y a déployé toutes ses facultés, toutes ses forces. D'après ces dispositions, indices presque certains des succès, je voyois se former sous mes mains, et s'accroître de jour en jour, ma jolie collection d'insectes. J'en faisois le plus grand cas ; je l'estimois outre mesure : j'en étois l'unique créateur ; c'est dire assez combien je la trouvois supérieure à celle de mes parens. L'orgueil est un aveugle qui fait marcher de pair les chef-d'œuvres de la sottise et du génie.

Tout concentré dans ma jouissance, je n'avois pas encore senti que toujours l'obstacle se présente et vient se placer entre l'entreprise et le succès.

Dans une de nos courses, nous avions tué un singe roux, de l'espèce à laquelle les naturalistes ont donné le nom de l'*allouate*, et que, dans le pays, on nomme *baboen*. C'étoit une femelle : elle portoit sur son dos un petit qui n'avoit point été blessé; nous les enlevâmes tous les deux. De retour à la plantation, mon singe n'avoit point encore désemparé les épaules de sa mère; il s'y cramponnoit si fortement, que je fus obligé de me faire aider par un nègre pour l'en détacher; mais à peine séparé, il s'élança comme un oiseau sur une tête de bois qui portoit une perruque de mon père; il l'embrassa de toutes ses pattes, et ne voulut absolument plus la quitter; son instinct le servoit en le trompant; il se croyoit sur le dos et sous la protection de sa mère : il étoit tranquille sur cette perruque; je pris le parti de l'y laisser et de le nourrir avec du lait de chèvre; son erreur dura environ trois semaines : après quoi, s'émancipant de sa propre autorité, il abandonna la perruque nourricière, et de-

vint par ses gentillesses l'ami et le commensal de la maison.

Je venois d'établir, sans m'en douter, le loup dans la bergerie. Un matin que je rentrois dans ma chambre dont j'avois eu l'imprudence de laisser la porte ouverte, je vis mon indigne élève qui faisoit son déjeûné de ma superbe collection : mon premier transport fut de l'étouffer dans mes bras ; mais le dépit et la colère firent bientôt place à la pitié, quand je m'apperçus qu'il s'étoit livré lui-même par sa propre gourmandise au plus cruel supplice : il avoit, en croquant les scarabées, avalé les épingles qui les enfiloient; c'est en vain qu'il faisoit mille efforts pour les rendre. Ses tourmens me firent oublier le dégât qu'il me causoit : je ne songeai plus qu'à le secourir; et mes pleurs et tout l'art des esclaves de mon père que j'appelois de tous côtés à grands cris, ne purent le rendre à la vie : cet accident me renvoyoit fort loin sur mes pas; mais il ne put me rebuter. Je me livrai bien vîte à de nouvelles

recherches ; et, non content d'un trésor unique, j'en voulus réunir plusieurs. Je songeai, par une progression naturelle, aux oiseaux. Nos chasseurs ne m'en fournissoient point assez à mon gré : je m'armai de la sarbacane et de l'arc indien ; en peu de temps, je m'en servis avec beaucoup d'adresse ; je passois les journées entières à l'affût ; j'étois devenu un chasseur déterminé. Ce fut alors qu'on s'apperçut, et que je sentis moi-même, que ce goût se changeoit en passion ; passion vive qui troubloit jusqu'aux heures du sommeil, et que les années n'ont fait que fortifier.

Quelques amis m'ont accusé de froideur et d'insensibilité ; un plus grand nombre a trouvé téméraires les voyages singuliers que j'ai entrepris dans la suite ; je pardonne volontiers aux uns, et n'ai rien à dire aux autres ; cependant, pour peu qu'on daigne s'arrêter aux premiers pas de mon enfance, cette apparence d'originalité surprendra moins, et l'on verra que mon

éducation en est à-la-fois et la cause et l'excuse.

Quelque temps après, mes parens, qui avoient fixé leur départ pour l'Europe, et qui n'aspiroient plus qu'au bonheur de se réunir dans le sein de leurs familles, ayant mis ordre à leurs affaires, je montai avec eux sur le navire *Catharina,* commandé par le capitaine *Valkinburg ;* le 4 avril 1763, on leva l'ancre, et l'on prit la route de la Hollande. Je partageois, dans la joie de mon cœur, tous les projets de plaisirs et de fêtes auxquels se livroient mes parens durant la traversée. Une curiosité bien naturelle à mon âge ajoutoit à mes transports ; mais cette agitation, ou plutôt ce délire, ne me rendoit pas insensible aux regrets. Je ne pouvois devenir ingrat en si peu de temps, et perdre de vue si tranquillement la terre bienfaisante qui m'avoit vu naître ; je jetois souvent mes regards vers les rives heureuses dont je m'éloignois de plus en plus. A mesure qu'elles fuyoient, et qu'emporté par les

vents je m'approchois des climats glacés du nord, une tristesse profonde flétrissoit mon ame, et venoit dissiper les prestiges de l'avenir.

Après une traversée cruelle et dangereuse, nous jetâmes l'ancre au Texel, à neuf ou dix heures du matin, le 12 juillet suivant.

Nous étions donc enfin en Europe. Tout ce que je voyois étoit si nouveau pour moi, je montrois tant d'impatience, je fatiguois les gens de tant de questions, chaque objet qui s'offroit à ma vue me paroissoit si extraordinaire, que j'étois moi-même un objet d'étonnement aux yeux de ceux qui m'entouroient. Cependant mes importunités ne mettoient pas toujours les rieurs contre moi, et je payois bien amplement en remarques piquantes sur l'Amérique les instructions qu'on avoit la complaisance de me donner sur l'Europe.

Après avoir passé quelque temps en Hollande, nous nous rendîmes en France dans la ville où mon père est né, et l'on me fixa

dans le sein de sa famille : c'est-là que je donnai une nouvelle carrière à mes goûts, dans le cabinet de M. Bécœur. Il offroit, pour l'ornithologie d'Europe, la collection la plus nombreuse et la mieux conservée que j'aie jamais rencontrée.

A Surinam, je m'étois fait une manière de déshabiller les oiseaux qui me réussissoit assez bien, mais qui parloit fort peu à l'imagination, encore moins aux yeux. Je ne connoissois d'autre méthode que d'en déposer les peaux à plat dans de grands livres, pour les conserver : ici, un autre spectacle éveilloit tous mes sens; il falloit, outre le mérite de la conservation, leur restituer leurs formes : ces deux points essentiels m'embarrassoient ; je résolus de m'en faire une étude particulière, et je m'y livrai tout entier : j'étois chasseur déterminé. Pendant un séjour de deux ans en Allemagne, un autre de sept en Lorraine et en Alsace, je fis un dégât d'oiseaux incroyable ; je voulois aussi joindre la connoissance approfondie

des mœurs à la distinction des espèces, et je n'étois parfaitement satisfait de mes chasses que lorsque j'étois parvenu à surprendre le mâle et la femelle ensemble, et dans une situation qui ne me permît pas de douter de leur sexe. J'ai souvent passé des semaines entières à épier des espèces d'oiseaux avant de pouvoir me procurer la paire.

C'est donc dans l'espace de huit ou neuf ans, qu'à force de soins, de peines, de tentatives et de dégâts, je suis parvenu non-seulement à rendre à ces animaux, si frêles et si délicats, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette conservation intacte et pure qui fait le mérite de ma collection. C'est aussi par cette longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans les bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, que j'ai appris à distinguer les sexes et les variétés d'âges d'une manière invariable : art divinatoire, si je puis m'exprimer ainsi, que je ne prétends pas donner comme un mérite bien

éminent, mais qui est l'apanage d'un très-petit nombre d'ornithologistes. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de voir dans des cabinets, d'ailleurs assez curieux, tantôt des divorces forcés, tantôt des alliances monstrueuses et contre nature! Là on place comme mâle et femelle deux êtres qui jamais ne se sont rencontrés; plus loin un mâle et sa femelle sont annoncés non-seulement comme deux espèces différentes, mais classés dans deux genres différens.

J'amassois de plus en plus des connoissances dans cette partie intéressante de l'Histoire Naturelle, mais j'avoue que loin de me contenter, elles ne faisoient que me prouver toute l'insuffisance de mes forces : une carrière plus étendue devoit s'ouvrir devant moi; l'occasion sembloit m'appeler de loin, et m'inviter à ne pas différer plus long-temps.

Dans le courant de 1777, une circonstance favorable me conduisit à Paris. Je portai comme tout étranger qui arrive pour la

première fois dans cette capitale, mon tribut d'admiration aux cabinets des curieux et des savans. J'étois ébloui, enchanté de la beauté, de la variété des formes, de la richesse des couleurs, de la quantité prodigieuse des individus de toute espèce qui, comme une contribution forcée, viennent des quatre parties du monde se classer méthodiquement, autant que cela se peut faire, dans un espace malheureusement toujours trop limité. En trois années de séjour, je vis, j'étudiai, je connus tous les cabinets importans, mais, le dirai-je, ces superbes étalages me donnèrent bientôt un mal-aise, ils laissèrent dans mon ame un vide que rien ne pouvoit remplir; je ne vis plus dans cet amas de dépouilles étrangères, qu'un dépôt général où les différens êtres rangés, sans goût et sans choix, dormoient profondément pour la science. Les mœurs, les affections, les habitudes, rien ne me donnoit des indications précises sur ces choses essentielles. C'étoit l'étude qui, dans ma pre-

mière jeunesse, m'avoit le plus intéressé; je connoissois, il est vrai, divers ouvrages d'Histoire Naturelle, mais remplis de contradictions si rebutantes, que le goût qui n'est pas encore formé ne peut que beaucoup perdre à les lire : j'avois sur-tout dévoré les chef-d'œuvres immortels consacrés à la postérité par un des plus grands génies ; je brûlois tous les jours un nouvel encens aux pieds de sa statue, mais son éloquence magique ne m'avoit pas séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination, et je ne pouvois pardonner au philosophe les exagérations du poète.

D'ailleurs, et par-dessus tout, je songeois continuellement aux parties du globe qui, n'ayant point encore été fouillées, pouvoient, en donnant de nouvelles connoissances, rectifier les anciennes ; je regardois comme souverainement heureux le mortel qui auroit le courage de les aller chercher à leur source : l'intérieur de l'Afrique, pour cela seul, me paroissoit un Pérou. C'étoit la

terre encore vierge. L'esprit plein de ces idées, je me persuadois que l'ardeur du zèle pouvoit suppléer au génie, et que, pour peu qu'on fût un observateur scrupuleux, on seroit toujours un assez grand écrivain. L'enthousiasme me nommoit tout bas l'être privilégié auquel cette entreprise étoit réservée ; je prêtai l'oreille à ses séductions, et de ce moment je me dévouai. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié, ne furent capables de m'ébranler ; je ne communiquai mes projets à personne. Inexorable, et fermant les yeux sur tous les obstacles, je quittai Paris le 17 juillet 1780.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance.

IMPATIENT de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la république et leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avois nulle idée. Tous les savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts : entr'autres, je ne pouvois me lasser d'admirer celui de M. Temminck, trésorier de la compagnie des Indes, et la brillante collection qu'il renferme. J'y remarquai une foule d'objets précieux que je n'avois jamais vus en France. Tout m'y

parut extrêmement rare, et de la conservation la plus pure. Sa superbe volière aussi me présenta, dans une suite admirable, le double aspect de l'art et de la nature réunis pour tromper les climats. C'est là qu'il est permis à l'œil enchanté d'admirer, vivans, les individus les plus beaux et les moins connus; c'est là qu'on voit, par les soins assidus qu'on leur prodigue, les oiseaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, se propageant, comme s'ils vivoient dans leur pays natal. Ce spectacle, je l'avouerai, servit encore à redoubler mon ardeur, et me raffermit pour jamais contre tous les obstacles et tous les périls que j'avois résolu d'affronter.

Je ne tardai point à me lier particulièrement avec M. Temminck. Cet amateur me combloit d'honnêtetés; il pouvoit, plus qu'aucun autre, favoriser mes desseins. Je n'hésitai point à les lui confier. Il m'approuva, et me mit bientôt au fait des moyens que je devois employer pour réussir; il n'épargna lui-même ni soins ni démarches; je fus assez heureux pour obtenir la permission de passer au Cap sur un vaisseau de la compagnie. Mon départ fut arrêté. J'obtins de

mon respectable ami ces recommandations si puissantes et si généreuses, sans lesquelles, par une fatalité singulière, comme on le verra bientôt, je serois infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupois sans relâche des préparatifs nécessaires pour ce grand voyage. Lorsque je me fus procuré tout ce que je prévoyois devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis et de l'Europe. Une chaloupe vint me recueillir, et me conduisit au Texel, à bord du *Held-Woltemaade*, vaisseau destiné pour Ceylan, mais qui devoit relâcher au Cap de Bonne-Espérance. Notre capitaine se nommoit *S*** *V***. Le vent n'étant point favorable pour sortir du Texel, nous l'attendîmes pendant huit jours. Dans cet intervalle, j'appris que notre navire étoit un *ex-voto* de la compagnie des Indes, en mémoire d'une belle action d'un habitant du Cap, nommé *Woltemaade*, lequel, pendant une tempête affreuse, avec le secours de son cheval, étoit parvenu à sauver quatorze matelots d'un navire naufragé dans la baie de la Table; mais qui lui-même, victime de ses généreux efforts, avoit péri dans une

dernière tentative, accablé par sa propre fatigue, par celle de son cheval, et le poids des malheureux qui s'étoient jetés en foule sur lui, dans la crainte qu'il ne retournât plus au vaisseau avant qu'il fût entièrement submergé. On peut voir une description très-détaillée et très-attendrissante de cette catastrophe, dans le Voyage au Cap, du docteur Sparmann.

Enfin, le vent s'étant déclaré favorable, nous levâmes l'ancre le 19 décembre 1781, à onze heures du matin, veille précise de la déclaration de guerre de la part des Anglais à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard, la compagnie ne nous auroit pas permis de partir; ce qui seroit venu fort mal-à-propos me contrarier et renverser peut-être toutes mes résolutions, et plus encore mes espérances. Un très-gros temps, et une brume fort épaisse nous permirent de traverser la Manche sans être apperçus des Anglais; nous gagnâmes la pleine mer, fendant les flots en toute sécurité, et ne soupçonnant pas que le feu de la guerre se fût embrasé de toutes parts. Nous allions tantôt bien, tantôt mal, et suivions le *Mercure*, autre vaisseau de la compagnie, qui faisoit

même route que nous, et nous commandoit. Jusques-là, notre voyage ne nous offrit rien de remarquable; mais nous devions nous ressentir bientôt de l'ébranlement général.

Je savois que, dans une traversée de trois ou quatre mois, peut-être de six, j'éprouverois plus d'un instant de désœuvrement et d'ennui; en conséquence, je m'étois précautionné là-dessus, avant de partir, et j'avois emporté quelques livres; parmi mes Traités d'Histoire naturelle et mes Relations de Voyages, j'avois celui de *la Caille* au Cap de Bonne-Espérance. Je m'amusois de préférence à le lire; mais je me rappelle qu'un jour, tombant sur un passage anti-philanthropique, et plein de fanatisme, je jetai tout-à-coup le livre avec humeur, et me promis bien de n'en pas continuer la lecture. Voici ce passage : « L'usage d'aller à la » chasse des Nègres fugitifs et brigands, » comme à celle des animaux sauvages, n'a » rien qui puisse choquer la délicatesse eu» ropéenne; du moment où des hommes » utiles dans la société renoncent à leur état, » par un esprit de libertinage et de cupidité, » ils se dégradent au-dessous des bêtes, et » méritent les plus rigoureux traitemens ».

Mais depuis, réfléchissant au caractère humain, doux et si tolérant, dont on fait partout honneur à ce savant, je repris son livre et j'y trouvai ces réflexions : « Préjugé à » part, lequel est préférable à l'autre, de » celui qui cultive les arts et qui invente » des exceptions contraires aux règles de la » loi naturelle, ou de celui qui, content du » premier nécessaire, se conduit suivant les » maximes d'une équité stricte et scrupu- » leuse »? Je me rappelai alors que les lettres et les sciences avoient perdu l'abbé de la Caille, avant qu'il eût mis la dernière main à son Journal; et je rejetai sur l'ignorance barbare de l'éditeur ce paragraphe infâme, qui ne pouvoit, en aucune manière, être échappé à la plume d'un prêtre, d'un savant, d'un philosophe.

Le premier février 1781, étant par trois degrés nord de la ligne, nous fûmes avertis, au point du jour, qu'on découvroit une voile à l'horizon; le *Mercure* étoit alors en avant presque hors de vue, et nous avions un calme plat; toutes nos lunettes furent inutilement braquées; ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous pûmes distinguer et reconnoître que ce n'étoit qu'un petit bâti-

ment. Les uns le croyoient français, d'autres soutenoient qu'il étoit anglais ; chacun raisonnoit à sa façon, et formoit des conjectures en attendant les certitudes. On s'apperçut, quelques heures après, qu'il se faisoit remorquer par deux chaloupes, et qu'il venoit à nous, à force de rames. C'étoit, assuroit-on alors, un bâtiment en détresse qui s'approchoit pour demander du secours ; nous le laissions arriver fort tranquillement. Vers les trois heures après midi, le voyant à la demi-portée, nous assurâmes notre pavillon par un coup de canon à poudre seulement ; mais nous fûmes étrangement surpris de recevoir, dans notre dunette, un boulet qui fut suivi de toute la bordée : le corsaire en même temps arbora pavillon anglais.

Je chercherois en vain à peindre l'étonnement, la stupéfaction de tout l'équipage dans cette aventure imprévue. Il n'y avoit peut-être pas sur le vaisseau un seul homme qui se fût jamais trouvé à une action. Le capitaine et les officiers, habitués à voyager paisiblement, n'avoient jamais commandé en pareille circonstance : attaqués de la sorte, sans s'y être attendus, sans avoir eu

le temps de faire aucuns préparatifs, ni même de se bastinguer, on se figure aisément quelle devoit être la consternation de ces pauvres gens. L'épouvante, et sur-tout la confusion étoient peintes sur tous les fronts. Les officiers crioient à tue-tête ; les soldats, toutes recrues, qui n'avoient jamais chargé un fusil, ne savoient auquel entendre, à quoi répondre ; en un mot, à sept heures du soir, nous n'avions pas encore brûlé une amorce. Le corsaire nous canonnoit sans relâche ; il nous sommoit de nous rendre, nous menaçant de nous couler à fond, si nous résistions plus long-temps. Notre capitaine, dans une agitation convulsive, ne cessoit de lui crier qu'il n'étoit point maître de se rendre ainsi à discrétion ; qu'il falloit, pour cela, s'adresser au *Mercure*, qui étoit son commandant. Le bon-homme avoit entièrement perdu la tête.

Enfin, comme par miracle, un petit vent s'étant élevé, le *Mercure* s'approche et demande à notre capitaine pourquoi on ne tiroit pas ; il lui répond qu'il avoit attendu ses ordres, et que c'étoit au commandant à donner le signal pour se battre ; excuse tout-à-fait plaisante dans la bouche d'un

marin attaqué par un petit bâtiment de seize pièces de huit, tandis qu'il en avoit trente-deux d'un plus gros calibre, plusieurs pierriers, et trois cents hommes, outre l'équipage.

Le *Mercure* commençant à tirer, nous commençâmes aussi à faire feu de tous bords; et, quoique le *Mercure* se trouvât entre l'Anglais et nous, n'importe, nous tirions toujours. Nos gens, que ce désordre favorisoit, s'étoient enivrés à qui mieux-mieux; ils alloient, couroient sans savoir où, se heurtoient, chanceloient, revenoient sans savoir pourquoi; on crioit, on pleuroit d'un côté; on juroit, on se cachoit d'un autre; le chapelain lui-même, sans doute pour se donner du courage, n'avoit pas craint de se livrer aux mêmes excès; je le vis, une lanterne à la main, descendre à la Sainte-Barbe remplie de vingt-cinq milliers de poudre destinés pour Ceylan, et en rapporter, sans la moindre précaution, de quoi faire des cartouches; car il est à remarquer qu'il n'y en avoit pas une seule de provision, et que, depuis le matin, on n'avoit pas songé à en préparer.

Après avoir abîmé toutes nos manœu-

vres, et nous avoir criblés de toutes parts, le corsaire nous abandonna à onze heures du soir. Il étoit fort loin, que nous tirions toujours. Quel beau moment pour les poltrons ! Comme ils se démenoient alors, et parcouroient le pont d'un pas ferme, haussant la voix, et provoquant l'ennemi qu'ils n'entendoient plus ! Pourtant on le craignoit encore; personne n'osa se coucher. Je passai, comme les autres, toute la nuit au bel air, étendu sur un sac au milieu des fusils rangés ; mais, à tous momens, réveillé par les alertes très-vives de ceux qui faisoient la garde, et que le bruit des canons anglais poursuivoit sans cesse. On peut se faire une idée du désordre qui avoit régné dans cette bagarre : le lendemain, lorsqu'on flamba les pièces, on trouva des canons remplis jusqu'à la bouche, et qui contenoient jusqu'à trois charges de poudre, alternativement entassées l'une sur l'autre, avec autant de boulets. Plusieurs fusils avoient été chargés les balles les premières : je suis bien persuadé que, sans le *Mercure*, nous eussions été pris ; heureusement nous en fûmes quittes pour la peur. Il n'y avoit effectivement que ce fantôme capable de

consterner des officiers, au point de se laisser canonner pendant quatre heures, sans oser riposter par un seul coup. L'Anglais croyoit certainement que nous n'avions point de canons, ou que ceux qu'il voyoit étoient de bois; la moindre résistance, de notre part, lui eût fait aussi-tôt lâcher prise, et sans doute il se seroit retiré plus vîte qu'il n'étoit venu.

Je n'achèverai point ce tableau, vraiment digne des crayons plaisans de Calot, sans rapporter un dernier trait qui rappelle le rire sur mes lèvres au moment où j'écris. J'errois çà et là de la dunette au pont et du pont à la chambre (car, n'ayant point de commission sur le navire, je n'avois aucun ordre à donner ni à recevoir), j'apperçus le gardien des papiers de la compagnie fidèlement assis auprès de la boîte mystérieuse, et tout prêt à la lancer par la fenêtre, au moindre signal d'un péril imminent. Celui-là du moins étoit à son poste; mais le devoir l'y fixoit beaucoup moins que la terreur: elle s'étoit emparée de tous ses sens. « Vaillant, » s'écria-t-il, Vaillant, c'est fait de nous. » Eh! mon ami, nous sommes perdus, nous » sommes perdus »! Je faisois mes efforts

pour le rassurer, et l'engageois à changer d'air, afin qu'il changeât de contenance; un boulet vint traverser la chambre avec un fracas horrible; je vis mon homme tomber comme une masse, immobile, et sans mouvement : je le crus mort; mais peu à peu il se releva de lui-même en poussant de profonds sanglots. Pour cette fois, je ne pus tenir à cette scène touchante, et j'allai plus loin donner un libre cours à mes éclats de rire.

N'étoit-il pas odieux, que des hommes faits par leur état, par leur âge et leur expérience, pour donner des exemples de bravoure et d'honneur, y manquassent d'une façon si honteuse, dans une circonstance où il ne falloit qu'une minute pour dissiper toute alarme, et faire rentrer dans le néant le chétif corsaire qui nous harceloit; tandis qu'au contraire des enfans, à peine assez forts pour soulever un câble, avoient montré vingt preuves de zèle, de constance et d'intrépidité? Ce qui me révoltoit davantage, et me divertissoit en même temps, c'est qu'on paroissoit convaincu, le lendemain, qu'on avoit coulé bas le bâtiment anglais qui avoit disparu. Je ne pouvois entendre, sans mur-

murer, les complimens réciproques qu'on s'adressoit sur la manière vigoureuse dont chacun s'étoit défendu la veille; mais, au contraire, fermement persuadé que l'ennemi n'avoit pas même reçu un seul de nos boulets, je ne pus m'empêcher d'en plaisanter, et de dire mon sentiment sur-tout au premier pilote, *Van Groenen*, que j'avois vu se comporter le plus mal pendant l'action, et qui, pour le moment, montroit beaucoup d'orgueil et de jactance : les matelots rioient sous cape ; il s'en apperçut; mais le plus grand nombre ne pouvant, en conscience, se déclarer pour lui, il fallut bien qu'il s'en tînt au bon témoignage de son amour-propre. Pour couronner l'œuvre, le médecin *Engelbregt*, qui, pendant toute l'action, s'étoit caché à fond de cale, fut chargé, en sa qualité de docteur, de faire le journal de cette brillante action. Je pris la liberté de railler l'écrivain, comme j'avois fait les autres; il ne put prendre sa revanche, car j'eus le bonheur de me bien porter pendant toute la traversée. Il n'en fut pas ainsi du pilote; il se vengea de mes plaisanteries par tous les désagrémens qu'il étoit en son pouvoir de me faire essuyer pendant la

route. Ils ne furent pas de longue durée; car, à dater de cette aventure singulière, le reste du voyage s'écoula fort heureusement, et nous eûmes toujours bon vent; enfin, après trois mois dix jours de traversée, nous découvrîmes les montagnes du Cap, qu'éclairoit alors le plus beau ciel; j'en pris le dessin qu'on voit au haut de la planche II de mon second voyage, à droite; et le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la baie de la *Table*.

Le capitaine de port, M. Staring, vint à bord; il nous confirma la déclaration de guerre dont la Colonie étoit déjà informée par une frégate française. Le lendemain, je me rendis à terre, et m'empressai d'aller saluer les personnes auxquelles j'étois recommandé, et de leur remettre mes lettres. Je fus accueilli avec honnêteté, même avec distinction. M. Boers, fiscal, et M. Hacker, eurent pour moi toutes les prévenances de l'amitié : je sentis que je ne les devois point à cette politesse d'usage qui remplace ailleurs, par de vaines grimaces, ce besoin si cher d'obliger son semblable, et n'est qu'un art perfide de tromper mieux la crédule franchise d'un étranger : ils m'offrirent tous les

services que mes recommandations et leur rang distingué me mettoient en droit d'en attendre. J'y comptai : j'avois affaire à des Hollandais.

J'étois impatient de connoître ce pays nouveau, où je me voyois transporté comme en songe. Tout se présentoit à mes regards sous un aspect imposant, et déjà je mesurois de l'œil les déserts immenses où j'allois m'enfoncer.

La ville du Cap est située sur le penchant des montagnes de la Table et du Lion : elle forme un amphithéâtre qui s'alonge jusques sur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne sont point commodes, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles et spacieuses : on les couvre de roseaux, pour prévenir les accidens que pourroient occasionner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir : l'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole; les meubles sont d'un goût simple et noble. Jamais on n'y voit de tapisseries; quelques peintures, des gravures et des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la ville, par la place du châ-

teau, offre un superbe coup-d'œil. C'est-là que sont assemblées, en partie, les plus belles maisons. On y découvre, d'un côté, le jardin de la compagnie dans toute sa longueur; de l'autre, les fontaines dont les eaux descendent de la Table par une crevasse qu'on apperçoit de la ville et de toute la rade. Ces eaux sont excellentes, et fournissent avec abondance à la consommation des habitans, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires qui sont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits, et les femmes charmantes. J'étois surpris de voir celles-ci se parer, avec la recherche la plus minutieuse de l'élégance de nos dames françaises; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs graces : comme ce sont toujours les esclaves qui donnent le sein aux enfans du maître, la grande familiarité qui règne entr'eux influe beaucoup sur les mœurs et l'éducation. Celle des hommes est plus négligée encore, si l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire instruire; car on ne voit au Cap d'autres instituteurs que des maîtres d'écriture et de lecture.

Les femmes touchent presque toutes du

clavecin; c'est leur unique talent. Elles aiment à chanter, et sont folles de la danse: aussi est-il rare qu'il n'y ait pas plusieurs bals par semaine. Les officiers des navires en relâche, qui sont en rade, leur procurent souvent ce plaisir. A mon arrivée, le gouverneur s'étoit mis dans l'usage de donner, tous les mois, un bal public, et les personnes distinguées de la ville suivoient son exemple.

J'étois étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une colonie où il arrive tant d'étrangers; mais il est vrai qu'on trouve à-peu-près à se loger chez tous les particuliers. Le prix ordinaire, pour la chambre et la table, est une piastre par jour; ce qui est assez cher quand on songe à la valeur modique des denrées du pays: lors de mon séjour, la viande de boucherie étoit à très-bas prix. J'ai vu donner treize livres de mouton pour un *escalin* (douze sous de France); un bœuf gras pour douze à quinze *rixdaalers* (quatre livres dix sous le rixdaaler); dix quartes de bled pour quatorze à quinze rixdaalers; ainsi du reste. A la vérité, pendant la guerre, tout étoit extraordinairement renchéri; et, dans les derniers temps, on payoit quarante-cinq

rixdaalers (deux cent deux livres de France) un misérable sac de pommes-de-terre, et cinquante sous un petit chou-pommé. Cependant le prix des pensions n'étoit point pour cela augmenté.

Le poisson est très-abondant au Cap; parmi les espèces les plus estimées, on distingue le *rooman*, poisson rouge de la baie *False*, le *klip-vis*, qui n'a point d'écailles. Celui-ci se prend dans les rochers qui bordent la mer; le *steen-braasem*, le *stomp-neus*, le *galio-vis* et quelques autres. Ces poissons excellens figurent exclusivement sur les bonnes tables. On y pêche encore une espèce de raie qui a la faculté de communiquer une forte commotion électrique à ceux qui la touchent, soit avec une baguette, ou simplement de la main. Les huitres sont très-rares; on n'en trouve que dans la baie *False*; mais l'anguille est plus rare encore : jamais je n'y ai vu d'écrevisses d'eau douce; mais en revanche, celles de mer y sont très-abondantes : on y mange des grandes oreilles de mer, que les habitans nomment *klip-kousen*.

Il faut s'éloigner de plusieurs lieues du Cap pour se procurer du gibier; le plus commun sont le *steen-bock*, le *duyker*, le *ree-*

bock, le *grys-bock*, le *bonte-bock*, toutes différentes espèces de gazelles dont je parlerai plus amplement dans ma description des quadrupèdes; le lièvre, sur-tout la petite espèce qu'on nomme le *lièvre de dune*, est assez abondant; mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre aussi des perdrix de diverses espèces plus ou moins grosses, plus ou moins délicieuses que dans nos contrées; mais la caille et la bécassine ne diffèrent point de celles d'Europe. On ne les voit là qu'à leur passage.

Quoi que puissent dire les enthousiastes du Cap, il me semble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raisin seul m'y parut délicieux; les cerises sont rares et mauvaises; les poires et les pommes ne valent pas mieux, et ne se conservent point. En revanche, les citrons et les oranges, de l'espèce sur-tout appelée *naretyes*, sont excellens; les figues délicates et saines; mais la petite banane, autrement le *pisan*, est de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que, dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indi-

gène ? L'asperge d'Europe ne croît point au Cap ; mais elle y est remplacée par une plante tendre que l'on coupe lorsqu'elle commence à sortir de terre, et qui en tient lieu sous le même nom, quoiqu'elle ne soit point aussi agréable. Quant à l'artichaut, je n'y en ai jamais vu ; mais en revanche tous nos autres légumes y semblent naturalisés : on en jouiroit même toute l'année, si le vent de sud-est, qui règne pendant trois mois, ne desséchoit la terre au point de la rendre incapable de toute espèce de culture ; il souffle avec tant de furie, que, pour préserver les plantes, on est obligé de faire, à tous les carreaux du jardin, un entourage de forte charmille. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres qui, malgré ces précautions, ne poussent jamais de branches du côté du vent, et se courbent toujours du côté opposé ; ce qui leur donne une triste figure : en général, il est très-difficile de les élever.

J'ai souvent été témoin des ravages de ce vent ; dans l'espace de vingt-quatre heures, les jardins les mieux fournis sont en friche et balayés ; c'est depuis janvier jusqu'en avril qu'il règne sur toute la pointe de l'Afrique,



Vuë des Montagnes du Cap de Bonne Espérance, couvertes des nuages du Sud-Est.

Tom. I.er Pag. 21.

et fort avant dans les terres. Il est arrivé, dans mes voyages, que mes charriots en ont été renversés; il ne me restoit souvent d'autre parti à prendre que de les attacher à de gros buissons, pour les empêcher de culbuter.

Ce vent s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cime de la montagne de la *Table*, du côté de celle du *Diable*. L'air commence alors à devenir plus frais; peu à peu le nuage augmente et se développe. Il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert; on dit alors communément que *la montagne a mis sa perruque*. Cependant le nuage se précipite avec violence et pèse sur la ville; on croiroit qu'un déluge va l'inonder et l'ensevelir; mais, à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe; il s'évapore; il semble qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme et serein sans interruption. Il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

J'ai souvent passé des matinées entières à examiner ce phénomène sans y rien comprendre; mais, dans la suite, lorsque j'ai

fréquenté la baie *False*, du côté opposé de la montagne, j'ai joui plusieurs fois du plaisir d'en voir le commencement et les progrès. Le vent s'annonce d'abord très-foiblement, charriant avec lenteur une espèce de brouillard qu'il semble détacher de la superficie de la mer. Ce brouillard s'amasse, se presse par l'obstacle que lui oppose, dans son chemin, la montagne de la Table du côté du sud ; c'est alors que, pour la franchir, il s'entasse peu à peu, et que, roulant sur lui-même, il s'élève avec effort jusqu'au sommet, et montre à la ville le petit nuage blanc qu'a déjà annoncé le vent qui souffle depuis quelques heures, par les faces de la Table, dans la rade et les environs.

La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus longtemps ; souvent aussi il cesse tout d'un coup; l'atmosphère alors devient brûlante ; et, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne soit pas absolument dangereux pour les navires, il n'est pas sans

exemple qu'il en ait incommodé plusieurs ; quand il est trop impétueux, par prudence et pour éviter jusqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer ; mais, lorsqu'il ne charrie point de brouillards avec lui, il est nul pour la ville, et souffle uniquement dans la rade. Ce n'est donc que l'amas des brouillards qui, venant à se précipiter, occasionne ces terribles ouragans. Souvent il est presqu'impossible de traverser les rues ; et, malgré l'exactitude et l'empressement avec lesquels on ferme, et portes, et fenêtres, et volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires et aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la ville. Il la purge des vapeurs méphitiques, occasionnées par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les habitans y font jeter, et, plus que cela, par les débris ensanglantés que les bouchers de la compagnie, qui ne font point usage des pieds, des têtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent et laissent aux portes des boucheries où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air et les habitans, et fomentent ces maladies épi-

démiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la saison où le sud-est n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux et le plus cruel est le mal de gorge. Les personnes les plus robustes y succombent en trois ou quatre jours. C'est un coup violent qui ne donne pas le temps de se reconnoître.

La petite-vérole est une autre peste pour toutes les colonies. Cette partie du globe ne la connoissoit point avant l'arrivée des Européens ; et, depuis qu'elle appartient aux Hollandais, on l'a vue à deux doigts de sa destruction. La première fois sur-tout qu'elle se manifesta, plus de deux tiers des colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots ; il sembloit que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y sont fort sujets.

Ce sont des vaisseaux arrivant d'Europe qui ont fait ce présent à cette colonie. Aussi a-t-on grand soin d'envoyer les chirurgiens de la compagnie pour en faire la visite la plus scrupuleuse, à leur arrivée dans la rade. Au moindre vestige de ce mal, toute communication de l'équipage avec la ville et les habitans leur est rigoureusement inter-

dite. On met un *embargo* sur la cargaison dont on ne souffre pas que la moindre partie vienne à terre. On fait, jour et nuit, une garde sévère. Si l'on apprenoit qu'un capitaine eût trouvé quelque moyen de cacher cette maladie sur son bord, lui et ses officiers seroient sur-le-champ dégradés et condamnés à une forte amende, si c'étoit un vaisseau de la compagnie : j'ai dit *ses officiers*, parce que chacun d'eux, tenu de répondre du vaisseau pour la partie qui le concerne, il ne seroit pas possible de cacher la contagion, sans le consentement et le complot unanime de tout l'équipage. Si le navire étoit étranger, rien ne pourroit le sauver de la confiscation.

La saison des pluies commence ordinairement vers la fin d'avril. Elles sont plus abondantes et plus fréquentes à la ville que par-tout ailleurs dans les environs : en voici la raison naturelle ; le vent du nord fait au Cap ce que fait en France celui du sud-ouest ; il voiture les nuages qui, passant sur la ville, vont s'arrêter et se briser contre la *Table*, le *Diable* et le *Lion* ; les pluies sont alors continuelles au Cap, tandis que, deux lieues à la ronde, on jouit du plus

beau ciel et du temps le plus sec; quelquefois, elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la *Table* et la baie *False*, à l'est de cette chaîne de monts énormes qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté ouest est pur et sans nuages. C'est une foible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel et du Malabar, excepté qu'ici ce spectacle est plus merveilleux, parce qu'il est plus sensible et plus rapproché. En effet, de deux amis partant ensemble de la ville pour aller à la baie *False*, celui qui prend sa route à l'est de la montagne emporte son parapluie, celui qui va par l'ouest emporte son parasol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant et trempé de sueur, l'autre mouillé et glacé par la pluie.

Les étrangers sont généralement bien accueillis au Cap, chez les personnes attachées au service de la compagnie et quelques autres particuliers; mais les Anglais y sont adorés, soit qu'il y ait de l'analogie dans les mœurs des deux nations, soit plutôt parce qu'ils affectent beaucoup de générosité. Ce qui doit passer pour constant, c'est qu'on s'empresse, dès qu'il en arrive, à leur offrir

des logemens. En moins de huit jours, tout est Anglais dans la maison qu'ils ont choisie, et le maître, et la femme, et les enfans en prennent bientôt toutes les manières. A table, par exemple, le couteau ne manque jamais de faire les fonctions de la fourchette.

De toutes les nations, la française est la moins considérée. La bourgeoisie sur-tout ne peut la souffrir. Cette haine est portée au point que souvent j'ai ouï dire à des habitans qu'ils aimoient mieux être pris par les Anglais que de devoir leur salut aux armes de la nation française. Je prenois d'abord ces discours pour de l'exagération, et pensois, au contraire, que ces gens-là se faisoient une illusion de commande pour diminuer, à leurs propres yeux, le mérite des services que leur rendoit actuellement la France, et se dispenser tout bas du fardeau de la reconnoissance. Quoi qu'il en soit, je crois aujourd'hui que les Français auroient eu beaucoup à se plaindre de cette colonie, si quelques personnes distinguées, dont la prudence mettoit un frein aux murmures de la multitude, n'avoient un peu balancé l'injustice de cette inimitié par tous les ser-

vices obligeans et les secours essentiels dont les circonstances leur faisoient un devoir. Ces hommes recommandables ne sont point inconnus au ministère de France, qui honora l'un d'eux de lettres de remercîmens de la part du souverain. Eh ! qui n'a point eu à se louer des procédés nobles et désintéressés de M. Boers, fiscal, et n'en conserve à jamais la mémoire dans son cœur ! Je lui rends, pour ma part, un hommage bien sincère et bien pur. Puisse cette vérité qui m'échappe répandre autant le souvenir de son nom, qu'elle affligera sa modestie !

CHAPITRE II.

Départ pour la baie de SALDANHA.

LES nouvelles de la rupture entre l'Angleterre et la Hollande répandues avant notre arrivée, celles plus positives encore que nous apportions, que l'ennemi ne s'endormoit pas, firent craindre qu'on ne le vît incessamment arriver. En conséquence, le gouvernement jugea qu'il n'y avoit point de

temps à perdre, et que les navires de la compagnie en rade dans la baie de la Table, devoient se réfugier à l'instant dans celle de Saldanha, où ils pourroient échapper plus sûrement aux recherches des Anglais : l'ordre en fut donné à tous les capitaines. Cet événement sembloit favoriser mes desseins, et je me proposai de partir avec la flotte. M. *Vangenep*, qui commandoit le *Midelburg*, eut la bonté de m'offrir un très-agréable logement sur son bord, et toutes les facilités pour m'occuper fructueusement des recherches que je méditois, lorsque nous serions dans la baie ; j'acceptai ses services avec autant d'empressement que de reconnoissance ; je fis embarquer mes effets ; le 10 du mois de mai, nous mîmes à la voile, accompagnés de quatre autres vaisseaux, dont le *Held-Woltemaade* étoit du nombre ; et, le lendemain, nous mouillâmes à Saldanha.

Ce golfe s'enfonce diagonalement, sur la droite de son embouchure, d'environ sept à huit lieues ; à gauche, en entrant, on trouve une petite anse, nommée *Hoetjes-Bay* (Baie du Coin), dans laquelle dix ou douze vaisseaux de guerre peuvent ancrer sur un bon

fond ; il est facile à des bâtimens plus foibles de pénétrer plus avant, vers le fond de la baie, et même jusqu'à la petite île de *Schaapen-Eyland* (île des Moutons), qui met à l'abri de toute intempérie. On ne trouve, à la vérité, à Saldanha, qu'une seule fontaine, dont l'eau est saumache, pendant les chaleurs de l'été, et tarit très-souvent dans cette saison ; mais, dans les mauvaises moussons, elle change de nature, devient excellente et très-abondante, par la quantité d'eau de pluie qu'elle reçoit dans son bassin. Les colons des environs apportent aux navires qui séjournent dans cette baie des provisions de toute espèce, et à beaucoup meilleur marché qu'à la ville; de telle sorte enfin qu'un navire venant d'Europe, contrarié par les vents du sud-est qui l'empêchent d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchissemens en abondance. La compagnie entretient, dans cette baie, un poste de quelques hommes, sous les ordres d'un caporal-commandant qui, dès qu'il apperçoit un navire y pénétrer, envoie par terre un exprès pour en donner avis au gouverneur. Ce poste est situé sur

la rive droite de la baie : on l'apperçoit aussi-tôt qu'on a dépassé l'île des Moutons, et c'est près de la maison du commandant, que se trouve la fontaine dont j'ai parlé.

Les cachalots, espèce de baleine que les Hollandais appellent *noord-kaaper*, abondent et jouent continuellement dans ce bassin. Je leur ai souvent envoyé des balles, lorsqu'ils se levoient droit au-dessus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fît le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuse quantité de lapins dans la petite île des Moutons, ainsi nommée parce que le commandant y faisoit engraisser ces animaux. Elle devint notre garenne. C'étoit une bonne ressource pour nos équipages. Ces lapins sont absolument de la même espèce que celle que nous avons en Europe, et en sont même originaires, ce pays n'en possédant point, avant l'arrivée des Européens.

Le gibier de toute espèce fourmille dans les environs. On y trouve principalement des petites gazelles, nommées *steen-bock*, et toutes celles dont j'ai parlé. On y voit aussi des perdrix et du lièvre; l'embarras de monter ou de descendre continuellement dans les

dunes de sable qui bordent toute cette plage, en rend la chasse très-pénible et très-fatigante. Les panthères y sont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne sont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le commandant du poste me proposa de chasser avec lui. Le lendemain, nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyions beaucoup de gibier, et nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une seule pièce; vers le déclin du jour, le hasard nous ayant séparés, comme si le sort eut voulu me familiariser tout d'un coup avec les dangers que j'étois venu chercher de si loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendois guère, et je fis, pour la première fois, une épreuve un peu rude, et qui fera frissonner plus d'un brave citadin. Les coups de fusil que je tirois çà et là éveillèrent une petite gazelle; mon chien se mit à la poursuivre; et, s'arrêtant à un très-gros buisson, il commença ses aboyemens, tournant sans cesse autour du buisson. J'imaginai que la gazelle s'y étoit retirée; j'accourus, dans l'espérance de la

tuer ; ma présence et ma voix excitoient merveilleusement mon chien. J'attendois, à chaque instant, que la gazelle parût ; mais, lassé de ne rien voir sortir, j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson, frappant de côté et d'autre avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupoient le passage. Je n'exprimerai jamais, comme je l'ai senti, la stupeur et l'effroi qui me glacèrent, lorsque, parvenu jusqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme et furieuse panthère. Son geste, dès qu'elle m'apperçut, ses prunelles ardentes et fixées sur moi, son cou tendu, sa gueule à demi béante, et le sourd hurlement qu'elle laissoit échapper, sembloient trop annoncer ma destruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt, et le fit balancer entre sa fureur et sa crainte. Je reculai doucement jusqu'aux bords du buisson ; mon admirable chien imitoit tous mes mouvemens, serrant de près son maître, et résolu sans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine, et repris, au plus vîte, le chemin du poste, regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendois, dans l'éloigne-

ment, des coups de fusil tirés par intervalle. Je jugeai bien qu'ils étoient de mon compagnon qui me cherchoit. Il faisoit nuit; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, et le laissai tirer à son plaisir; il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain et sauf et bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avoit jugé, par la façon dont mon chien aboyoit, que j'étois aux prises avec une hiène ou quelque tigre, et que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avoit cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire; mais ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurois dû tenter dans cette rencontre, me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la partie des bêtes féroces, celle-là étoit la première que j'eusse ainsi contemplée, et j'ignorois complètement comment il falloit s'y prendre avec les panthères. C'est ainsi que j'amusois mes loisirs, et me préparois insensiblement à de plus grands dangers!

Nous nous rendions fort souvent à l'île aux Moutons, pour y tuer des lapins. Dans une de ces promenades, qui jusques-là ne

nous avoient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout d'un coup à côté de notre chaloupe un cachalot qui nous fit une peur effroyable; il étoit si près, que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer, et ne nous engloutît à jamais sous son énorme poids, nos matelots sautèrent à l'eau; mais celui qui étoit au gouvernail revira si lestement, que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'étoit élancé au moins de douze pieds hors de l'eau; il nous arrosa tous en replongeant, et notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre pilote, aucun de nous n'échappoit à la mort.

Le cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au-dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur; et, lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon et le bruit de sa chute n'ont point de différence.

Un soir que nous étions à souper, notre vaisseau fit un mouvement convulsif si

extraordinaire, que, ne sachant ce que ce pouvoit être, nous quittâmes précipitamment la table pour courir au tillac. L'alarme étoit générale dans tout l'équipage; *Vangenep* croyoit que nous avions chassé sur nos ancres, et que nous battions au rocher sur lequel nous étions dérivés; mais, remarquant, par la position des autres vaisseaux, que nous n'avions point changé de place, on jugea que ce devoit être autre chose, et l'inquiétude ne fit que redoubler. On chercha la cause de ce mouvement précipité. Enfin on entrevit un cachalot. Il s'étoit élevé à l'avant, et venoit de passer, en replongeant, entre nos deux câbles qui se croisoient. Comme il se trouvoit arrêté par l'extrémité de sa queue dont l'envergure est excessivement large, les efforts furieux qu'il faisoit pour se débarrasser avoient secoué et secouoient encore le vaisseau. On sauta à l'instant dans les chaloupes; on courut aux harpons; mais l'obscurité de la nuit retarda malheureusement la manœuvre nécessaire pour le prendre, et, dans le moment où les chaloupes l'approchoient, il se dégagea. Tout le monde en fut fâché. En mon particulier, je le regrettai beaucoup, jusqu'au

moment où le hasard en mit un, dans la suite, à ma disposition. Le danger passé, nous vînmes nous remettre à table; et, comme une fausse alarme est toujours le signal d'une joie très-vive, nous nous amusâmes à nous persifler les uns les autres, à dépeindre réciproquement les impressions différentes que la frayeur avoit faites sur chacun des convives, et personne ne fut épargné.

La promptitude des ordres et la vigilance de Vangenep, dans cette occasion, m'étoient un sûr indice qu'il avoit eu lui-même beaucoup d'inquiétude; mais il n'en avoit rien laissé paroître : tant il est vrai que le sang-froid du chef masque le péril, et rassure la foule! Telle doit être, jusqu'au dernier moment, la conduite d'un bon marin. La consternation est bientôt générale, quand l'équipage voit l'épouvante écrite sur le front de son capitaine. Je me rappelois bien alors l'épreuve que j'en avois faite, en passant sous la ligne, lorsque nous nous étions laissé canonner honteusement par un petit corsaire.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen-Eyland* (île des Marmottes, ou pour mieux

dire, île des *Damans*, car c'est à cet animal, auquel les colons du Cap ont donné le nom de *dassen*, qui est en hollandais celui de la marmotte, qu'on ne trouve point au Cap); j'ignore au reste si, dans les temps antérieurs, on y voyoit de ces animaux; mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les voyageurs m'avoit appris qu'un navire danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, étoit venu se mettre à l'abri dans cette baie, et qu'après quelque séjour, le capitaine y étant mort, son équipage l'avoit enterré dans la petite île, et lui avoit élevé un tombeau.

Toutes les fois que, pour me rendre au *Schaapen-Eyland*, je passois à la hauteur de cette île, un bruit sourd, qui avoit quelque chose d'effrayant, venoit frapper mon oreille. J'en parlai à mon capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir et m'intéressât, nous y ferions une descente; qu'il seroit curieux lui-même de voir le tombeau danois. Dès le matin, il donna ses ordres; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquoit notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre

les rochers qui formoient le rempart de cette île, ajoutoit encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre; car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'alongeoït avec violence! Nous étions à tous momens couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine et de danger, et parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un mortel! Il s'éleva tout-à-coup, de toute la surface de l'île, une nuée impénétrable qui formoit, à quarante pieds sur nos têtes, un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes espèces et de toutes couleurs. Les cormorans, les mouettes, les hirondelles de mer, les pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique étoit, je crois, rassemblé là. Tous ces croassemens mêlés ensemble, et modifiés suivant leurs différentes espèces, formoient une musique horrible; j'étois à tous momens forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens, et me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi

ces légions innombrables d'oiseaux, que nous avions principalement affaire aux femelles, puisque c'étoit le moment de la ponte. Elles avoient des nids, des œufs et des petits à défendre. C'étoient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous assourdissoient. Souvent elles s'abattoient à plein vol, et nous rasoient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantoient point; rien n'eût été capable d'écarter ce nuage. Nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits; la terre en étoit jonchée.

Les cavernes et les crevasses des roches étoient habitées par des *phocas* et des *mors*, espèces de veaux marins. Nous y trouvâmes aussi plusieurs lions marins, dont nous eûmes le bonheur de tuer l'un d'eux, qui étoit monstrueux.

Les plus petits abris servoient de retraite aux *manchots*, qui foisonnoient par-dessus toutes les autres espèces. Cet oiseau, d'environ deux pieds de hauteur, et que l'on nomme au Cap très-improprement *pinguins*, ne porte point son corps comme les autres oiseaux; il se tient droit perpendiculairement sur ses pieds; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule, que



LE MANCHOT AIGRETTÉ. *Tom. I.er Pag. 41.*

ses ailes, totalement dépourvues de pennes, pendent négligemment de chaque côté. Il ne s'en sert que pour nager, et ne peut absolument point voler. A mesure que nous avancions vers le milieu de l'île, nous en rencontrions des troupes innombrables. Bien dressés sur leurs pattes, ces animaux ne se dérangeoient en aucune façon pour nous laisser passer; ils entouroient plus particulièrement le mausolée, et sembloient en défendre l'approche. Tous les environs en étoient obstrués. La nature avoit fait pour le simple tombeau de ce pauvre capitaine danois, ce que va chercher bien loin l'imagination d'un poète, et ce qu'exécute, à plus grands frais, le ciseau de nos artistes; le hideux chat-huant, le mieux sculpté dans nos temples, n'a point l'air sinistre et mortuaire du manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des veaux et des lions marins, imprimoient je ne sais quelle tristesse dans l'ame qui disposoit à l'attendrissement. Je fixai quelque temps mes regards sur ce dernier asyle d'un malheureux voyageur, et j'offris un soupir à ses mânes. Du reste le monument, élevé sans doute à la hâte, n'offroit rien de remarquable : c'étoit

un quarré long de trois pieds de hauteur, et construit à sec avec des éclats du rocher dont l'île s'environne. J'aurois été curieux de fouiller dans l'intérieur de la tombe. Elle renfermoit peut-être, avec la triste dépouille du capitaine, l'histoire de sa mort, ou quelqu'indice sur sa famille et sa patrie. Si j'avois été seul, j'aurois osé troubler sa cendre; mais, avec des marins hollandais, je me gardai bien d'en faire seulement la proposition. Le respect pour les morts est poussé chez eux jusqu'au scrupule; ils ne m'auroient point vu de bon œil porter les mains sur cette tombe solitaire et paisible; et, comme par-dessus tout ils sont superstitieux à l'excès, si, dans la suite, il étoit arrivé quelqu'accident au navire, ils n'auroient pas manqué de m'en attribuer la cause: je fis prudemment de me taire; mais, en quittant cette île, je me réservai, tout bas, le droit d'y revenir un jour.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les espèces d'animaux que nous avions sous la main. Les manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos matelots avoient aussi ramassé une prodigieuse quantité d'œufs qui nous four-

nirent, pour plusieurs jours, un aliment que nous trouvions délicieux, et qui venoit interrompre, fort à propos, la monotonie de la nourriture sèche et trop uniforme du navire.

J'ajouterai à cette digression, que j'ai crue intéressante, un seul mot sur le lion et le veau marins. Ils ont été cités par tant d'auteurs, sous des dénominations si différentes, des caractères si faux, qu'on est enfin parvenu à n'y plus rien comprendre. Ce que je puis dire, quant au premier de ces monstres, c'est que je n'ai jamais vu, à ceux du Cap, aucune de ces trompes d'un demi-pied de long qui pendent, à ce qu'on assure, à l'extrémité de la mâchoire supérieure du mâle. Pour le second, que les Hollandais ont nommé *roben*, ils sont de la même espèce que celui qu'on montroit, il y a trois ou quatre ans, dans une des boutiques du Palais-Royal, et qu'on appeloit *tigre de mer*, tandis qu'en même temps on en faisoit voir un pareil à quelques boutiques plus loin, sous un nom différent. C'est ainsi que, quinze ans plus tôt, le crédule et bon Parisien, qui n'auroit pas voulu faire un pas pour voir un chameau, couroit en foule à

la foire Saint-Germain pour s'extasier devant le *gan-gan* qui n'étoit pourtant autre chose qu'un chameau débaptisé par un fripon. Ces impostures sont moins plaisantes qu'elles ne sont condamnables. Elles propagent l'ignorance du peuple indolent de la Seine; le sacrifice qu'il fait de son argent, pour satisfaire son inepte curiosité, ne devroit-il pas du moins servir à son instruction?

Il y avoit à peine trois mois que nous séjournions dans la baie; j'en connoissois déjà tous les environs; je m'étois tellement occupé de mon objet, que, dans ce court espace de temps, j'avois rassemblé une collection considérable et précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrépores, &c. Mais un événement funeste m'eut bientôt et pour toujours privé du fruit de mon travail, de mes recherches et de mes courses si pénibles.

Nous reçûmes, par terre, un exprès du gouverneur, qui nous apprit que M. de Suffren, après son affaire de Saint-Jago, étoit arrivé au Cap, et qu'on y attendoit incessamment une autre flotte française. Cet exprès apportoit au *Held-Woltemaade*, le

même sur lequel j'étois arrivé d'Europe, l'ordre de partir, à l'instant, pour Ceylan, lieu de sa destination. Le pauvre Capitaine S** V** mit donc à la voile dans les premiers jours du mois d'août. Ce fatal navire me poursuivoit par-tout. Il étoit écrit au livre des destins qu'il ne disparoîtroit qu'après m'avoir ruiné. En me rappelant notre ridicule combat avec le corsaire, il ne m'étoit pas difficile de pressentir que le *Held-Woltemaade* seroit aussi-tôt pris qu'apperçu par les Anglais : c'est en effet ce qui lui arriva. A peine entroit-il en marche, qu'il fut rencontré, et paisiblement amariné par l'escadre du commodore Jonston. Cette prise fit notre malheur. Instruit par la plus lâche indiscrétion de l'équipage, Jonston vint droit à nous, et se présenta à l'ouverture de la baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'étoit la flotte alliée qui nous avoit été annoncée; mais un cutter qui précédoit, ayant arboré pavillon anglais, nous envoya sa bordée, qui fut suivie de celle des autres vaisseaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de disputer la place, il ne resta d'autre ressource que de couper précipitamment les câbles pour se

faire échouer. On abandonna les navires; chacun chercha son salut dans la fuite. Le désordre et la confusion se répandirent de toutes parts : les malheureux navires furent en proie au pillage le plus affreux. Chacun en emporta ce qui lui convenoit davantage. Mon capitaine mit le feu au sien, et les Anglais arrivèrent assez à temps sur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être poursuivis, pris ou massacrés par l'ennemi, précipitoit nos matelots sur le chemin du Cap. Vingt lieues de sable à traverser, jusqu'à la ville, en avoient découragé beaucoup. Ces misérables s'étoient tellement surchargés, qu'ils avoient été contraints d'abandonner sur la route une partie de leurs effets. Les différens sentiers qu'ils avoient pris en étoient parsemés; on en rencontroit par-tout. Ce jour-là, malheureusement, je chassois. Le bruit des canonnades parvint jusqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée sur notre escadre, et je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé sur les dunes, quel spectacle vint frapper mes regards! Le *Midelburg* sautoit! Et la mer et les airs, tout fut, dans un moment, rempli de ses

débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, et ma fortune, et mes projets, et toutes mes espérances gagner la moyenne région, et s'y résoudre en fumée.

Cependant les Anglais ne cessoient de canonner les dunes, et de poursuivre les traîneurs que la cupidité avoit retenus trop long-temps sur nos vaisseaux. De cinq prisonniers que nous avions sur notre bord, quatre s'étoient jetés à la mer, en reconnoissant le pavillon de leur nation, et avoient rejoint leur flotte. Le cinquième avoit préféré de débarquer avec nos gens. Je le vis qui longeoit la dune à dix pas de l'endroit où j'arrivois. Je le reconnus. Dans le moment où je lui faisois, en sa langue, du mieux qu'il m'étoit possible, une question sur cette catastrophe effroyable, un boulet, qui lui coupa la tête, emporta sa réponse. Un autre, de la même bordée, en fit autant à un gros chien qui avoit l'air de chercher son maître, et s'approchoit de moi effaré et tremblant. Ces deux boulets m'en faisant craindre un troisième, je désemparai à l'instant, et m'allai mettre à l'abri dans le revers de la dune.

Quelle étoit ma position, après une aussi terrible aventure! En supposant que je ne voulusse point aller au Cap mendier des secours pécuniaires, et grossir la foule des malheureuses victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette scène d'horreur où je n'aurois dû courir aucun risque, puisqu'elle ne m'eût donné nul profit; sans titre, sans état, sans commission; seul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint se retracer devant moi; à deux mille lieues de ma famille, de mes amis, de ma patrie adoptive; dans un pays sauvage, sans espoir d'y trouver même un abri tranquille et sûr; n'ayant, pour toute ressource, que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince habit que je portois; quel parti me restoit-il à prendre, et qu'allois-je devenir? Toutes ces idées vinrent me frapper à-la-fois, et je sentis couler mes larmes. Dans ma situation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage; les vainqueurs, à la poursuite des fuyards, pouvoient disposer de ma vie, et, d'un coup de fusil, m'en épargner les misères!... Je formai un moment ce souhait barbare, et trouvai, pour

la première fois, de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt, replié sur moi-même, et songeant à mon extrême jeunesse, qui m'offroit un appui consolant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti, et fus moins désespéré de mon sort.

Il me vint dans l'esprit qu'un colon que j'avois vu plusieurs fois dans mes courses, et qui n'étoit qu'à quatre lieues de là, voudroit bien me garder chez lui, jusqu'à ce que j'eusse reçu des secours de ma famille en Europe. Je me traînai donc jusqu'à sa demeure solitaire. Je demandois l'hospitalité; mon malheur étoit peint sur ma figure. Le sensible *Slaber* me tendit les bras; et, me prenant par la main, il me présenta sur-le-champ à sa famille. Dès le lendemain, j'imitai la constante hirondelle dont on a impitoyablement brisé le nid; je revins, non sans tristesse, à l'a, b, c de ma collection.

Quelques jours après, on reçut des nouvelles du Cap; tous nos capitaines avoient été cassés, excepté Vangenep, le seul qui eût fait sauter son navire, et dont la belle action venoit de me ruiner à jamais.

En partant pour la baie, ils avoient tous

reçu l'ordre de se faire sauter, s'ils étoient attaqués de façon à ne pouvoir se défendre; on leur avoit donné un hoeker, petit bâtiment qui, ne prenant pas beaucoup d'eau, devoit pénétrer au plus loin possible dans la baie, et servir de dépôt général des cordages, voiles, agrès, &c. des vaisseaux. Cette partie de l'ordre avoit été exécutée; et, si le capitaine de cette flûte y avoit mis le feu comme on le lui avoit très-expressément recommandé, il jetoit les Anglais dans l'embarras, et les réduisoit à la nécessité peut-être d'abandonner nos vaisseaux que, faute d'agrès nécessaires, ils n'auroient pu emmener avec eux. Bien plus avancé dans le fond de la baie que nos autres navires, tandis que les Anglais les canonnoient et s'en emparoient, il avoit eu plus que le temps nécessaire pour se faire sauter; non-seulement il n'avoit fait aucune disposition pour cela; mais, quittant son bord pour se sauver à la vue du *cutter* qui venoit le saisir, il ne pensa pas même à mettre le feu à son bâtiment; et, par une contradiction inconcevable et qui tient de l'extravagance, il alla brûler et réduire en cendres une belle habitation qu'il trouva à l'extrémité de la baie, dans un en-

droit où la mer étoit si basse, que les chaloupes même n'y pouvoient aborder; aussi fut-il poursuivi en justice par le propriétaire, le sieur *Heufke*, qui comptoit bien le faire condamner tout au moins à lui payer le montant du dommage.

Vangenep étoit le seul capitaine qui, à notre arrivée dans la baie, se fût sérieusement occupé, avant tout, des préparatifs indispensables pour l'exécution rigoureuse des ordres qu'on avoit donnés à tous en général. Nous avions lardé toutes les parties de notre bâtiment avec des étoupes huilées, des fagotages, des goudrons, et toutes sortes de matières combustibles; ses confrères étoient d'autant moins pardonnables, que trois mois de désœuvrement dans cette baie leur avoient laissé tout le temps de se précautionner. Nous étions arrivés le 11 mai, et nous entrions alors dans le mois d'août.

Les matelots et les officiers de nos équipages, accourus tumultueusement à la ville, n'avoient que trop répandu le malheur que nous venions d'essuyer. M. le fiscal, ne me voyant point de retour avec les autres, et n'entendant point parler de moi, fit faire des perquisitions; on lui découvrit la re-

traite que je m'étois choisie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si-tôt la tendre confiance qu'il m'avoit inspirée ! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avoit plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jetoit la perte de tout ce que je possédois au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avois prise de rester chez l'honnête *Slaber*, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, et de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes collections et de mes recherches en histoire naturelle. M. Boers m'avoit écouté tranquillement et sans m'interrompre : que ne puis-je ici graver, en lettres d'or, et ses tendres reproches, et ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même ! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhommie ouverte et franche qui mesure l'homme par l'homme, et juge toujours le protégé digne du bienfait : « Monsieur (me dit-il, lorsque j'eus fini de m'excuser), vous n'oublierez pas que vous m'êtes recommandé. L'instant qui vous voit malheureux est aussi le moment

» où je dois, à mon tour, mériter la con-
» fiance des amis qui ont compté sur moi; je
» ne la trahirai point. Ma maison, ma table,
» les secours les plus pressés, je vous offre
» tout; reprenez courage; dressez de nou-
» velles batteries; revenez à vos plans, et
» n'attendez pas, pour commencer vos
» voyages, les nouvelles incertaines d'Eu-
» rope. C'est à moi de pourvoir à ces détails.
» Acceptez; il le faut; je le veux ».

Cette ame sensible parloit à la mienne une langue si chère! Un refus l'auroit trop blessée! Je me rendis. C'est donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer, sans de plus longs délais, aux préparatifs de ce voyage tant desiré, ainsi qu'aux dépenses ruineuses qu'alloit entraîner son exécution; j'en renouvellerai plus d'une fois le souvenir: il devient un besoin pour mon cœur. Je me rappelle, avec une égale reconnoissance, tout ce qu'a fait pour moi, dans mes différentes apparitions au Cap, M. Hacker, gouverneur en second. Je rends grace à M. Gordon, commandant des troupes, des services qu'il étoit en son pouvoir de me rendre, et qu'il ne m'a point épargnés. Ses observations cu-

rieuses sur quelques quadrupèdes d'Afrique, publiées en Hollande par Allaman, sont estimées, et j'avoue que je lui suis particulièrement redevable d'une foule de détails précieux qui m'auroient peut-être échappé, sans les instructions et les conseils que j'en reçus avant mon départ pour l'intérieur du pays, où lui-même il avoit entrepris quelques voyages.

Je demandai qu'il me fût permis de passer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il étoit possible, une partie des pertes que m'avoient fait faire les Anglais. Ne sachant point si, dans la suite, j'aurois occasion de repasser dans ces lieux funestes, je voulois au moins me procurer les objets que j'étois presque assuré de ne point retrouver ailleurs. Je n'avois, pour ainsi dire, qu'à mettre la main dessus : je connoissois si bien le terrein ! je l'avois si souvent arpenté de tout sens ! car, avant la tragique histoire de nos vaisseaux, j'avois acheté un cheval, et pris à mon service un Hottentot qui m'avoit indiqué jusqu'aux retraites les plus cachées. Mon hôte lui-même et ses deux fils m'aidèrent beaucoup dans mes recherches ; au moindre signe, ils

prévenoient mes desirs : on eût dit qu'ils étoient à mes ordres. Je n'envisageois jamais ces braves gens sans un étonnement mêlé d'admiration. Le bon Slaber avoit en outre trois filles. Leur figure et leur taille offroient réellement un aspect imposant. Cette famille étoit superbe ; ils avoient tous six pieds de haut.

Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié ! Et les coquilles, et les plantes, et la chasse partageoient tous mes instans. La chasse surtout, ma passion favorite, m'exposoit sans cesse aux dangers les plus grands, et m'avoit fait une réputation d'intrépidité qui s'étoit répandue dix lieues à la ronde.

Un soir que j'étois rentré de fort bonne heure, je trouvai à la maison un habitant que je ne connoissois point, et qui m'attendoit. Il se nommoit *Smit*. Il étoit venu pour solliciter nos secours contre une panthère qui, fixée depuis quelque temps dans son canton, enlevoit régulièrement toutes les nuits quelque pièce de son bétail. Sa proposition me fit grand plaisir ; je l'acceptai avec transport. Enchanté de faire en règle la chasse de cet animal, je comptois me venger

sur lui de l'épouvante que m'avoit causée son pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes gens des environs à se joindre à nous. Je remarquois qu'ils ne s'y prêtoient point de trop bonne grace. J'en fis honte aux plus récalcitrans; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, et chacun s'arma de pied en cap. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon lit pour y dormir quelques heures, et me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience et d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. *Smit* et quelques amis nous attendoient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs. Nos chiens réunis formoient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la panthère avoit encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotine. J'avois, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portoit, et me sui-

voit. Le pays assez bien découvert n'offroit que quelques buissons isolés de côté et d'autre. Il falloit visiter tous ceux qui se trouvoient sur notre passage, avec bien des précautions.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton dont la panthère n'avoit dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'étoit pas loin, et ne pouvoit nous échapper. En effet, quelques instans après, nos chiens qui jusques-là n'avoient fait que battre confusément la campagne, tout-à-coup se réunirent, et, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous, vers un énorme buisson où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot; et, courant du côté du buisson, je m'établis sur une petite monticule qui en étoit à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avoit pas un seul de mes compagnons qui fît bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi; il ne vouloit point, disoit-il, m'abandonner, même au péril de

sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptoit peu sur lui-même ; je sentois, pour en tirer parti, qu'il avoit besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyoit en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades, que nous voyions divaguer dans la plaine, et se tenir à une distance respectueuse.

Ils m'avoient tous averti que, dans le cas où je joindrois l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devois point crier *saa, saa ;* que ce mot mettoit le tigre en fureur, et qu'il s'élançoit de préférence sur celui qui l'avoit prononcé. Mais, en rase campagne, bien à découvert, et ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois *saa, saa, saa,* autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain ; l'animal et la meute également effrayés l'un de l'autre n'osoient ni pénétrer ni sortir ; parmi les chiens cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurois parié, si leur courage eût secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus petite de la troupe, se montroit toujours à la tête des autres. Elle

seule s'avançoit un peu dans le buisson; il est vrai que, reconnoissant ma voix, elle en étoit animée et plus acharnée que les autres.

L'affreux tigre poussoit des hurlemens terribles. A chaque instant, je le croyois lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisoit sans doute, se jetoient avec précipitation en arrière, et détaloient à toutes jambes. Quelques coups de fusil, tirés au hasard, le déterminèrent enfin. Il sortit brusquement. Cette apparition subite fut, pour tout le monde, un signal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un Hercule, auroit pu lutter avec l'animal et l'étouffer dans ses bras, perd tout-à-coup la tête; il cède à sa frayeur, s'enfuit vers les autres, et m'abandonne. Je reste seul avec mon Hottentot. Le tigre, pour gagner un autre buisson, passe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses. Nous le saluons de nos trois coups à son passage.

Le buisson dans lequel il se réfugioit étoit moins haut, moins grand et moins touffu que celui qu'il venoit de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avois tou-

ché, et l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha ; mais le plus grand nombre avoit tout-à-fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure ; nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil : enfin lassé, impatienté même de ce manége qui ne finissoit rien, je remontai à cheval et tournai, avec précaution, du côté opposé aux chiens. Je présumois qu'occupé à se défendre contr'eux, il me seroit aisé de le surprendre par-derrière. Je ne m'étois pas trompé; je l'apperçus. Il étoit acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne qui venoit aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portois à l'arçon de ma selle. Cette précaution fut inutile. L'animal ne parut point ; et, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y auroit eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendoit point; je le soupçonnois

ou mort ou dangereusement blessé. « Amis, » criai-je alors à ceux de nos chasseurs qui » s'étoient rapprochés, allons, tous de front » et sur une ligne serrée, droit à lui; il faut » bien, s'il vit encore, que tous nos coups » lâchés ensemble le démontent, s'il se pré- » sente; quel risque pouvons-nous courir »? Il n'y eut qu'une voix pour me répondre; mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goûtée de personne. Indigné, furieux: « Ca- » marade, dis-je à mon Hottentot non moins » animé que son maître, l'animal doit être » ou mort ou très-malade. Monte à cheval, » approche-toi comme je l'ai fait, et tâche » de découvrir dans quel état nous l'avons » mis. Je vais garder l'entrée; pour cette » fois, s'il veut échapper, je l'assomme. Nous » pouvons l'achever sans le secours de ces » lâches ». Il ne fut pas plutôt entré, qu'il me cria qu'il appercevoit le tigre étendu de son long sans aucun mouvement apparent, et qu'il le jugeoit mort. Pour s'en assurer, il lui tira un dernier coup de sa carabine; j'ac- courus; tout mon corps frémissoit d'aise et d'exultation; mon brave Hottentot parta- geoit mes vifs transports. La joie doubloit nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein

air; il me sembloit énorme. Je commençai d'abord par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinois et le retournois dans tous les sens. Je l'admirois avec orgueil. C'étoit-là mon coup d'essai; et le tigre, par hasard, se trouva de la forte taille. Il étoit mâle : depuis l'extrémité de la queue jusqu'à la moustache, il portoit sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la panthère, si bien décrits par Buffon. Mais, dans toute la colonie, on ne le nomme pas autrement que le tigre. Cet usage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun tigre proprement dit, et qu'il y ait une grande différence entre l'un et l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *Garougama*, c'est-à-dire *Lion tacheté*.

En général, dans les colonies du Cap, on redoute la panthère beaucoup plus que le lion. Celui-ci n'arrive jamais sans s'annoncer par des rugissemens affreux. Il donne lui-même le signal de la défense, comme s'il montroit plus de confiance dans sa force, ou qu'il mît plus de noblesse dans l'attaque. L'autre, au contraire, unit la perfidie à la

férocité; il arrive toujours sans bruit, se glisse avec adresse, saisit l'avantage; et, sautant sur sa proie, l'enlève avant qu'on se soit douté de son approche.

Je n'ai pas manqué d'occasions par la suite, de voir beaucoup de ces animaux, ainsi qu'une autre espèce appelée par les colons *Luypar* (c'est le léopard des Français); une autre petite espèce encore qu'ils nomment *Tyger-Kat* (Chat-Tigre), et qui est l'osselot de Buffon: j'en parlerai en diverses rencontres.

Lorsque j'eus fini toutes mes remarques sur ma panthère, et que j'en eus pris le dessin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. Les poltrons se rapprochoient peu à peu, en nous voyant opérer si tranquillement. On se figure sans peine leur air honteux et décontenancé. N'avoient-ils pas à rougir devant un étranger qui, pour la première fois, aux prises avec une bête féroce, avoit tenu ferme et montré plus d'intrépidité qu'eux tous, quoiqu'ils fussent nés et élevés, pour ainsi parler, au milieu des monstres de l'Afrique?

Lorsque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon Hottentot s'affubla de sa peau, je saluai

mes fiers chasseurs et nous retournâmes au gîte.

Nous marchions en triomphe, escortés par plusieurs chiens dont les maîtres s'étoient éclipsés les premiers. Ils ne nous approchoient que de sorte. La peau du tigre les tenoit en respect ; et, lorsque, pour les effrayer davantage, mon Hottentot se retournoit, faisant un mouvement vers eux, c'étoit à qui détaleroit le plus vîte, comme si le tigre vivant eût été à leurs trousses ; ce qui nous divertissoit beaucoup.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à se répandre. On disoit partout dans le pays que j'étois un *brave* ; ceux mêmes qui m'avoient si bien secondé commençoient à le croire.

Je reçus encore une supplique de la part d'un colon que je ne connoissois pas, et qui vivoit à quatre lieues de nous ; il me prioit d'aider ses fils à le débarrasser d'une autre panthère qui ravageoit son quartier.

Ce que je venois d'éprouver dans une première tentative ne m'engageoit guère à en former une seconde. Je m'en défendis, bien résolu de ne pas m'exposer davantage au danger de devenir la victime d'une aussi

lâche désertion. « Allez, répondis-je à l'en-
» voyé ; dites à votre maître que je ne suis
» pas venu dans ces contrées pour y détruire
» la race des tigres ; je serois trop mal payé
» de ce service, puisqu'il n'auroit été utile
» qu'à des poltrons : si le hasard m'expose à
» de pareilles rencontres, je saurai bien
» combattre seul. Je ne veux point de vos
» secours, et ne prêterai les miens à per-
» sonne ». C'est ainsi que le succès avoit en-
flé mon orgueil ; je me croyois tout au moins
un Thésée.

Je confondois mal-à-propos des colons que
je ne connoissois point, avec ceux dont j'avois
à me plaindre. L'invitation me venoit de
Louis *Karste*. Dans la suite, j'ai trouvé l'oc-
casion de faire connoissance avec lui. Je me
suis repenti de ma prévention à l'égard de
ses enfans. Ils m'ont fait éprouver qu'ils
étoient incapables de lâcher prise dans un
moment critique, et j'ai vu des effets de leur
courage.

Le temps que je m'étois limité moi-même
en quittant M. Boers étoit presque écoulé ;
la saison favorable pour mon voyage dans
l'intérieur du pays s'avançoit de plus en
plus. J'avois de grands préparatifs à faire,

de nombreux renseignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute sa famille que je quittois à regret : libre de soins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étois venu, je lançai un dernier regard vers la baie de Saldanha, et me mis en route pour le Cap.

CHAPITRE III.

Retour de la baie de Saldanha au Cap.

M. Boers m'attendoit ; à mon arrivée, je fus installé dans sa maison. J'y trouvai tout ce qui pouvoit flatter mes desirs et ces tendres soins de l'amitié que vend si cher ailleurs l'orgueilleuse insolence d'un satrape enrichi. Il me prévint sur les apprêts nécessaires de mon voyage, et me pria d'y songer. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, commandant des troupes. Il trouvoit mon entreprise trop hardie, dans un moment sur-tout où les Caffres étoient en guerre avec les colons et par conséquent avec les Hottentots. Tout en

approuvant mes projets, il ne me cacha point les risques de l'exécution. Ce qu'il me racontoit des dangers qu'il avoit courus en voulant tenter une pareille entreprise, redoubloit encore mon ardeur, et je me croyois exempt des malheurs dont il prenoit plaisir à me faire un tableau qui n'étoit point encourageant.

Tandis qu'on travailloit à mes équipages, je visitai plus particulièrement la ville et ses environs.

Je me rendis plusieurs fois sur la montagne de la Table et sur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paroisse toucher à la ville, elle en est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne est encombré d'une grande quantité d'énormes roches, et d'éclats de rocher qui paroissent en avoir fait partie et s'en être détachés : la base est un granit pur; et, jusqu'à son sommet, elle paroît être alternativement composée de couches horizontales de granit et de terre. D'après les mesures données par l'abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y peut monter que par la crevasse d'où découlent

les eaux qui remplissent les fontaines de la ville. Cette route est pénible sur-tout vers le haut où la crevasse se rétrécit beaucoup et devient presque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le sommet. Il offre alors une plate-forme très-étendue, hérissée d'énormes rochers confusément amoncelés, et parsemée de différens arbustes : on diroit les ruines d'une ville immense. Le temps, les nuages et le vent semblent en avoir usé les parties les plus saillantes; ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz aussi roulés que ceux vulgairement appelés *galets*, et qu'on ramasse sur le rivage.

Vers le milieu du plateau, se trouve un bassin bourbeux. C'est de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevasse dont j'ai parlé. Il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. J'y ai tiré beaucoup de bécassines. Ces eaux sont-elles le produit d'une source, des pluies ou des brouillards? c'est ce que j'ignore; mais la montagne est circonscrite par une quantité de ravines qui sont autant d'aqueducs qui vont çà et là distribuer les eaux du bassin et

fertiliser les habitations éparses à quelque distance de son pied.

La *Table* est le repaire des vautours de l'espèce appelée par les colons *stronk-jager* (chasse-fiente). J'ai décrit cet oiseau, dans mon Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, sous le même nom. (*Voyez* la planche n°. 10.)

Le vent de sud-est oblige souvent ces oiseaux à déserter la montagne, et la furie avec laquelle il souffle, les précipite dans les rues du Cap où ils sont assommés à coups de bâton.

On y voit aussi une espèce de gros singe que les habitans du Cap nomment *bawians*. On sait qu'ils sont voleurs. Ils se répandent dans les habitations, escaladent les jardins pour en dérober les fruits; mais ce n'est jamais avec cet appareil et ce bel ordre dont Colbe nous a fait un conte ridicule et puérile.

Quand le ciel est pur et serein, on distingue du sommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette distance, elles paroissent encore la surpasser en hauteur.

Lorsque les personnes qui vont pour la première fois à la montagne, sont engagées

dans la crevasse, elles se croyent assaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps soit beau, et il pleut réellement pour elles. C'est l'effet des gouttes d'eau qui suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine, qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le reste de la journée ; les fraîcheurs et les rosées de la nuit en expliquent aisément la cause.

On rencontre près de la crevasse, à un tiers ou environ de la hauteur qui y conduit, une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat très-étendu. On va de la ville se promener jusqu'à cette cascade, que les habitans nomment *Platte-Klip ;* la route n'en est pas si fort escarpée, que les dames même ne puissent se donner la satisfaction d'aller y jouir d'un coup-d'œil charmant et pittoresque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'est un usage assez remarquable que, dans les pays les plus chauds, les esclaves font du feu par-tout où ils travaillent. Cela leur sert à allumer leurs pipes, à faire ré-

chauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maison de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher sur les revers de la Table. Le soir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils se communiquent insensiblement de proche en proche à toutes les herbes et racines sèches; la trace gagne et s'étend de côté et d'autre, parvient à des enfoncemens où le bois vert et le bois sec indistinctement s'allument et s'embrasent. Ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, et se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient; et la ville, et la rade, et tous les environs, jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique, que la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimeroit ailleurs un pareil phénomène; car la hauteur et l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus effrayant que les laves du Vésuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, et je puis dire qu'elle

m'a jeté dans le ravissement et l'extase. Tout ce qu'on pourroit imaginer pour éclairer les navires à vingt lieues en mer n'approcheroit jamais de ce phare allumé au hasard par une misérable broussaille qu'a laissé brûler un nègre étourdi.

Il est impossible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en soit qu'une partie dont elle a été séparée, par le sommet, ou par des éboulemens successifs, ou par des tremblemens de terre; mais on arrive aisément à celle du Lion, qui, comme l'autre, est aussi une partie de la Table ; le sommet seul de la tête du Lion n'est praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on se hisse avec peine. C'est de ce sommet qu'on signale les vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque vaisseau qu'il apperçoit ; et, par un signal convenu, la ville sait à l'instant si le navire vient de l'Inde ou de l'Europe; mais le même homme, dès qu'il a reconnu le pavillon de l'arrivant, est obligé de se rendre à la ville, pour en informer le gouvernement. Ce métier est pénible et cruel; il arrive souvent que le

malheureux descend et remonte quatre ou cinq fois par jour, ce qui l'excède de fatigue. C'est, comme en beaucoup de points, un vice d'administration sur lequel tous les yeux sont fermés. Celui que j'y ai vu, me disoit tranquillement qu'on ne vieillissoit point à ce métier-là, et je n'avois pas de peine à le croire, car il étoit lui-même dans un triste état; et, quoiqu'il n'eût alors que trente-cinq ans, ses genoux et ses jambes étoient tellement roidis, qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de *Constance* derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom. Il appartenoit alors à M. Cloëte. Les uns disent les premiers plants originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse ; ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin, bu au Cap, est délicieux; qu'il perd beaucoup par le transport, et qu'après cinq ans il ne vaut plus rien. A mon arrivée, le *demi-haam* (c'est-à-dire environ quatre-vingts bouteilles) se vendoit trente-cinq à quarante piastres; à mon départ, il en valoit plus de cent.

A côté de Constance, est un autre vignoble appelé *le Petit-Constance.* C'est seulement depuis sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit, d'ailleurs, de la même exposition, il est probable qu'il n'y avoit, jadis, entre ces deux vins, de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie False et celle de la Table est orné de maisons de plaisance et de belles habitations, où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, et sur-tout du vin. Les plus estimés, et qui approchent le plus du Constance, sont ceux de Becker et de Hendriks. Les marchands de vin du Cap savent les apprêter et les vendre pour du vrai Constance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des colonies, tels que la *Perle, Stellen-bosch, Draken-stein,* fournissent des vins secs très-estimés. On y fait aussi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, et qu'en effet j'ai trouvé tout au moins aussi bon. Lorsqu'on se propose d'en acheter au Cap, il faut s'adresser

aux cultivateurs mêmes, afin d'être bien servi. Les marchands, au contraire, sont des fripons qui, sachant bien qu'il n'est pas de garde, soufrent les bariques, et les chargent d'eau-de-vie pour le conserver le plus long-temps possible, s'ils ne trouvent pas à s'en défaire.

Le vin commun du pays paroît rarement sur les bonnes tables. Les vins rouges de Bordeaux sont la boisson ordinaire, et ceux importés par les vaisseaux hollandais ont toujours la préférence sur ceux des Français qui ne les apportent que dans des futailles mal conditionnées, où ils ne se conservent point.

Le prix mitoyen de ce vin est d'un florin la bouteille. Il varie suivant les circonstances. Je l'ai quelquefois vu à trois florins; quelquefois à douze sous.

On n'estime pas beaucoup la bière qui se brasse au Cap; mais on fait grand cas et grande consommation de celle d'Europe. Son prix varie entre douze et vingt-quatre sous la bouteille. En général, toute espèce de boisson est d'un grand débit.

On offre toujours un *soopi*, c'est-à-dire un petit verre d'arrach ou de genièvre, ou

mieux encore d'eau-de-vie de France, à tous ceux qui se présentent dans une maison. Le genièvre est cependant la boisson du matin la plus en usage. Avant de se mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un soopi, ou du vin blanc dans lequel on a infusé de l'absynthe ou de l'aloës, pour exciter l'appétit.

A table, on boit indistinctement de la bière ou du vin. A la fin du dessert, les dames se lèvent et se retirent dans une pièce voisine ou sur le perron. Alors, on apporte des pipes, du tabac et de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie présenter aux dames du café, du vin de Rhin ou de Moselle avec du sucre et de l'eau de selse. On commence ensuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire et de fumer; et, s'il arrive un coup intéressant ou piquant, c'est toujours le signal ou le prétexte d'une rasade de plus.

Cette manière de vivre est commune à toutes les maisons, avec cette différence que celles qui ne sont point fortunées, n'usent que du vin du terroir. Mais, sur ce point, la vanité des habitans est bien ridicule. Un jour que je passois dans une rue avec

M. Boers, il me fit remarquer un homme assis sur son perron, et qui, nous voyant à portée de l'entendre, se tuoit de erier à son eselave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le fiseal m'assura que eet homme n'en avoit pas une seule à sa disposition, qu'il n'en avoit peut-être pas bu dix fois en sa vie; aussi, lorsque nous fûmes plus loin, je me détournai, et m'apperçus que e'étoit de la bière que son domestique lui versoit.

La *Hout-Bay* (la Baie au bois) tire son nom du petit bois qu'on y va ehereher : on n'y trouve point de gros arbres. Ce ne sont que des buissons et des taillis fort épais. Cette baie, peu spacieuse et ouverte au vent d'ouest, est entourée de brisans. Il est rare que des bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne soient surpris tout d'un eoup par le mauvais temps, et qu'il y ait pour eux impossibilité de gagner un autre abri. Elle est à deux lieues sud-ouest du Cap.

La baie *False* (ou Fausse-Baie), au sud-est du Cap, en est éloignée de trois lieues ; mais il faut en faire quatre pour arriver jusqu'à l'anerage nommé *Simons-Bay* (Baie Simon). La route en est très-mauvaise. Cette spacieuse baie peut offrir un asyle à

un nombre considérable de vaisseaux. C'est là que se réfugient ceux qui sont dans la baie de la Table, lorsque le vent d'ouest commence à se faire sentir; et, par la raison contraire, lorsque le sud-est recommence, ces mêmes bâtimens retournent à leur premier mouillage.

Le commandant de la baie False a le rang de *sous-marchand;* ses appointemens sont médiocres, et sa place lui rapporte cependant beaucoup, par le commerce qu'il fait avec les vaisseaux des nations étrangères, soit en leur fournissant les provisions nécessaires, soit en achetant leurs pacotilles, qu'il vend ensuite à la ville, où il trouve quelquefois le moyen d'en quintupler la valeur.

On voit sur les bords de la baie Simon, outre une mauvaise batterie délabrée et des casernes, de grands magasins où sont déposées les provisions pour les vaisseaux de la compagnie. On y a bâti aussi un très-bel hôpital pour les équipages, un hôtel commode pour le gouverneur qui s'y transporte ordinairement, et y passe quelques jours, lorsque les navires y séjournent. Le commerce y attire aussi des particuliers du Cap

qui y ont fait bâtir plusieurs maisons. Ils fournissent des logemens aux officiers des vaisseaux. Tant que ces derniers y demeurent, la baie est extrêmement vivante ; mais, du moment que la saison permet de lever l'ancre, elle devient déserte ; chacun décampe ; il ne reste qu'une compagnie de la garnison qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux vaisseaux qui se présentent, et qui ont besoin de provisions ; car il arrive souvent que les magasins sont tellement épuisés, qu'on est obligé de faire venir de la ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, et le transport coûte un prix exorbitant. On paye, de vingt à trente piastres, par jour, un misérable charriot. J'en ai vu payer jusqu'à cinquante piastres, et il est à remarquer que, dans les vingt-quatre heures, on ne peut faire qu'un seul voyage.

C'est là que se pêche le plus beau et le meilleur poisson, particulièrement le *rooman*, qui donne son nom au rocher dans les environs duquel il se trouve abondamment. On y pêche encore des huitres ; mais elles sont très-rares.

Je ne dois pas oublier de dire que, dans le

terrein compris entre la baie False et la ville du Cap, mais sur-tout dans les environs de Constance et de *Niuwe-land*, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *silwer blaaderen* (c'est le *protea argentea* des botanistes); il paroît que, lors du séjour au Cap du docteur Sparmann, cet arbre n'y étoit pas en si grande quantité que dans le moment actuel; car les colons ayant remarqué qu'il croissoit très-vîte, en ont fait des plantations considérables qui leur sont devenues d'une grande utilité pour le chauffage. J'observe que cet arbre ne se trouve dans aucun autre lieu de la colonie, pas même dans le pays des Namaquois, d'où M. Sparmann a très-faussement supposé qu'on l'avoit tiré; je puis assurer qu'il n'y croît pas, et je ne l'ai vu dans aucun des cantons où j'ai pénétré. Ainsi je crois qu'il a été rapporté de quelqu'autre partie d'Afrique ou du monde, quoique M. Sonnerat, dans son dernier Voyage aux Indes, atteste qu'il est le seul arbre originaire du Cap de Bonne-Espérance; il paroît que ce naturaliste n'y avoit jamais vu le *mimosa nilotica*, qui y est très-commun, ainsi que quantité d'autres espèces infiniment plus

considérables, et dont je parlerai par la suite.

Les colonies *Stellen-bosch, Draken-stein, Fransche-Hoeck*, la *Perle*, la *Hollande hottentote*, sont différens cantons situés entre le Cap et la grande chaîne des montagnes qu'on apperçoit à l'est: ils fournissent tous du fruit et du vin.

Le Stellen-bosch est une petite bourgade où se sont retirés plusieurs habitans du Cap; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une église, un ministre, et un *land-rost* ou bailli, qui a rang de sous-marchand. C'est une espèce de fiscal qui juge en premier ressort. Il ne peut imposer d'amende que jusqu'à la somme de cinquante rixdaalers: lorsque l'affaire est majeure, c'est le fiscal qui doit en connoître.

Le Fransche-Hoeck (le coin Français) est dans une gorge de montagnes, entre le Stellen-bosch et le Draken-stein. Il a reçu son nom des réfugiés qui vinrent le défricher sur la fin du siècle dernier. Le terrein en est bon, et fournit beaucoup de blé et de vin. C'est-là que se mange le meilleur pain de toutes les colonies. Ce n'est pas que le blé y soit meilleur qu'en tout autre lieu; mais

c'est parce que la méthode française apportée par les émigrans s'y est conservée de père en fils sans altération. C'est-là tout ce qui leur reste du souvenir de leur ancienne et cruelle patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un seul vieillard qui parlât français ; plusieurs familles cependant conservent et écrivent encore leurs noms primitifs. J'y ai connu des *Malherbe*, des *Dutoît*, des *Rétif*, des *Cocher*, et plusieurs autres dont les noms nous sont familiers. Du reste, on les distingue des autres colons qui sont presque tous blonds, par leurs cheveux bruns et la couleur bise de leur peau.

La *Hollande hottentote* est ainsi nommée, parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandais. Il fournit des légumes, du fruit et du blé; le Stellen-bosch le borne au nord, une chaîne de montagnes à l'est, la baie False à l'ouest, et des montagnes dans lesquelles il y a encore quelques habitations, au sud.

La première chaîne de montagnes et de collines qu'on apperçoit de la baie de la Table, se nomme *Montagnes du Tigre* (*Tyger-bergen*). Elles sont parsemées d'ha-

bitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines ensemencées offrent un superbe coup-d'œil à la ville, dans le temps de la moisson. Leur abondance les a fait nommer le *Magasin à blé* de la colonie. Le derrière de ces collines est également garni de fermes à blé, et cette culture se prolonge assez loin. Les habitations qui avoisinent le Cap sont généralement d'un grand rapport, à raison de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les provisions de première nécessité qui sont d'un débit sûr et journalier, avantage que n'ont point les autres habitans à cause de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les colons ne se servent que rarement des Hottentots; ils aiment mieux acheter des Nègres, qui sont moins paresseux, et sur les services desquels ils comptent davantage. Les Hottentots, insoucians et inconstans par leur nature, se retirent souvent à l'approche des grands travaux, et laissent leurs maîtres dans l'embarras. Les Nègres désertent bien aussi, mais vainement pour leur liberté, car ils sont bientôt repris. On les dépose chez le bailli du canton. Le propriétaire les réclame; et, moyennant un foible droit, ils sont res-

titués, après avoir reçu quelque correction très-légère ; car il n'y a pas de pays au monde où les esclaves soient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les Nègres de Mosambique et ceux de Madagascar sont regardés comme les plus forts ouvriers et les plus affectionnés à leurs maîtres. Lorsqu'ils débarquent au Cap, on les paye ordinairement de cent vingt à cent cinquante piastres la pièce. Les Indiens sont plus singulièrement recherchés pour le service de la maison et de la ville. On y voit aussi des Malais qui sont en même temps les plus entendus et les plus dangereux des esclaves. Assassiner leur maître ou leur maîtresse, n'est à leurs yeux qu'un attentat ordinaire ; et, dans les cinq années que j'ai passées en Afrique, j'ai vu ce forfait souvent répété. Ils vont à l'échafaud pleins de calme et de sang-froid. J'ai ouï l'un de ces scélérats qui disoit à M. Boers, qu'il étoit charmé d'avoir commis son crime; qu'il avoit bien su le genre de mort qu'on lui feroit subir; mais que, par-là même, il souhaitoit ardemment de voir hâter sa fin, puisqu'aussitôt il se retrouveroit dans son pays. Je m'étonne qu'un aussi violent préjugé ne

cause point encore de plus grands malheurs.

Les esclaves créoles du Cap sont les plus estimés, ils se payent toujours le double des autres; et, lorsqu'ils savent quelque métier, le prix en devient exorbitant. Un cuisinier, par exemple, se vend de huit à douze cents rixdaalers, et les autres à proportion de leurs talens. Ils sont toujours proprement habillés; mais ils marchent les pieds nus en signe de l'esclavage. On ne voit point au Cap cette insolente valetaille appelée *laquais*: le luxe et l'orgueil n'y ont point encore introduit cette espèce désœuvrée et avilie qui meuble en Europe les antichambres des riches, et porte sur toutes les tailles l'enseigne de l'impertinence.

On est surpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'esclaves aussi blancs que les Européens qu'on y voit. L'étonnement cesse, quand on sait que les jeunes Négresses, pour peu qu'elles soient jolies, ont chacune un soldat de la garnison avec lequel elles vont, comme il leur plaît, passer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux sur le déréglement de ses esclaves, parce qu'il compte d'avance sur le

produit de ces cohabitations licencieuses, vu que les esclaves blancs se vendent beaucoup plus cher que les noirs.

On rencontre cependant des Négresses légitimement mariées, et des Nègres établis faisant corps avec la bourgeoisie; ce sont des hommes qui, par leurs services ou d'autres motifs, ont été affranchis; la facilité avec laquelle on leur donnoit la liberté étoit autrefois sujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes, ou privés de ressources pour subsister, finissoient par être des voleurs et des vagabonds. Le gouvernement s'est trouvé forcé d'y mettre ordre; nul maître à présent ne peut affranchir son esclave qu'en déposant à la chambre des orphelins une somme suffisante pour sa subsistance.

Ce qui entretient un certain désordre parmi les esclaves, ce qui les corrompra toujours, ce sont les mauvais sujets que le gouvernement de Batavia envoie souvent au Cap pour en être débarrassé. Ces gens, qu'on y désigne sous le nom de *Bouginées*, sont des Malais, tous pêcheurs et recéleurs: sur ce dernier article, leur réputation est si bien établie, que c'est toujours chez eux

qu'on commence les recherches lorsqu'un esclave a disparu, ou que des effets ont été enlevés.

Il est rare qu'un maître punisse lui-même son esclave; il le met ordinairement entre les mains du fiscal, qui lui fait administrer la correction qu'il a méritée. Si cependant un maître qui voudroit punir lui-même son esclave le maltraitoit outre mesure, celui-ci pourroit en porter plainte ; et, sur une récidive bien constatée, le fiscal obligeroit le propriétaire à le vendre. Dans le cas où il l'auroit grièvement blessé ou tué, il encourroit une peine afflictive, ou bien seroit banni et relégué dans l'île *Roben*. Ces loix sages honorent certainement le gouvernement hollandais ; mais combien n'est-il pas de moyens de les éluder!

L'île *Roben*, et non ROBIN, comme les Français l'écrivent, est à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table et à la vue de la ville. Elle tire son nom de la quantité de veaux marins qu'on y trouve, et que les Hollandais nomment *roben*. Cette île tout-à-fait plate a très-peu d'étendue. C'est le *Bicêtre* du Cap. Elle est soumise aux ordres d'un caporal qui a titre de comman-

dant. Les malheureux qui y sont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent. Le reste du temps, ils pêchent ou bien ils cultivent de petits jardins; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, sans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les espèces de légumes prennent de vigueur. Les choux-fleurs sur-tout y sont des monstres en grosseur; élevés dans le sable, leur délicatesse surpasse encore leur énormité. Il y croît aussi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fournissent de l'eau aussi bonne que celle du Cap, phénomène assez extraordinaire pour une île aussi peu étendue et presqu'à fleur de la mer.

J'y ai vu beaucoup de serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne sont pas dangereux. On y trouve en abondance de la perdrix et plus encore de la caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à soixante de ces oiseaux dans une matinée.

Je dois ici rapporter une observation qui intéresse l'histoire naturelle. Les cailles de l'île Roben et celles des terres du Cap n'offrent absolument qu'une seule et même

espèce, sans aucune différence qui puisse rendre mon assertion même douteuse. Cependant la caille est au Cap un oiseau de passage tout comme en Europe ; ce fait est reconnu de tout le monde ; et, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'île Roben à la terre ferme, il est également constant que jamais il n'y a d'émigration de ces oiseaux. Ils y sont toujours aussi abondans en toute saison. Si j'ajoute encore que les cailles d'Europe sont absolument la même espèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la caille d'Europe ne passe point la mer, comme on l'a prétendu jusqu'à présent ? Quelques voyageurs assurent à la vérité en avoir rencontré en mer ; mais cela ne décide point la question ; car, à plus de soixante et dix lieues des côtes, j'ai tiré sur les vergues de mon navire des étourneaux, des pinsons, des linottes, une chouette. Tous ces oiseaux, qu'on sait très-bien ne point passer la mer, avoient été sans doute déroutés par quelqu'ouragan, quelque tempête violente, et je croirai toujours qu'il en étoit ainsi des cailles qui ont été rencontrées, jusqu'à ce que cette partie de l'histoire des oiseaux ait reçu des éclaircissemens plus positifs.

Je suis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traversée par la mer, que les cailles peuvent se rendre par terre en Afrique, et venir en Europe par le même chemin. Il est très-probable que si celles de l'île Roben n'osent franchir le petit espace qui les sépare de la côte, bien moins encore oseront-elles risquer un trajet incomparablement plus considérable. La caille est un oiseau très-lourd; la petitesse de ses ailes, en proportion de la pesanteur de son corps, ne convient nullement à un vol continuel et de long cours; est-il quelque chasseur qui ne sache positivement et d'après l'expérience, que lorsqu'un chien a fait lever une caille trois ou quatre fois de suite, il ne lui est plus possible de s'envoler, et qu'accablée de lassitude, elle se laisse prendre à la main? La même chose arrive à tous les oiseaux de ce genre.

Outre la caille commune à l'Europe et à l'Afrique, on trouve encore au Cap un oiseau beaucoup plus petit qu'on y nomme aussi *caille*, mais très-improprement; car il n'a que trois doigts aux pieds, et tous trois dirigés en avant, caractère suffisant pour ne pas devoir les confondre.

M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes*, décrit un oiseau du même genre, auquel il donne le nom de *caille à trois doigts*. M. Desfontaines a pareillement rapporté, de son voyage sur les côtes de Barbarie, un individu semblable, approchant beaucoup de celui du Cap de Bonne-Espérance, et dont il est sans doute une variété. J'en connois deux autres espèces beaucoup plus grandes, l'une de Ceylan, l'autre de Java : j'en donnerai les descriptions, et je pense qu'il sera nécessaire d'en faire un genre neuf qui formera le passage de la caille à la canne pétière, avec laquelle ces oiseaux tiendront par la conformation des doigts.

Le gouvernement envoie, tous les ans, un détachement dans l'île Roben, pour y tuer des veaux marins et des manchots, qu'on nomme au Cap *pingouins*. On extrait l'huile de ces animaux, comme je l'ai déjà dit ; le manchot sur-tout en fournit beaucoup. On voit, à la pointe de Roben, une petite anse qui peut mettre à l'abri un vaisseau, lorsque le sud-est l'empêche de gagner la rade du Cap.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entroit pas dans mon plan de

m'appesantir sur le détail des mœurs, des usages et coutumes des habitans du Cap ; bien moins encore sur les formes de son gouvernement politique, civil et militaire. C'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, et ce que je décrirois avec le plus de répugnance, quand cela m'auroit en quelque sorte intéressé. J'ai mes raisons pour garder cette réserve à-peu-près de la même manière que le lecteur peut avoir les siennes pour être curieux ; et ni les lecteurs ni moi n'avons besoin de les connoître. Au reste, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un séjour de dix ans à la ville avoit mis continuellement sous ses yeux. Il n'en a pas tant imposé sur ce point qu'on l'imagine. Son livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, et sont prises pour des fables. Mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les modes, les loix, les empires même changent et varient à l'infini. C'est un visage qu'a défiguré la vieillesse, et qui ne ressemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en est pas de même de ce que ce voyageur *sédentaire* a platement avancé sur les

Hottentots et les cérémonies de leur religion. Si ce qu'il en dit a existé, il faut bien que l'esprit philosophique qui plane impérieusement sur l'Europe, ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats africains ; car je n'y ai vu aucune trace de religion, rien qui approche même de l'idée d'un Être vengeur et rémunérateur. J'ai vécu assez long-temps avec eux, chez eux, au sein de leurs déserts paisibles ; j'ai fait, avec ces braves humains, des voyages dans des régions fort éloignées ; nulle part je n'ai rencontré rien qui ressemble à de la religion ; rien de ce qu'il dit de leur législation, de leurs enterremens ; rien de ce qu'ils pratiquent à la naissance de leurs enfans mâles ; rien enfin, et sur-tout de ce qu'il se plaît à détailler, de la ridicule et dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

On n'a point oublié au Cap le séjour de cet homme dans la colonie. On sait qu'il n'avoit jamais abandonné la ville, et cependant il parle de tout avec l'assurance d'un témoin oculaire. Ce qui n'est pas douteux néanmoins, c'est qu'après dix années de résidence, n'ayant rien fait de ce qu'on l'avoit chargé de faire, il trouva plus prompt et plus commode de ramasser tous les ivrognes

de la colonie qui, se moquant de lui en buvant son vin, lui dictoient ses mémoires de taverne en taverne, lui contoient à qui mieux mieux les anecdotes les plus absurdes, et l'endoctrinoient jusqu'à ce que les bouteilles fussent vides. C'est ainsi que se font les découvertes nouvelles, et que s'étendent les progrès de l'esprit humain !

CHAPITRE IV.

VOYAGE à l'est du Cap, par la terre de Natal et celle de la Cafrerie.

LES différens préparatifs de mon voyage touchoient à leur terme ; j'en fis assembler toutes les provisions éparses : elles étoient considérables ; car, dans cette première effervescence qui transporte l'imagination au-delà des bornes ordinaires, je ne m'étois point donné de limites et n'en connoissois pas ; résolu au contraire de pousser en avant le plus loin et le plus long-temps qu'il me seroit possible, je ne savois si le retour seroit en mon pouvoir comme le départ ;

mais je voulois sur-tout m'épargner le cruel désagrément d'être contraint de m'arrêter par la privation des choses indispensables. Ainsi, jusqu'aux objets qui ne paroissoient pas avoir un but d'utilité bien direct, je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit être nécessaire à ma conservation dans les circonstances imprévues, et je craignois toujours d'avoir à me reprocher quelqu'oubli préjudiciable. Les trois mois passés au Cap ou dans les environs depuis mon retour de la baie de Saldanha, avoient à peine suffi à ces différens apprêts.

J'avois fait construire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles; cinq grandes caisses remplissoient exactement le fond de l'une de ces voitures, et pouvoient s'ouvrir sans déplacement. Elles étoient surmontées d'un large matelas sur lequel je me proposois de coucher durant la marche, s'il arrivoit que le défaut de temps ou toute autre circonstance ne me permît pas de camper; ce matelas se rouloit en arrière sur la dernière caisse, et c'est sur lui que je plaçois ordinairement un cabinet ou caisse à tiroirs destiné à recevoir des insectes, papillons et tous les objets un

peu fragiles, et qui demandoient plus de ménagement.

J'avois si bien réussi dans la construction de cette caisse; mes collections s'y étoient si bien conservées, et arrivèrent en si bon état, que, pour l'utilité des naturalistes qui s'occupent de cette partie, et que le desir d'un pareil voyage pourroit tenter, je prendrai plaisir à en indiquer la forme. Elle avoit deux pieds et demi de haut, dix-huit pouces de profondeur et autant de largeur. Elle étoit divisée, sur sa longueur, en huit parties qui contenoient chacune une layette qui ne se prolongeoit que jusqu'à trois pouces du fond. Ces layettes, ainsi posées verticalement, se tiroient par le haut, et n'avoient d'échappement que leur épaisseur, de telle sorte que si les secousses (et nous en éprouvions à tous momens de violentes) venoient à détacher quelques insectes de leurs cadres, ils tomboient au fond de la caisse dans le vide de trois pouces que j'avois su ménager, et ne pouvoient offenser ceux qui tenoient plus ferme. Une couche de deux à trois lignes de cire vierge, fondue avec de l'huile de lin, et appliquée sur le fond de la caisse, en bouchoit tous les pores, et,

par son odeur, écartoit les insectes malfaisans.

C'est ce premier charriot qui portoit presqu'en entier mon arsenal. Nous l'appelions le *charriot-maître*. Une des cinq caisses dont j'ai parlé étoit remplie par compartimens de grands flacons quarrés, qui contenoient chacun cinq à six livres de poudre. Ce n'étoit là que pour les détails et les besoins du moment. Le magasin général étoit composé de plusieurs petits barils. Pour les préserver du feu ou de l'humidité, je les avois fait rouler séparément dans des peaux de mouton fraîchement écorchées. Cette enveloppe une fois séchée étoit absolument impénétrable ; tout calculé, je pouvois compter sur quatre à cinq cents livres de poudre, et deux mille au moins de plomb et d'étain tant en saumon que façonné. De seize fusils, j'en avois douze sur une voiture ; l'un de ces fusils destiné pour la grande bête, comme rhinocéros, éléphant, hyppopotame, portoit une balle d'un quart de livre. Je m'étois muni, outre cela, de plusieurs paires de pistolets à deux coups, d'un grand cimeterre et d'un poignard.

Le second charriot offroit en caricature le

plus plaisant attirail qu'on ait jamais vu, mais il ne m'en étoit pas pour cela moins cher. C'étoit ma cuisine. Que de repas exquis et paisibles ! Que le souvenir de ces détails de ma vie domestique et charmante est encore délicieux à mon cœur ! Je n'assiste jamais à ces dîners d'étiquette et de gêne où l'ennui vient distribuer les places, que le dégoût qu'ils me causent ne me reporte soudain au milieu de ce doux charivari de nos haltes, et ne présente à mon imagination le tableau si vivant et si varié de mes bons Hottentots occupés à préparer le repas de leur ami.

Ces meubles de ma cuisine n'étoient pas considérables. J'avois un gril, une poêle à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats et assiettes de porcelaine, des cafetières, tasses, théïères, jattes, des bouilloires. Voilà ce qui composoit à-peu-près tout mon ménage.

Outre cela, pour moi personnellement, je m'étois muni de linge de toute espèce, d'une bonne provision de sucre blanc et candi, de café, de thé, et de quelques livres de chocolat.

Je devois fournir du tabac et de l'eau-de-

vie aux Hottentots qui faisoient ce voyage avec moi. Aussi avois-je forte provision du premier article et trois tonneaux du second. Je voiturois encore une bonne pacotille de verroteries, quincailleries et autres curiosités, pour faire, suivant l'occasion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma caravane, une grande tente, une canonnière; les instrumens nécessaires pour raccommoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des cloux, du fer en barre et en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux spiritueuses, &c. et vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle étoit la charge de mes deux voitures, qui pouvoient peser quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon nécessaire. Il m'a trop souvent amusé. Rien n'est comparable à l'étonnement qu'il causoit aux sauvages des pays lointains. Je m'en servois toujours devant eux. Leurs discours à ce sujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, et m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train étoit composé de trente bœufs; savoir, vingt pour les deux voitures, et les dix autres pour relais; de trois chevaux de

chasse, de neuf chiens, et de cinq Hottentots; j'augmentai considérablement par la suite le nombre de mes animaux et de mes hommes. Celui de ces derniers alloit quelquefois jusqu'à quarante. Il augmentoit ou diminuoit suivant la chaleur de ma cuisine; car, au sein des déserts d'Afrique comme en nos pays savans, on rencontre des tourbes d'agréables parasites, peu honteux de leur contenance; ceux-là pourtant, sans être trop à charge, ne m'étoient point tout-à-fait inutiles, et ne savoient pas comment on fait la pirouette quand la nappe est enlevée.

Le projet de mon voyage étoit connu de toute la ville du Cap. Aux approches de mon départ, je fus vivement sollicité par plusieurs personnes qui desiroient m'accompagner. C'étoit à qui viendroit m'offrir ses services. Nous raisonnions bien différemment, ces messieurs et moi. Ils s'imaginoient que leurs propositions alloient me causer beaucoup de joie; ils ne pouvoient croire que je pusse me résoudre à partir seul. Cette idée leur sembloit une folie, tandis que je n'y voyois au contraire que de la prudence et de la sagesse. J'étois instruit que de toutes les expéditions ordonnées par le gouvernement

pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, aucune n'avoit réussi ; que la diversité des humeurs et des caractères ne pouvoit concourir au même but ; qu'en un mot, cet accord, si nécessaire dans une expédition hardie et neuve, n'étoit point praticable parmi des hommes dont l'amour-propre devoit se promettre une part égale aux succès. Je n'avois garde, après cela, de m'exposer à perdre les frais de mon voyage, et le fruit que je comptois en retirer. Je voulois être seul, et mon maître absolu. Ainsi je tins ferme. Je rejetai toutes ces offres ; et, d'un mot, je coupai court à toute espèce de propositions.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, et, le 18 décembre 1781, à neuf heures du matin, je partis, escortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avois pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étois dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande hottentote, et, après avoir traversé la petite rivière *Eerste* (ou première), ainsi nommée parce qu'en effet elle est la première rivière qu'on rencontre de ce côté-là en sortant de la ville, je m'arrêtai, vers le dé-

clin du jour, au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, et n'attendant de secours et d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'homme, et respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux et pur de la liberté.

Il falloit mettre quelqu'ordre dans mes opérations et parmi mon monde; tout dépendoit des commencemens. Sans être un grand philosophe, je connoissois assez les hommes pour savoir que qui veut être obéi doit leur en imposer, et qu'à moins d'être ferme et vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devois craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens, ou que ma foiblesse ne les engageât au désordre. Je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent, auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher, un seul jour, de mon utile sévérité.

Nous étions à peine arrêtés, que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avois reconnu plus d'exactitude et d'intelligence,

j'envoyai pâturer mes bœufs. Je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avoit rien de dérangé; j'examinai même jusqu'aux trains et harnois; je distribuai à chacun son emploi, et leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auroient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur-le-champ l'idée d'un homme soigneux et clairvoyant, et qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourroit m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, et j'allai reconnoître le chemin sur la montagne que nous devions traverser le lendemain. A mon retour, je trouvai mes bœufs en état, et un grand feu que j'avois donné ordre d'allumer. Nous soupâmes légèrement des provisions que nous avions apportées de la ville. Enfin nous nous couchâmes, moi sur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain, nous attelâmes avant le jour, et nous nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne, par le défilé que les colons nomment *Hottentot Hollands Kloof* (Gorge de la Hollande hottentote). Ce ne fut pas sans risque de briser nos voitures

et d'estropier nos bœufs, que nous gagnâmes son sommet. Le chemin en est taillé dans le revers même. Il est si escarpé, si hérissé des éclats du rocher, que je m'étonne comment on néglige aussi absolument la seule route par laquelle les habitans de ces cantons puissent se rendre au Cap. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux. Le même coup-d'œil embrasse toutes les habitations éparses dans un vaste bassin circonscrit par la chaîne des autres monts, et par la baie False d'un côté, et celle de la Table de l'autre.

Nous fûmes obligés de dételer nos bœufs pour leur laisser reprendre haleine et leur donner quelques heures de repos. Inquiet sur la descente, et voulant m'éclaircir sur les moyens les plus faciles de regagner la plaine, je profitai de ce court intervalle pour aller moi-même reconnoître les lieux; je me tranquillisai, lorsque j'eus apperçu que la montagne s'abaissant à son revers par une pente insensible et douce, nous conduiroit sans danger dans un pays charmant. Je rejoignis bientôt ma caravane, et nous reprîmes la marche. Le chemin étoit effectivement commode pour nos voitures et facile à

rouler. Nous descendîmes avec autant de plaisir et de tranquillité que nous avions eu de peine et d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne se montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter et nulles précautions à prendre, nous poussâmes la marche jusqu'à dix heures du soir, et nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Palmit* (des Palmiers), ainsi nommée par les colons, à cause de la quantité de roseaux qui garnissent ses bords, et dont la forme a quelque ressemblance avec celle du palmier, par rapport aux longues feuilles qui sortent du sommet de son tronc court et tortueux.

A notre réveil, nous cherchâmes en vain nos bœufs près de nous ; ils avoient tous disparu. N'étant point encore habitués à se coucher le long de nos voitures, pendant la nuit ils s'étoient dispersés de côté et d'autre. Mes gens se mirent en quête ; il fallut beaucoup de temps pour les rassembler ; nous ne nous trouvâmes en état de partir qu'à neuf heures du matin. J'allois passer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui se présentoit devant moi, lorsque le maître de la maison, qui, sans doute, épioit ma

caravane, vint à ma rencontre; du plus loin qu'il m'apperçut, il se fit reconnoître. C'étoit le même qui m'avoit vendu au Cap mon charriot-maître et les cinq paires de bœufs qui le tiroient; je ne pus me dispenser de faire halte, et fus même obligé d'accepter son dîner qu'il m'offrit avec des instances réitérées et pressantes. Je me rendis honnêtement, lors sur-tout qu'il m'avoua qu'ayant appris au Cap le jour de mon départ et la route que je comptois prendre, il en étoit parti pour gagner les devants avec les siens, et se préparer à me recevoir dans son habitation. Je fis dételer à l'endroit même où il m'avoit rencontré, et nous rendant ensemble chez lui, j'y fus reçu avec beaucoup de graces par sa femme et deux jolies demoiselles qui composoient toute sa famille.

Le temps que nous mîmes à visiter son domaine nous conduisit jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne manqua pas de me faire l'éloge du charriot qu'on m'avoit vendu. Il fallut essuyer tout au long l'histoire et le récit des bonnes qualités de chacun des individus qui composoient l'attelage. On ne me trompoit pas en effet. J'ai reconnu depuis, et je dois convenir, en

l'honneur de M. Smit, que ces bœufs ont toujours été les meilleurs de tous ceux que j'ai employés par la suite, et du service le plus sûr; que, dans mes courses extraordinaires et les pas les plus dangereux, son charriot, construit solidement, a résisté jusqu'à la fin.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageoit à passer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traversâmes la rivière *le Bott*, et tout le canton nommé le Vieux-Coin (*Ouwe-Hoeck*). Je voulois regagner le temps que le dîner m'avoit fait perdre; il étoit onze heures de nuit, lorsque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le soleil étoit à peine levé, que déjà nous étions en route; nous longeâmes, dans la matinée, l'habitation de François Bathenos; il m'envoya un pain que je lui avois fait demander, et dont je lui offris en vain le prix: il me faisoit prier de descendre chez lui; je m'en dispensai, ne me souciant, en aucune manière, de passer et de perdre mon temps dans des habitations. Je rencontrois à tout moment, dans cette contrée, des troupes prodigieuses de l'espèce de gazelle que les

colons nomment *reebock ;* elle est encore très-peu connue ; M. Sparmann n'a fait que la citer, et le nom de cet animal, dans la traduction française de son ouvrage, est mal rendu; car *reebock* ne signifia jamais *bouc rouge*, mais *bouc de plage.*

La chaleur du midi devenoit excessive. Je fus contraint d'arrêter ; tandis que mes gens et mes attelages respiroient un peu, je fis une petite tournée, et parvins à tuer un de ces *reebock.* Il étoit mâle ; sa couleur générale est d'un gris tendre, plus foncé sur le dos que sur les côtés ; il a le ventre blanc ; il n'est absolument point rougeâtre ; ses cornes n'ont guère que cinq à six pouces de longueur ; le docteur Sparmann, qui dit n'en avoir fait mention que d'après ce que lui en rappelle sa mémoire, se sera trompé en donnant un pied de long à ces cornes. La description et la figure de cette gazelle se trouveront dans mon Traité des Quadrupèdes de l'Afrique.

De retour près de mes gens, nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour manger quelques grillades de ma chasse, et dans l'espace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous

eûmes en vue, fort près de nous et de tous côtés, des troupes de gazelles, bonte-boch (*Antilope scripta* de M. Pallas), de bubales (*Antilope bubalis*), que les colons nomment très-improprement *harte-beest* (cerf); ce qui a fait dire à plusieurs voyageurs, trompés par ce nom, que nos cerfs se trouvoient au Cap de Bonne-Espérance; ce qui est absolument faux. Nous vîmes d'autres troupeaux encore, tels que zèbres, &c. et plusieurs autruches; la variété et les allures de ces grandes hordes étoient très-amusantes, et dignes de fixer l'attention d'un naturaliste. Mes chiens poursuivoient à outrance toutes ces différentes espèces qui se croisoient en fuyant et se trouvoient pêle-mêle rassemblées en un seul peloton, selon que les chiens donnoient. Cette confusion, pareille aux machines de théâtre, demandoit à peine un moment pour se développer; je rappelois mes chiens, et chaque individu regagnoit à l'instant sa bande qui se tenoit à un certain éloignement des autres. Ce spectacle sera mieux senti, si l'on se reporte au mois de mai dans les campagnes de la Hollande; ce ne sont, de tous côtés, que troupeaux innombrables de bestiaux symmé-

triquement isolés, et ne se confondant jamais.

Sans mes chiens, j'aurois pu tuer, de ma voiture, un bon nombre de ces animaux, tant ils étoient curieux et peu farouches ! mais leur approche les avoit tous mis en déroute.

Une curiosité presque familière est assez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des gazelles ; il n'y avoit que les zèbres et les autruches qui se tinssent à une plus grande distance.

Je me trouvai à quatre ou cinq lieues des montagnes Noires (*swarte-bergen*), au pied desquelles sont situés les bains chauds, si visités et si vantés par les habitans du Cap et les colons de l'intérieur ; j'étois empressé de les voir, et craignois, en même temps, que ma marche n'en fût retardée. Pour retrouver d'un côté ce que j'allois perdre de l'autre, je partis encore de meilleure heure que de coutume ; et, dès dix heures du matin, nous nous y vîmes rendus. Cette source minérale d'eau chaude, distante du Cap d'environ trente lieues, est généralement estimée. Le gouvernement y a fait construire, pour les valétudinaires qui y vont

prendre des bains, un bâtiment assez spacieux et commode; le logement n'y coûte rien à la vérité ; mais chacun des malades est obligé de pourvoir à ses besoins; ce qui n'est pas aisé dans un pays peu abondant en ressources. Il y a, dans cette campagne, deux bains séparés, l'un pour les noirs, l'autre pour les blancs. C'est encore près de là qu'est située cette montagne appelée la *Tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table. Dans tout cet arrondissement, la compagnie, sous l'auspice d'un caporal, a établi plusieurs dépôts où elle fait engraisser tous les bestiaux dont elle a besoin pour les fournitures de ses vaisseaux.

Je traversai, le lendemain, la rivière *Stéen-bock*, non loin de laquelle est une fort belle habitation appartenante à la veuve Wissel; et, dans l'après-dînée, avant de traverser une seconde rivière appelée *Sonder-End* (Sans-fin), je vis, en passant, le *Zicken-Huys*; c'est le dépôt, ou plutôt l'hôpital des bœufs malades de la compagnie; ils s'y guérissent quelquefois; mais cet établissement a cela d'utile, que ces animaux gâtés ne peuvent communiquer la contagion

à ceux qui se portent bien, et dont on les a séparés.

J'avois résolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du soir dans la vallée du Lait-doux (*Soete-Melck*); un marais bourbeux nous barroit le chemin; il n'eût pas été prudent de s'y engager pendant l'obscurité.

De très-grand matin, j'apperçus une fort jolie maison peu éloignée de nous; c'étoit un poste de la compagnie, commandé par M. Martines; je le connoissois pour l'avoir vu quelquefois au Cap chez M. le fiscal; je l'allai visiter; il m'engagea, comme font presque tous les colons, à rester quelques jours avec lui; l'impatience où j'étois d'avancer m'avoit fait prendre mon parti; je le refusai opiniâtrément. Vers midi, je passai près d'une petite horde de Hottentots; ils me parurent si misérables, que je leur fis quelques présens. Ils n'avoient pas une seule pièce de bétail, et vivoient des travaux de leurs bras sur les habitations du voisinage; j'invitai plusieurs d'entr'eux à me suivre, et leur promis de les bien payer au retour; ils ne se laissèrent entraîner que lorsque je les eus assurés que je leur donnerois une ration

suffisante de tabac pour la route. Alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai passer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre), autre poste de la compagnie; j'y attendis mes recrues jusqu'à neuf heures du matin; et, dans le moment où je commençois à ne plus compter sur ces gens, et me disposois à continuer mon chemin, je les vis arriver, au nombre de trois, avec armes et bagages. Ce petit renfort me fit plaisir. Ils se mêlèrent avec les autres, et furent bientôt accoutumés. Je remis mon départ à l'après-midi, et résolus, en attendant, de faire une tournée dans les environs. Un des nouveaux arrivés me demanda la permission de me suivre, en m'assurant qu'il étoit un excellent chasseur: j'avois apporté de l'Europe cette prévention qu'on a toujours contre les gens qui prennent soin de se préconiser eux-mêmes, et je n'avois pas du talent de mon Hottentot une haute opinion; je lui fis donner un fusil, et nous partîmes ensemble.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de gazelles; le pays en étoit couvert, mais elles se tenoient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chasseur m'arrêtant tout d'un coup, me dit

qu'il apperçoit un *blawe-bock* (un bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique, et ne le vois pas. Il me prie alors de rester tranquille et de ne faire aucun mouvement, m'assurant de me rendre maître de l'animal. Aussi-tôt il prend un détour, se traînant sur ses genoux; je ne le perdois pas de vue, mais je ne comprenois rien à ce manège nouveau pour moi. L'animal se lève, et broute tranquillement sans s'éloigner de la place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc; car, de l'endroit où j'étois resté, il me paroissoit entièrement de cette couleur (jusques-là je n'avois point encore vu cette espèce de gazelle) : je fus détrompé lorsque je vis ses cornes. Mon Hottentot se traînoit toujours sur le ventre; il s'approcha de si près et si promptement, que mettre l'animal en joue et le tirer fut l'affaire d'un instant : la gazelle tomba du coup. Je ne fis qu'un saut jusques-là, et j'eus le plaisir de contempler à mon aise la plus rare et la plus belle des gazelles d'Afrique. J'assurai mon Hottentot que, de retour au camp, je le récompenserois généreusement. Je l'envoyai aussi-tôt chercher un cheval pour transporter la chasse. L'intelligence

de cet homme, et les divers moyens qu'il avoit employés pour surprendre l'animal, me rendoient son service important et précieux; je me proposois bien de me l'attacher par tous les appâts qui séduisent les Hottentots. Je commençai par lui donner une forte provision de tabac, et je joignis à ce présent de l'amadou, un briquet, et l'un de mes meilleurs couteaux. Il se servit de ce dernier meuble, et se mit à dépecer l'animal avec la même adresse qu'il l'avoit tiré. J'en conservai soigneusement la peau.

Cette gazelle a été décrite par Pennant, sous le nom d'*antilope bleu;* par Buffon, sous le nom de *tseiran*. Ce dernier naturaliste a donné la figure d'une partie de ses cornes; elle est rare et très-peu connue. Lors de ma résidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces gazelles, et une autre qui fut apportée au gouverneur, quelques années après, pendant l'un de mes séjours à la ville. Elles venoient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, seul canton qu'elles habitent. On m'avoit assuré que j'en verrois dans le pays des grands Namaquois; malgré toutes mes informations et perquisitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les

sauvages m'ont assuré ne point la connoître. On m'avoit encore attesté que la femelle portoit des cornes ainsi que le mâle ; je ne puis rien dire là-dessus, puisque les seules que j'aie vues étoient toutes trois de ce dernier genre.

Sa couleur principale est un bleu léger tirant sur le grisâtre; le ventre et l'intérieur des jambes dans toute leur longueur sont d'un blanc de neige; sa tête sur-tout est agréablement tachetée de blanc.

Je n'ai pas remarqué que cette gazelle, vivante, ressemblât à du velours bleu, et que, morte, sa peau changeât de couleur, comme le dit M. Sparmann. Vivante ou morte, elle m'a paru toujours semblable. La teinte de celle que j'ai rapportée n'a jamais varié. J'en ai vu une autre à Amsterdam, que l'on conservoit depuis plus de quinze ans. Il en étoit de même de celle du gouverneur du Cap ; plus fraîche encore que la mienne, dans tout le reste elles étoient pareilles. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que je ne reconnois pas beaucoup cet animal dans les dessins et les gravures que j'en ai vus jusqu'à présent. Dans mes descriptions, je donnerai celle que j'ai faite de

celui-ci, et le dessin très-exact que j'en ai tiré sur les lieux, avant qu'on le déshabillât.

Le lendemain, par un temps frais et couvert, nous fîmes une marche de six heures pour arriver sur les bords d'une très-grande mare, abondante en petites tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment sur le charbon, elles étoient très-bonnes; elles portoient de sept à huit pouces de long sur quatre de large. L'écaille sur le dos étoit d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le jaune. Vivantes, elles avoient une odeur infecte; mais la cuisson la leur faisoit perdre.

C'est une chose remarquable que, lorsque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, ces tortues, qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre à mesure que sa surface se dessèche; il suffit alors, pour les trouver, de creuser profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent et ne se remontrent que lorsque la saison des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles déposent leurs œufs en plein air et sur leurs bords; ils sont de la

grosseur de ceux du pigeon. C'est au soleil et à la chaleur qu'elles laissent le soin de les faire éclore; ces œufs sont d'un très-bon goût; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuisson, conserve la transparence d'une gelée bleuâtre.

Je ne sais si l'instinct dont je viens de parler est commun à toutes les espèces de tortues d'eau, et si elles emploient toutes le même moyen; ce que je puis assurer, c'est que toutes les fois que, pendant les sécheresses, il m'a pris fantaisie de m'en procurer, en creusant dans les endroits où l'eau avoit séjourné, je n'ai jamais manqué d'en prendre autant que j'en ai voulu.

Cette espèce de chasse ou pêche, comme on voudra l'appeler, n'étoit pas nouvelle pour moi; je n'avois pas oublié qu'à Surinam on fait usage du même stratagême pour avoir deux espèces de poissons qui se terrent aussi, et qu'on nomme dans le pays, l'un la *varappe*, l'autre le *gorret* ou *kwikwi*.

Nos charriots placés sur le bord de la mare, effrayèrent une infinité de gazelles qui venoient pour y boire, et les empêchèrent d'en approcher.

Les bonte-bock sur-tout y arrivoient par bandes de deux mille au moins; je suis persuadé que, ce jour-là, tant en bubales, gazelles de toutes espèces, que zèbres et autruches, j'eus sous les yeux, dans le même moment, plus de quatre à cinq mille pièces. De tout cela, je ne souhaitois qu'une autruche. Il n'y eut nul moyen de me satisfaire; elles ne se laissèrent point approcher; les autres espèces, quoiqu'un peu effarouchées aussi, se trouvoient de temps en temps à portée du coup; mais, pour le plaisir seul de les détruire, je ne voulus point les tirer; nous avions assez de vivres, et ma poudre étoit d'ailleurs trop précieuse.

Je n'avois plus que deux rivières, le *Breede-Rivier* (la rivière large), et le *Klip-Rivier* (rivière des cailloux), entre Swellendam et moi; je me faisois une fête de connoître ce chef-lieu de la colonie; je comptois y demeurer quelques jours; c'est-là que je me proposois de passer en revue tous ces animaux avec autant d'attention que de tranquillité. Nous y arrivâmes, le jour suivant, de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverser, les plus considérables sont le

Diep-Rivier (rivière profonde), et le *Breede-Rivier.* Les autres sont à peine des ruisseaux pendant les chaleurs; mais, dans la saison pluvieuse, ils se changent bientôt en torrens furieux, qui coupent toute communication avec la ville du Cap.

Je restai plusieurs jours à Swellendam, chez M. Ryneveld, bailli du lieu; il me combla d'honnêtetés. Je trouvois mes deux voitures bien pesantes et trop chargées. Je sentois le besoin de m'en procurer une troisième. Mon hôte eut la complaisance de me faire construire une charrette à deux roues, et à mon départ il me donna avec profusion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus; j'achetai plusieurs bœufs, des chèvres, une vache pour me procurer du lait, et un coq dont je comptois me faire un réveil-matin naturel.

Il n'existe pas un seul naturaliste, pas même un lourd habitant des campagnes, qui ne sache que le coq est un oiseau qui chante régulièrement pendant la nuit à la même heure, et qu'il prend soin de rappeler le jour.

Je ne sais quel ridicule on a prétendu jeter

sur cette précaution qui devoit me procurer de l'agrément, si elle n'étoit pas une ressource au besoin, en me faisant tenir dans plus d'un papier public des discours absurdes qui cadrent assez mal avec l'emphase du narrateur. En assurant au public, en mon nom, que j'avois compté remplacer ma montre par mon coq, si elle venoit à se déranger, il auroit été décent d'apprendre au moins aux incrédules comment un coq peut jamais devenir une horloge. C'est dans le même esprit qu'ailleurs on suppose que, rencontrant pour la première fois un lion, « nous nous *mesurâmes de notre superbe* » *regard*, et nous laissâmes tranquillement » passer, *satisfaits l'un l'autre de notre fière* » *contenance* ».

Quoi qu'il en soit de ces poétiques romans, mes espérances sur mon coq ne m'ont point trompé. Cet animal, qui couchoit sans cesse ou sur ma tente ou sur mon chariot, m'annonçoit régulièrement le lever de l'aurore; il s'apprivoisa bientôt; il ne quittoit jamais les environs de mon camp; si le besoin de nourriture le faisoit s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenoit toujours; quelquefois il étoit poursuivi par de petits

quadrupèdes du genre des fouines ou des belettes; je le voyois moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, et crier de toute sa force; alors, l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquoient pas d'aller bien vîte à son secours.

Un animal qui m'a rendu des services plus essentiels, dont la présence utile a suspendu, dissipé même dans mon cœur des souvenirs amers et cruels, dont l'instinct touchant et simple sembloit prévenir mes efforts, et vraiment consoloit mes ennuis, c'est un singe de l'espèce si commune au Cap sous le nom de *bawian ;* il étoit très-familier, et s'attacha particulièrement à moi : j'en fis mon dégustateur. Lorsque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher kees n'en eût goûté ; s'il les rejetoit, nous les jugions ou désagréables ou dangereuses, et les abandonnions.

Le singe a cela de particulier qui le distingue des autres animaux et le rapproche de l'homme : il reçut de la nature, en égale portion, la gourmandise et la curiosité ; sans appétit, il goûte tout ce qu'on lui présente ;

sans nécessité, il touche tout ce qu'il trouve à sa portée.

Je chérissois dans kees une qualité plus précieuse encore. Il étoit mon meilleur surveillant; soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveilloit à l'instant. Par ses cris et les gestes de sa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutassent; ils s'étoient tellement habitués à sa voix, qu'ils dormoient pleins de confiance, et ne faisoient plus la ronde; j'en étois outré de colère, dans la crainte de ne plus retrouver en eux les secours indispensables sur lesquels j'avois droit de compter, si quelqu'événement funeste ou la maladie venoit à m'enlever mon trop fidèle gardien. Mais, lorsqu'il leur avoit donné l'alerte, ils s'arrêtoient pour épier le signal. Au mouvement de ses yeux, au moindre branlement de sa tête, je les voyois s'élancer tous ensemble, et détaler toujours du côté vers lequel il portoit la vue.

Souvent je le menois à la chasse avec moi. Que de folies et que de joie au signal du départ! comme il venoit baiser tendrement son ami! comme le plaisir brilloit dans sa pru-

nelle ardente et mobile ! comme il devançoit mes pas, plein d'aise et d'impatience, et revenoit encore par ses caresses me prouver sa reconnoissance, et m'inviter à ne pas différer plus long-temps ! Nous partions ; chemin faisant, il s'amusoit à grimper sur les arbres, pour chercher de la gomme, qu'il aimoit beaucoup ; quelquefois il me découvroit du miel dans des enfoncemens de rocher ou dans des arbres creux ; mais, lorsqu'il ne trouvoit rien, que la fatigue et l'exercice avoient aiguisé ses dents, et que l'appétit commençoit à le presser sérieusement, alors pour moi commençoit une scène extrêmement comique. Au défaut de gomme et de miel, il cherchoit des racines, et les mangeoit avec délices, sur-tout une espèce particulière, que les Hottentots nomment *kameroo*, et que malheureusement pour lui j'avois trouvée exquise et très-rafraîchissante, et que je voulois obstinément partager. Kéès étoit rusé. Lorsqu'il avoit trouvé de cette racine, si je n'étois à portée d'en prendre ma part, il se hâtoit de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il mesuroit le temps qu'il avoit de la manger à lui seul, sur la distance que j'avois à franchir pour

le rejoindre, et j'arrivois en effet trop tard. Quelquefois cependant, lorsque trompé dans son calcul, je l'avois atteint plutôt qu'il ne s'y étoit attendu, il cherchoit vîte à me cacher les morceaux ; mais, au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeois à restituer le vol ; et, maître à mon tour de la proie enviée, il falloit bien qu'il reçût la loi du plus fort; keès n'avoit ni fiel ni rancune, et je lui faisois aisément comprendre tout ce qu'a d'insensible et dur ce lâche égoïsme dont il me donnoit l'exemple.

Pour arracher ces racines, il s'y prenoit d'une façon fort ingénieuse, et qui m'amusoit beaucoup. Il saisissoit la touffe des feuilles entre ses dents; puis, se roidissant sur les mains, et portant la tête en arrière, la racine suivoit assez ordinairement. Quand ce moyen, où il employoit une grande force, ne pouvoit réussir, il reprenoit la touffe comme auparavant, et le plus près de terre qu'il le pouvoit; alors, faisant une cabriole cu par-dessus tête, la racine cédoit toujours à la secousse qu'il lui avoit donnée. Dans nos marches, lorsqu'il se trouvoit fatigué, il montoit sur un de mes chiens, qui avoit la complaisance de le porter des heures en-

tières ; un seul, plus gros et plus ſort que les autres, auroit dû se prêter à son petit manége, mais le drôle savoit à merveille esquiver la corvée. Du moment qu'il sentoit keès sur ses épaules, il restoit immobile, laissoit défiler la caravane sans bouger de la place : le craintif keès s'obstinoit de son côté ; mais si-tôt qu'il commençoit à nous perdre de vue, il falloit bien se résoudre à mettre pied à terre ; alors le singe et le chien couroient à toutes jambes pour nous rattraper. Le chien le laissoit adroitement passer devant lui, et l'observoit attentivement, de peur qu'il ne le surprît. Au reste, il avoit pris sur toute ma meute un ascendant qu'il devoit peut-être à la supériorité de son instinct ; car, parmi les animaux comme parmi les hommes, l'adresse en impose trop souvent à la force. Mon keès ne pouvoit souffrir les convives ; lorsqu'il mangeoit, si l'un de mes chiens l'approchoit de trop près, il le régaloit d'un soufflet, auquel le poltron ne répondoit qu'en s'éloignant au plus vîte.

Une singularité que je n'ai pu jamais concevoir, c'est qu'après le serpent, l'animal qu'il craignoit le plus étoit son semblable, soit qu'il sentît que son état privé l'eût dé-

pouillé d'une grande partie de ses facultés, et que la peur s'emparât de ses sens, soit qu'il fût jaloux et qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il m'eût été très-facile d'en prendre de sauvages et de les apprivoiser, mais je n'y songeois pas. J'avois donné à kees une place dans mon cœur que nul autre ne devoit occuper après lui, et je lui témoignois assez jusqu'à quel point il devoit compter sur ma constance. Il entendoit quelquefois ses pareils crier dans les montagnes. Je ne sais pourquoi, avec toutes ses terreurs, il s'avisoit de leur répondre; ils approchoient à sa voix, et si-tôt qu'il en appercevoit un, fuyant alors avec des cris horribles, il venoit se fourrer entre nos jambes, imploroit la protection de tout le monde, et trembloit de tous ses membres. On avoit beaucoup de peine à le calmer; il reprenoit peu à peu sa tranquillité naturelle. Il étoit sujet au larcin. C'est un défaut commun à presque tous les animaux domestiques; mais il se déguisoit chez kees en un talent dont j'admirois moi-même tous les ressorts ingénieux. Quoi qu'il en soit, les corrections que lui administroient mes gens, qui prenoient avec lui la chose au sérieux,

ne le changèrent jamais. Il savoit parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les provisions, et sur-tout le lait, qu'il aimoit beaucoup. Il m'a forcé plus d'une fois de m'en passer. Je l'étrillois aussi moi-même. Il se sauvoit, et ne reparoissoit à la tente qu'à l'entrée de la nuit.

J'ai reposé sur ces détails avec plaisir. S'ils ne sont rien pour le progrès des connoissances humaines, ils sont beaucoup pour mon ame ingénue et simple. Ils me rappellent des passe-temps bien doux, des jours bien sereins et paisibles, et les seuls momens de ma vie où j'aie connu tout le prix de l'existence.

Tant que dura mon séjour à Swellendam, je répondis aux tendres soins de mon hôte, par les témoignages de la plus vive reconnoissance; mais ce n'étoit point là le train de vie qui convenoit à mon humeur; et, dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuisine et mon office, et délogeai sans délai. Ce fut le 12 janvier 1782. D'après les informations que j'avois prises, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'est à une certaine distance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin



Camp à Duywen Hoek riviere. *Tom. I.er Pag. 131.*

de ce côté, le prix très-modique de cette denrée n'étant pas même un équivalent aux frais et aux difficultés de leur transport à la ville.

A deux lieues de-là, je traversai une petite rivière nommée le *Bufflias ;* et après avoir passé *Ritt-Valey*, petit poste de la compagnie, commandé par M. *Teunes*, nous arrivâmes le second jour à un bois appelé le Bois du *Grand-Père* (Groot vaaders bosch). Je m'arrangeai pour passer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulois parcourir. Comme je faisois le dénombrement de mes chiens, je m'apperçus qu'il m'en manquoit un ; c'étoit précisément une petite chienne de prédilection que je nommois *Rosette*. Son absence m'intrigua ; c'étoit pour moi une perte réelle qui diminuoit ma meute à propos de rien, et me privoit de ma favorite, qui, de son côté, m'affectionnoit beaucoup. Je m'informai de mes gens si quelqu'un l'avoit remarquée en route. Un seul m'assura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés ; je fis tirer des coups de fusil pour la remettre en voie, s'ils arri-

voient jusqu'à elle ; tout cela ne réussissant point, je pris le parti de faire monter à cheval l'un de mes Hottentots, et lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, et de la ramener à quelque prix que ce fût. Quatre heures s'étoient écoulées quand nous vîmes arriver mon commissionnaire à toute bride. Il portoit devant lui sur l'arçon de la selle une chaise et un grand panier. Rosette couroit en avant; elle sauta sur moi et m'accabla de caresses. Mon homme me dit qu'il l'avoit trouvée à deux lieues environ de notre halte, assise sur la route, à côté de la chaise et du panier qui s'étoient détachés de l'équipage sans qu'on s'en fût apperçu. J'avois ouï conter sur la fidélité des chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci ; mais je n'en avois pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha jusqu'aux larmes ; je caressai de nouveau cette pauvre bête, et cette marque d'attachement qu'elle venoit de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim sur la place, ou seroit devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'auroit rencontrée. Les coups de fusil que j'avois fait

tirer pour elle, n'ayant fait lever aucune espèce de gibier, et m'étant convaincu moi-même, par une visite exacte de la forêt, qu'il ne falloit pas espérer d'en trouver, nous délogeâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues, qu'en traversant une petite rivière qui prend sa source dans cette forêt, et que, pour cela, on nomme Rivière du Bois du Grand-Père (*Grot vaaders bosch rivier*), ma voiture à deux roues culbuta. Le reste du jour nous suffit à peine pour repêcher, sécher et remettre en place tous les effets et les ustensiles de ma cuisine. Une grande partie de ma porcelaine fracassée y resta. J'avois fort heureusement des pièces de rechange. Nous poussâmes jusqu'à trois lieues plus loin. Là je fus arrêté par la rivière le *Duywen-hock* (du Colombier), ainsi nommée par la quantité de tourterelles que l'on trouve sur ses bords rians : elle n'étoit point guéable pour le moment. Ce pays est couvert de bois. Je me flattai que j'y trouverois de jolis oiseaux et des insectes ; je résolus donc d'attendre que la rivière fût diminuée. Je fis dresser mes tentes à la lisière du bois, et mes Hottentots s'y construisirent des cabanes.

Quelle fatalité ! les habitans des environs instruits de mon arrivée, vinrent tous avec empressement me rendre visite, et me troubler dans ma charmante retraite. Il me fallut essuyer les longs préambules de leurs reproches obligeans de n'être point descendu chez eux ; et, me fatigant de leurs offres qu'ils reproduisoient sous mille et mille formes pour me séduire, ils me citoient avec emphase divers curieux qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, et notamment M. le docteur Sparmann, académicien suédois. Quelque respectable que me parût cette autorité, je pensai que je ne devois pas quitter mon camp.

J'avois déterminé que, dans le cours de mes voyages, je ne logerois jamais dans aucune habitation, pour être plus libre le jour et la nuit, pour avoir sous ma main mes gens et mes équipages, pour ménager un temps précieux qu'il faut toujours sacrifier au bavardage et aux récits absurdes de ces colons qui vous fatiguent avec leurs contes et vous épuisent avec leurs questions, mais sur-tout pour ménager mon eau-de-vie avec laquelle j'aurois été contraint d'arroser continuellement leurs interminables conversations. Je

remerciai donc ces messieurs, qui ne réussirent pas même à m'ébranler, tant ma résolution avoit été ferme et irrévocable. L'exemple du docteur Sparmann n'en étoit point un pour moi. Nos genres très-différens devoient nous donner d'autres idées. Il n'avoit besoin que du jour pour s'appliquer à ses recherches en botanique. Moi, je passois souvent une partie des nuits à la chasse, si le besoin l'exigeoit; j'aurois été forcé de m'en abstenir ou de déranger mes hôtes. Cela seul m'auroit inspiré des dégoûts qui eussent mis bientôt fin au roman. Il n'en falloit pas tant pour en détruire toute l'illusion. Un autre motif, et qui m'est purement personnel, peut donner en deux mots une idée de mon caractère et du plan de vie qu'il m'avoit fait embrasser. Si c'est un trait d'amour-propre, et mon âge, et l'éducation que j'ai reçue, et mon pays, et les difficultés vaincues, m'excuseront assez. Quoique je reconnoisse l'utilité des chemins faits chez les peuples civilisés, l'habitude où nous étions de les ouvrir nous-mêmes dans ma jeunesse à Surinam, me les a toujours fait regarder comme un frein qui diminue le prix de la liberté. Fier de son origine, l'homme s'indigne qu'on ait

osé d'avance compter ses pas. J'ai toujours soigneusement évité les routes battues, et ne me suis cru complètement libre, que lorsqu'au milieu des rochers, des forêts et des déserts d'Afrique, j'étois sûr de ne rencontrer d'autres traces d'ouvrages humains que celles que j'y avois laissées moi-même. Aux signes de ma volonté qui commandoit alors souverainement, à la plénitude de mon indépendance, je reconnoissois véritablement dans l'homme, le monarque des êtres vivans, le despote absolu de la nature. On trouvera plus d'une fois alarmante une position que je trouvois délicieuse. Ces bizarreries découlent des premières impressions de ma vie. Elles ne sont que le sentiment pur et naturel de la liberté, qui repousse sans distinction tout ce qui paroît vouloir lui prescrire des bornes. Trop de raisons m'attachoient à mes principes, pour ne pas les observer religieusement; et, si j'en excepte une seule fois où, par politique, il me fut impossible de refuser ouvertement l'hospitalité, je ne me suis jamais écarté de mon plan dans mes voyages.

Je distribuois l'emploi du temps, et voici l'ordre ordinaire de mes occupations. La

nuit, lorsque nous ne marchions pas, je couchois dans ma tente ou sur mon chariot; au point du jour, éveillé par mon coq, je me mettois tout de suite en devoir d'apprêter moi-même mon café au lait, tandis que mes gens, de leur côté, s'occupoient à nettoyer et à panser toutes mes bêtes. Au premier rayon du soleil, je prenois mon fusil; nous partions, mon singe et moi; nous furetions à la ronde jusqu'à dix heures. De retour à ma tente, je la trouvois toujours propre et bien balayée. Elle étoit particulièrement à la garde d'un vieux Africain nommé *Swanepoel;* n'étant plus capable de nous suivre dans nos courses à pied, c'est lui qui restoit pour garder le camp; il y entretenoit le bon ordre. Les meubles de ma tente n'étoient pas nombreux; une chaise pliante ou deux, une table qui servoit uniquement à la dissection de mes animaux, et quelques ustensiles nécessaires à leur préparation, en faisoient tout l'ornement. Je m'y mettois donc à l'ouvrage depuis dix heures jusqu'à midi. C'est alors que je classois dans mes tiroirs les insectes que j'avois rapportés; la cérémonie de mon dîner étoit tout aussi simple. Je plaçois sur mes genoux

un bout de planche couvert d'une serviette. On m'y servoit un seul plat de viande rôtie ou grillée. Après ce dîner frugal, et qui ne duroit pas long-temps, je retournois au travail si j'avois à finir quelque ouvrage que j'eusse commencé, puis à la chasse jusqu'au soleil couchant. De retour au gîte, j'allumois une chandelle et passois quelques heures à consigner dans mon Journal les observations, les acquisitions, en un mot, les événemens de la journée. Pendant ce temps, mes Hottentots rassembloient mes bœufs autour des chariots et de ma tente. Les chèvres, après qu'on les avoit traites, se couchoient çà et là pêle-mêle avec mes chiens. Le service achevé, et le grand feu allumé à l'ordinaire, nous nous placions en cercle. Je prenois mon thé; mes gens fumoient cordialement leurs pipes, et me contoient des histoires dont le naïf ridicule me faisoit rire aux éclats. Je prenois plaisir à les animer. Ils étoient d'autant moins timides avec moi, que je montrois plus de franchise, de bonhommie et d'attention. Souvent, à la vérité, plus content de moi-même, plus favorablement disposé à l'aspect d'un beau soir après les fatigues du jour, je me sentois

entraîné par un charme involontaire, et cédois doucement à l'illusion. C'est alors que je les voyois disputer entr'eux de prétentions à l'esprit pour me plaire; le plus habile conteur pouvoit favorablement se juger, au silence profond qui régnoit parmi nous. Je ne sais quel attrait puissant me ramène sans cesse à ces paisibles habitudes de mon ame ! Je me vois encore, au milieu de mon camp, entouré de mon monde et de mes animaux ; un site agréable, une montagne, un arbre, et même une plante, une fleur, ou un éclat de rocher çà et là placés, rien n'échappe à ma mémoire, et ce spectacle toujours plus touchant, m'amuse, me suit par-tout, et me distrait souvent de ce que m'ont fait éprouver dans leur société les hommes qui se disent civilisés.

Quelquefois nos conversations nous conduisoient fort avant dans la nuit. J'avoue que de ces têtes grossières et que n'avoient point polies de belles éducations, il jaillissoit quelquefois des traits de feu dont je me sentois ravi. Je leur faisois sur-tout beaucoup de questions sur les récits de Kolbe et différens auteurs, sur leurs religions, leurs loix, leurs usages. Ils me rioient franchement au

nez. Quelquefois, prenant la chose au vif, je les voyois s'indigner, hausser les épaules, éclater en imprécations. Je me rappelle que, voulant, pour les piquer au jeu, rabaisser leurs facultés et leur intelligence, je les comparois à celles qui, dans la capitale d'un grand pays, dans Paris, par exemple, procurent sans travail une subsistance brillante à une tourbe prodigieuse de vauriens, et qu'on décore du nom modeste d'*industrie*. Je leur présentois sous mille formes les ressources habiles de ces caméléons, et rehaussois de beaucoup leur mérite; avec quelle satisfaction je les voyois préférer, d'un accord unanime, la simplicité de leur vie champêtre et douce à mes tableaux séduisans, et regarder ces ressources comme des moyens vils et mesquins pour un peuple qui se vante de sa supériorité sur les peuples de la nature! Braves humains, qu'on nous peint dévorant leurs semblables, et qu'un enfant auroit conduits! paisibles Hottentots, couvrez-les de vos mépris ces mortels qui vous réduisent en esclavage, et ne vous distinguent des bêtes que par les traitemens cruels qu'ils leur épargnent pour vous en accabler!

Mes animaux étoient si bien habitués à se

mêler parmi nous, que souvent j'étois contraint d'en faire lever plusieurs pour arriver jusqu'à ma tente. J'avois quelques moutons, que je ménageois comme une ressource contre la disette; mais j'en conservois toujours d'anciens pour habituer les nouveaux venus.

Le canton que nous habitions étoit rempli de perdrix de trois espèces différentes, l'une entr'autres de la grosseur de nos faisans. C'étoit notre nourriture ordinaire. Nous les mettions par vingtaine dans nos marmites; elles nous donnoient d'excellens consommés et de bons bouillis. Nous trouvions aussi dans les forêts de Mimosas, une espèce de gazelle, que les colons nomment *bosch-bock* (bouc des bois); elle est de la grandeur de nos chèvres d'Europe; sa peau est d'un brun noirâtre, et porte quelques taches blanches sur la cuisse. Je ne connois point de mets plus exquis; j'en tuai plusieurs, ainsi qu'une autre espèce plus petite, nommée *grys-bock* (bouc gris), dont je donnerai la description par la suite.

Mon séjour dans cet endroit avoit considérablement augmenté ma collection en insectes et oiseaux précieux. Un particulier

des environs alloit faire le voyage du Cap; il vint m'offrir ses services; je les acceptai avec plaisir, et le chargeai de remettre mon petit trésor à M. le fiscal Boers. J'étois convenu avec ce dernier, que je lui ferois parvenir toutes mes nouveautés, lorsque les occasions s'en présenteroient. Par-là, je mettois, dès le commencement de mon voyage, beaucoup d'objets rares à l'abri des accidens, et ménageois de la place pour les autres.

Mes voisins me faisoient de temps en temps des envois de légumes ou de fruits, et M. Vanweyck, plus près de mon camp, sachant que je vivois avec plaisir de laitage, m'en envoyoit tous les soirs un seau, que je partageois avec mes gens. Kéès sentoit arriver le porteur de fort loin, et ne manquoit jamais d'aller au-devant de lui.

Depuis Swellendam jusqu'à Duywenhock, les pâturages sont excellens, et les terres, supérieures à celles du Cap, produiroient du blé en abondance; mais les colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur consommation, et c'est uniquement en bestiaux et en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On apperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais, comme le vin en est

mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau-de-vie qui se débite dans le voisinage.

Le 27 du mois, je m'apperçus que la rivière avoit baissé de beaucoup; nous la traversâmes, et n'eûmes rien d'avarié; nous passâmes de même le *Kromme-Hex*, ou rivière *tortueuse du Sorcier*, ainsi que le *Fett-Rivier*, ou Rivière de Graisse, et gagnâmes celle appelée *Caffre Kuylls' Rivier* (Rivière des Fosses des Caffres), ainsi nommée parce qu'on y trouvoit sans doute, autrefois, de ces trous que pratiquent les sauvages pour prendre le gibier, et que les colons auront attribués aux Caffres, quoiqu'il ne s'en trouve plus dans ce canton depuis grand nombre d'années. Il seroit au reste très-difficile, pour ne pas dire impossible, de saisir au juste l'étymologie des noms baroques et souvent inintelligibles que les colons hollandais ont donnés aux différentes parties du pays qu'ils habitent. Il n'a fallu souvent que la rencontre d'un animal, d'un oiseau, ou même quelqu'événement arrivé au moment où ils découvroient ces endroits, pour les déterminer dans le choix de ces noms. Aussi trouve-t-on dans la colonie,

non-seulement beaucoup de rivières qui portent le même nom, mais il arrive encore souvent que la même porte dans un très-court espace plusieurs noms absolument différens; ce qui ne peut que nuire infiniment aux connoissances locales, et dérouter à chaque instant le voyageur qui n'est pas sur ses gardes, et connoît mal le pays. De *Caffre Kuylls' Rivier* nous traversâmes celle de *False*, ou Fausse-Rivière; après quoi, nous gagnâmes, après sept heures de marche, la rivière d'or (*Goud-Rivier*), et par corruption *Gous*, et souvent *Goud-Ritt* (des Roseaux d'or), et encore par corruption *Gourits*: d'où naissent les différentes manières dont les voyageurs ont écrit le nom de cette rivière. Celle-ci nous arrêta: il n'étoit pas possible de la traverser; elle avoit la largeur de la Seine vis-à-vis le Jardin des Plantes à Paris. Il falloit que de grands orages eussent inondé le pays d'où elle couloit; car, dans cette saison, elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux (*Mimosa-Nilotica*), et l'on y trouve beaucoup de perdrix, et notamment la grande espèce que les habi-

tans du Cap ont nommée *fésants*. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, et, toujours impatient de pénétrer plus loin, je ne vis qu'un moyen de nous tirer d'embarras ; je pris le parti de faire construire un large radeau ; on abattit des arbres, et leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous causa ! Il fallut décharger les voitures, les démonter et les embarquer pièce à pièce. Toutes mes bêtes traversèrent à la nage ; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde et moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre et le moindre accident. Cette tentative, qui réussit à merveille, me rassura beaucoup sur les suites, et servit encore à réchauffer mon courage. Mais l'opération nous avoit coûté trois jours entiers d'un travail opiniâtre ; dès-lors, plus de chasse, je donnai l'exemple, et charpentai comme le dernier de mes Hottentots ; j'avois jugé cette précaution de s'éloigner bien nécessaire à notre salut commun ; car le rivage que nous venions de quitter étoit si maigre et si brûlé, qu'un plus long séjour y auroit fait périr de faim tous mes bœufs.

Les voitures remontées et bien chargées, nous continuâmes notre route, et fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de *Mossel-Baie* (Baie aux Moules); c'est celle qui, sur les cartes marines, porte le nom de *Baie-Saint-Blaise*; l'atterrage au sud est très-difficile, à cause des rochers escarpés qui la bordent de ce côté, et dont les bases s'étendent un peu loin dans la mer; mais son côté nord offre une petite plage sablonneuse où les chaloupes peuvent arriver facilement; les environs de ce pays sont parsemés de bonnes habitations qui pourroient être une ressource pour les vaisseaux qui viendroient y mouiller. Une fontaine salubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, et qui forme un petit ruisseau qui se décharge près du mouillage, leur fourniroit de l'eau en abondance. Pendant mon séjour dans cette baie, nous ne manquâmes point d'huîtres; elle en fournit abondamment; nous pêchions souvent à la ligne, et ce moyen seul nous procuroit beaucoup d'excellens poissons; je faisois saler ce qu'on ne mangeoit pas. Nous entendions, toutes les nuits, les cris des hyènes; elles paroissoient furieuses. Nos bœufs en étoient inquiétés;

mais, au moyen des grands feux dont nous entourions notre camp, elles n'osèrent approcher.

A une lieue de moi, je trouvai un Kraal, ou horde de quatre huttes; c'étoit une petite famille hottentote qui ne passoit pas vingt-cinq à trente personnes; je troquai, avec eux, quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étois bien aise de me procurer. Je fus enchanté de la découverte, non moins à cause du profit que j'en tirois, que de l'agréable surprise qu'elle me causa. Je pris plaisir à les étudier long-temps dans leur paisible ménage. Ils possédoient cinq vaches à lait, et un petit troupeau de moutons. Dans la saison des ouvrages, les hommes se répandoient sur les habitations voisines, où, par leur travail, ils amassoient de quoi se procurer du tabac, et les moyens d'améliorer leur sort. Ils m'assurèrent que, dans les grands bois qui couvrent de tous côtés les montagnes de ce pays, on rencontroit quelquefois des éléphans et des buffles. Je battis sur-le-champ les montagnes et les forêts; ce fut inutilement, ni mes gens ni moi ne pûmes rien découvrir. Je reconnus bien, à la vérité, quelques empreintes de

pieds d'éléphans; mais elles étoient anciennes, d'où j'augurai ce qu'on m'apprit en effet par la suite, que si le hasard amène quelquefois un de ces animaux dans le pays, les habitans alors s'attroupent et l'obligent à gagner le large, lorsqu'ils ne réussissent pas à le tuer.

Le 7, à cinq heures du matin, je quittai la baie Mossel, pour traverser à une heure après midi la rivière nommée *Kleine-Brake* (Petite Saumache); elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guère qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, et qui n'en est éloignée que de trois lieues; le flux rend ces rivières saumaches. Pour traverser cette dernière sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte; dans l'intervalle, je me procurai plusieurs oiseaux de mer; ils étoient en abondance dans le canton; j'y trouvois par milliers des pélicans et des phœnicoptères ou flamans. La couleur rose foncée des uns et le blanc mat des autres, présentoient à l'œil un mélange tout-à-fait neuf et curieux.

En quittant la rivière, nous avions à gra-

vir une montagne difficile et fort escarpée; elle m'effrayoit un peu. A force de patience, de soins et de temps, nous la laissâmes derrière nous. Nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le spectacle qui vint frapper nos regards, lorsque nous eûmes entièrement gagné son sommet. Nous admirâmes le plus beau pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes couvertes de grands bois qui bornent la vue du côté de l'ouest; sous nos pas nous plongions sur une vallée immense, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, et moutonnent jusqu'à la mer. Des prairies émaillées et les plus beaux pâturages, ajoutoient encore à ce site magnifique. J'étois vraiment en extase. Ce pays porte le nom d'*Auteniquois*, ce qui, dans l'idiome hottentot, signifie homme chargé de miel; en effet, on ne peut y faire un pas, sans rencontrer mille essaims d'abeilles; les fleurs naissent par myriades; les parfums mélangés qui s'en échappent et viennent délicieusement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur et frais qu'on respire, tout vous arrête et suspend vos pas; la nature a fait de ces beaux lieux un séjour de

féerie. Le calice de presque toutes les fleurs est chargé de sucs exquis, dont les mouches composent leur miel qu'elles vont déposer par-tout dans des creux d'arbres et de rochers. Mes gens auroient desiré de s'arrêter dans ces beaux lieux. Je craignis pour eux le séjour de Capoue; et, sans perdre de temps, je donnai l'ordre pour continuer la route, et me hâtai vers la rivière *Wite-Else.* Elle tire son nom des bois blancs qui bordent son cours. Nous n'avions fait alors que sept lieues depuis la grande rivière Saumache.

Le 9, nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux, qui tous descendus des montagnes, se rendent dans l'océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère. Je leur trouvois un goût ferrugineux. Cette couleur et ce goût leur viennent-ils de leur passage sur quelque mine, ou des racines et des feuilles des arbres qu'elles arrosent et charient avec elles? Je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problême : je touchois au dernier poste de la compagnie. Nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une

marche un peu vive. J'allois donc entièrement me soustraire à la domination de l'homme, et me rapprocher un peu des conditions de sa primitive origine.

Le sieur Mulder, commandant, vint me recevoir, et me fit beaucoup d'amitié. Il n'a sous lui qu'un bas-officier et une quinzaine d'hommes, qui tous ont été ou soldats ou matelots sur les navires de la compagnie. Ce sont ces hommes qui coupent le bois de charpente dont elle a besoin, et qui construisent les chariots destinés à le transporter; opération absurde : car si l'on faisoit de ce bois un dépôt à la baie Mossel, une chétive barque en rendroit au Cap, par mer, en un seul voyage, plus que les chariots n'en voiturent en trois ans. Ce seroit assurément une épargne considérable pour la compagnie, et un bien général pour les colonies. Ajoutez à cela que les citoyens du Cap ne se verroient point réduits à ne brûler que du fagotage, qu'ils font ramasser à grands frais de tous côtés par des esclaves, qui n'ont d'autre emploi; ce qui coûte au moins le double de ce qu'on paie le plus beau bois dans les chantiers de Paris.

Croira-t-on, par exemple, que les direc-

teurs de la compagnie, pour son propre service, font partir tous les ans d'Amsterdam des navires chargés de planches, de bois quarré de toutes les espèces pour les envoyer à plus de deux mille lieues, dans un pays qui voit croître des forêts immenses, et les plus beaux arbres du monde? Au reste, ces abus n'ont rien qui doivent étonner. La compagnie fournit gratuitement au gouverneur et à ses officiers tout le bois dont ils ont besoin. On le leur livre dans leurs hôtels sans aucun frais, et ce sont les nègres de la compagnie qui sont chargés de cette besogne; le gouverneur n'a donc aucun intérêt personnel qui l'engage à étendre jusques-là ses vûes d'administration, et à détruire cet abus si contraire au soulagement de la colonie.

Tout le pays d'Auteniquois, depuis la chaîne de montagnes jusqu'à la mer, est habité par plusieurs colons qui élèvent quantité de bestiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramassent du miel, et transportent le tout au Cap par terre.

J'étois en quelque sorte indigné de voir des gens qui ont le bois à leur portée, en débiter pour le commerce, et n'avoir pas le

courage de se bâtir pour eux-mêmes des maisons logeables. Ils habitent sous de mauvais halliers enduits de terre. Une peau de buffle attachée par les quatre coins à autant de poteaux, leur sert de lit; une natte ferme la porte, qui est en même temps la fenêtre; deux ou trois chaises démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un misérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'est ainsi que l'image de la misère profonde contraste désagréablement avec les charmes de ce paradis terrestre; car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut, se prolonge au-delà même d'Auteniquois.

Au surplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier et le poisson de mer, et jouissent exclusivement à tous les autres cantons des colonies de l'agrément d'avoir, toute l'année, sans interruption, des légumes et des plants de toute espèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du sol et aux arrosemens naturels des petits ruisseaux qui se croisent en mille sens divers, et mettent, pour ainsi dire, à contribution les quatre saisons pour

le fertiliser : c'est la Limagne d'Afrique. Ces arrosemens, qui ne tarissent jamais, n'ont pas lieu dans ce pays de prédilection sans une cause connue. Ce sont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'ouest qui arrêtent les nuages et les brouillards, que le vent d'est enlève à la mer ; ce qui leur procure des pluies très-fréquentes.

Il entra dans mes vues de demeurer quelques jours chez le commandant, et c'est ici la seule fois que je me sois écarté de mon plan. Mais, outre les raisons particulières qui m'attiroient chez lui, des raisons de politique m'y retinrent, et je ne pouvois m'excuser avec décence. On avoit envoyé partout l'ordre de me laisser passer, de m'aider, et de me fournir tous les secours dont j'aurois besoin. M. Mulder, comme occupant le dernier poste, avoit reçu de plus vives instances que les autres ; je cédai à son desir. Le motif honnête de son procédé m'invitoit assez, et peut-être comptoit-il lui-même sur le bon témoignage que rendroit de lui ma reconnoissance lorsque je serois de retour au Cap.

Je me mis, dès mon arrivée, selon ma coutume, en devoir de parcourir le terrein. En

visitant les bois, je tombai sur des pas de buffles et d'éléphans, qui me parurent assez frais. Je vis de leurs fumées; j'apperçus aussi un grand nombre de différens oiseaux que je n'avois point encore rencontrés, entr'autres des touracos, que les habitans nomment *louris ;* il n'en falloit pas tant pour m'arrêter dans ces environs : à quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, je trouvai, sur la lisière d'une forêt, un endroit tout-à-fait avantageux et commode pour placer un camp.

M. Mulder se préparoit à partir pour le Cap. Il me céda une vingtaine de livres de poudre; je profitai aussi de l'occasion pour écrire à mes amis, et pour envoyer à M. Boers une centaine d'oiseaux avec un coffret d'insectes. J'augmentai mon train de quelques bœufs; j'enrôlai encore trois Hottentots ; je fis emplette d'un jeune cheval de course que je me proposois de dresser moi-même à la chasse ; et, le 9 février, je saluai M. Mulder et madame la commandante, pour aller prendre possession de ma forêt, et m'établir dans l'emplacement que je m'étois choisi.

J'avois d'avance envoyé plusieurs de mes

gens pour préparer les lieux, abattre quelques arbres, et nettoyer la place des broussailles qui la couvroient, afin d'être en état, à mon arrivée, de dresser sur-le-champ mes tentes; ce que j'exécutai dans un moment. Ma cuisine fut établie sous un gros arbre qui sembloit avoir vieilli là tout exprès, et mes Hottentots de leur côté s'arrangèrent de leur mieux, et se bâtirent des cabanes. Nous avions, à dix pas de nous, un petit ruisseau très-limpide, et vis-à-vis, un charmant coteau couvert d'excellentes herbes pour nos chevaux et pour nos bœufs; par ce moyen, nous les tenions à notre portée. Tant de facilités réunies rendoient cette halte agréable; malheureusement nous fûmes obligés de nous transplanter plusieurs fois, attendu que le gibier de toute espèce, effarouché par nos chasses continuelles, commençoit à devenir rare, et se seroit retiré tout-à-fait.

J'étois quelquefois visité par les habitans du district; ce qui me donnoit la facilité de faire provision chez eux de fruits, de légumes, de lait, et de toutes les choses qu'ils pouvoient me fournir. A la vérité leurs visites me coûtèrent quelques chopines d'eau-de-vie; mais, comme je déteste cette liqueur

malfaisante, et que je n'en buvois jamais, cette réserve les retint un peu, et les plaies qu'ils firent à mes tonneaux ne furent pas bien meurtrières.

Je m'étois instruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avois appuyé mon camp, me fourniroit des touracos. Je ne connoissois point cet oiseau, que je n'avois point encore pu me procurer; je me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai long-temps à leur poursuite, mais vainement; cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvoit jamais à la portée de mon fusil; un après-dîner cependant j'en poursuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son manége, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable; mais le plus fort n'étoit pas fait; il me falloit m'emparer de ma proie; j'avois bien remarqué l'endroit de sa chute; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser. Mes

jambes et mes mains étoient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien; j'eus beau fureter tour-à-tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles; je ne trouvois point mon touraco; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avois fait peut-être que lui casser une aile, ce qui ne l'avoit pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi, et me mis à roder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de touraco. J'étois au désespoir, et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'ensanglantoient jusqu'au visage m'avoient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau, qu'après tant de peines et de desirs je venois enfin d'abattre, échapper et disparoître ainsi à mes yeux ! Je frappois la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout-à-coup la terre s'enfonce; je disparois moi-

même, et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces piéges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces, et particulièrement aux éléphans. Revenu à moi, je songeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvoit à tous momens en arriver, sur-tout si j'étois contraint d'y passer la nuit; son approche commençoit à m'inspirer beaucoup de terreur, en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginois pour me sauver du puits fatal, sans secours étrangers : c'étoit d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés; mais cette opération pouvoit traîner en longueur : dans la cruelle perplexité où j'étois, je pris le parti le plus sage de ramasser et de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup : il étoit possible que je fusse entendu de mon camp; je prêtois de temps en temps l'oreille avec une impatience et des

palpitations mortelles; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle, pour attirer à moi ceux qui m'avoient répondu; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents, et pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avoient cru poursuivi par quelque bête féroce; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée. On coupa sur-le-champ une longue perche, qu'on me descendit, et au moyen de laquelle je me hissai comme je pus, et regagnai le bord. Ce petit accident, dont le ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens, qui avoient suivi la bande, je comptois bien le déterrer en quelque lieu qu'il se fût caché; je les conduisis sur la voie; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles; je mis la main dessus, et le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avoit coûté d'embarras et de dangers.

Je m'en suis procuré par la suite autant que j'en ai voulu; je les prenois même tous vivans, parce qu'ayant remarqué dans le



LE TOURACO. *Tom. I.er Pag. 159.*

jabot de celui-ci l'espèce de fruits dont il se nourrit plus particulièrement, c'étoit toujours aux arbres qui produisent ces fruits que je m'adressois, soit que je voulusse les tirer, soit que je me contentasse de leur tendre des piéges.

Cet oiseau, agréable autant par la forme que par ses couleurs et ses accens bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance; tous ses mouvemens sont lascifs, ses attitudes pleines de graces. Sa couleur est d'un beau verd-pré; une belle huppe de la même couleur, bordée de blanc, orne sa tête; ses yeux, d'un rouge vif, sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante; les pennes de ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

C'est mal-à-propos que les naturalistes ont placé cet oiseau parmi les coucous, avec lesquels il n'a aucun rapport. Le coucou, dans tous les pays du monde, est un oiseau qui ne se nourrit que de chenilles, d'insectes, etc. et le touraco est frugivore.

Les coucous de tous les climats, ne pondent jamais que dans le nid des autres oi-

seaux, sur lesquels, par ce moyen, ils se déchargent des soins et du sort de leurs progénitures; le touraco, plus sensible, plus soigneux de sa famille, fait lui-même son nid, y dépose ses œufs, et les couve.

Ces deux seules habitudes suffiroient pour le séparer entièrement des coucous, et en former un genre à part; mais j'y reviendrai, et j'en parlerai plus en détail dans mon Ornitologie d'Afrique.

Dans les intervalles où tantôt de fortes pluies, tantôt de trop grandes chaleurs sembloient me forcer au désœuvrement (ce qui pourtant étoit fort rare), je ne restois pas pour cela dans l'inaction; je m'occupois dans ma tente à faire dés trébuchets pour prendre vivans des animaux de toute espèce. Mais on ne croira pas qu'avec mon fusil même, j'aie imaginé de m'en procurer souvent, de plus entiers et de mieux ménagés que ceux que j'attrapois dans mes piéges; c'est néanmoins de cette façon que je faisois quelquefois la chasse aux oiseaux les plus petits et les plus délicats.

Il est bon que tout naturaliste qui travaille lui-même sa collection, soit instruit du moyen que j'avois *inventé*. Cette expres-

sion n'est point hasardée ; cette idée est neuve absolument ; et, jusqu'à ce jour, je n'ai ouï dire à personne qu'un autre que moi en ait fait usage.

Voici quel étoit mon procédé ; je mettois dans mon fusil la mesure de poudre plus ou moins forte, suivant les circonstances ; immédiatement sur la poudre, je coulois un petit bout de chandelle, épais d'environ un demi-pouce ; je l'assurois avec la baguette, ensuite je remplissois d'eau le canon jusqu'à la bouche ; par ce moyen, à la distance requise, je ne faisois, en tirant l'oiseau, que l'étourdir, l'arroser et lui mouiller les plumes ; puis, le ramassant aussi-tôt, il n'avoit pas, comme dans un piége, le temps de se débattre et de se gâter ; l'eau, poussée par la poudre, alloit au but, et le morceau de suif, n'ayant pas la pesanteur de l'eau, restoit en route, ou prenoit une direction différente : il est bien arrivé, dans mes premières expériences, qu'ayant quelquefois tiré de trop près, ou mis trop de poudre, ou le morceau de chandelle trop épais, je le retrouvois tout entier dans le ventre de l'animal que je venois de tirer ; mais, après un court apprentissage, je ne m'y suis plus

laissé prendre, et je n'ai jamais manqué mon coup. J'ai souvent laissé, du matin jusqu'au soir, mon fusil ainsi chargé; je ne m'appercevois point que la poudre en fût altérée, et le coup n'en partoit pas moins bien. On devine assez que, de cette manière, je ne tirois jamais horizontalement, et qu'il ne falloit pas tirer de trop loin.

Depuis mon retour en Europe, je me trouvai un jour à la campagne chez un ami. On parla, devant quelques personnes qui m'étoient inconnues, du moyen que j'avois employé et que je viens de décrire; une d'elles, qui n'osoit m'avouer en face son incrédulité, soutenoit, vis-à-vis des autres, par de très-clairs argumens, que l'assertion étoit tout au moins exagérée. Tandis qu'ils se disputoient, je disparus, sans que la compagnie le remarquât; et, après avoir préparé un fusil suivant ma manière, je revins par le jardin à la fenêtre où ces messieurs continuoient leur dispute; et, leur montrant du doigt un petit oiseau perché tout près de là, je l'ajustai; il tomba. Je le saisis sur-le-champ, et, le livrant plein de vie aux mains de mon discoureur, je fis cesser ses beaux raisonnemens.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par de nouvelles pluies; elles durèrent long-temps et presque sans relâche; ces orages se succédoient avec rapidité; le tonnerre tomba plusieurs fois, près de nous, dans la forêt; l'eau nous gagnoit insensiblement de toutes parts; pour comble de désagrément, dans une nuit, notre camp fut entièrement submergé; nous quittâmes aussitôt le bois pour aller nous établir plus haut en rase campagne. Je voyois, avec le plus amer chagrin, qu'il n'étoit pas possible de sortir de l'endroit où nous nous trouvions circonscrits; ces petits ruisseaux qui, auparavant, nous avoient paru si agréables et si rians, s'étoient changés en torrens furieux qui charioient les sables, les arbres, les éclats de rochers; je sentois qu'à moins de s'exposer aux plus grands dangers, il étoit impossible de les traverser; d'un autre côté, mes bœufs harassés, transis, avoient déserté de mon camp; je ne savois par où et comment envoyer après eux pour les rattraper; ma situation n'étoit assurément point amusante; je passois de tristes momens. Déjà mes pauvres Hottentots fatigués et malades commençoient à murmurer: plus de vivres,

plus de gibier; ce que nous en tuions suffisoit à peine à notre subsistance, parce que, resserrés par le torrent qui grossissoit chaque jour davantage, nous n'avions pas même la ressource de nos voisins pour en obtenir quelqu'assistance. Quelle position et quel affligeant appareil! On eût dit qu'un déluge universel alloit inonder l'Afrique. Je renfermois au-dedans une partie de mes alarmes; je voyois mes tristes compagnons promener leurs regards inquiets, et m'attester, par leur silence, tout ce qu'ils éprouvoient de craintes par eux-mêmes. Jamais spectacle ne vint s'offrir sous des couleurs plus sombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévastées par les eaux; ces jardins délicieux et rians changés en un désert inhabitable et noir! Dans cette détresse, je rassemblai toutes mes forces, et conjurai mes amis de chercher au moins nos bœufs dispersés et perdus, et de se déterminer à traverser l'un des torrens, au risque de tout ce qui pourroit en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du sort, l'événement fatal qui nous menaçoit d'une perte prochaine, causa une partie de notre salut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un

passage, apperçut au milieu des eaux un buffle qui s'étoit probablement noyé la veille en voulant traverser un torrent; car il étoit encore assez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuse nouvelle. Rien n'arrivoit plus à propos. Nous tirâmes, non sans quelque péril, l'animal à bord; il fut dépecé sur la place. On en leva les parties les plus saines; mes chiens, qui jeûnoient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi se refaire et se ravitailler un peu. Nous les voyions revenir de la curée avec des ventres qu'ils avoient peine à porter. Un dernier trait ne sauroit échapper à ma plume, il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyions réduits; nos chiens, qui n'étoient plus que des squelettes ambulans, épioient nos démarches, et se traînoient sur nos pas, lorsque l'un de nous, pour obéir aux besoins de la nature, étoit forcé de s'éloigner; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

Rien n'est durable. Il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de mars amena du changement dans la saison; les pluies devinrent moins fréquentes; les tor-

rens baissèrent; je fis partir quatre Hottentots, pour aller à la découverte de mes bœufs; après quelques jours d'absence, ils me les ramenèrent presque tous. Les uns avoient gagné pays, étoient retournés sur nos pas, avoient même repassé la grande rivière Saumache; les autres s'étoient réfugiés dans différentes habitations; d'autres enfin s'étoient abrités comme ils l'avoient pu. Il en manquoit quatre que mes gens n'avoient point retrouvés, et dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai, je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate, et de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin, sur une colline nommée *Pampoen-Kraal* (Horde aux Citrouilles). Je profitai de deux jours de beau temps pour sécher tous mes effets, dont une grande partie étoit moisie et presque pourrie; la peau du buffle que nous avions écorché nous servit à remplacer les traits des chariots et des attelages que l'humidité avoit mis hors de service. Au milieu de ces pluies continuelles et de mes ennuis mortels, j'étois capable encore de quelques efforts; j'avois trouvé dans le bois un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux. C'est là que

je passois avec mon fusil presque toutes mes journées à guetter les petits oiseaux et le gibier qui se présentoient. J'y étois du moins à l'abri de la pluie et m'y nourrissois d'espérance. De cette niche sacrée, j'abattois impitoyablement tout ce qui se montroit devant moi. Ainsi l'étude de la nature l'emportoit sur les premiers besoins ! Dévoré sans cesse du desir impérieux de lui dérober ses trésors, je mourois de faim, et songeois à des collections ! Malgré tant de contrariétés, je vis mes richesses s'accroître peu à peu; j'avois fait un petit amas d'objets rares et nouveaux pour l'Europe. Je leur fis prendre l'air. J'en avois eu tant de soin, qu'ils n'avoient point été endommagés comme tous mes autres effets par l'humidité. Nous ne trouvâmes dans ce bois, en menu gibier, que la gazelle bosch-bock et une autre espèce plus petite, dont j'ai parlé au passage du *Duywowhock*. La plaine, outre les trois espèces de perdrix que j'ai fait connoître plus haut, en offroit une quatrième nommée par les habitans *faisan rouge* (Roye Fésant), parce qu'elle a les pieds et la peau nue de la gorge, de cette couleur; en bêtes carnassières, il y avoit des

hiènes, quelques tigres, mais pas un seul lion.

Le ciel s'épuroit de plus en plus, et sembloit nous présager une vie aussi douce qu'elle avoit été triste et cruelle. La colline de *Pampoen-Kraal*, où je venois de placer mon camp, me plaisoit beaucoup. J'avois, non loin de ma tente une petite éminence couronnée par un buisson de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres et les arbustes, dont il étoit formé, avoient en croissant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paroissoit offrir qu'un seul corps bien épais et bien garni. J'imaginai de m'en faire un petit palais. Je fis tracer une route jusqu'au centre. On élagua de côté et d'autre, à la hauteur d'un homme, suffisamment pour donner un passage facile; dans le milieu de ce fourré, à force de travail et de coups de haches, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un quarré parfait. Je fis placer, dans l'une, ma table avec une chaise; c'étoit mon cabinet de travail: j'ornai la seconde des ustensiles de ma cuisine; ce qui n'empêcha pas qu'elle me servît en même temps de salle à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par



Camp de Pampoen-Kraal.

Tom. I.er Pag. 169.

des feuillages d'une épaisseur impénétrable, étoient pour moi un abri charmant, d'une fraîcheur délicieuse, lorsque tout harassé, couvert de sueur et de poussière, après ma chasse du matin, j'y venois me dérober à la chaleur du jour et aux atteintes dévorantes du soleil. Quand la fatigue avoit aiguisé mon appétit, quel repas exquis! Quand la rêverie s'emparoit de mes sens, quelles tendres méditations ! Quand le sommeil venoit m'y surprendre, quel repos voluptueux et doux! Grottes somptueuses de nos financiers, jardins anglais bouleversés vingt fois avec l'or du citoyen, pourquoi vos ruisseaux, vos cascades, et vos montagnes, et vos jolis chemins tortueux, et vos ponts détruits, et vos ruines, et vos marbres, et toutes vos belles inventions viennent-ils flétrir l'ame et fatiguer les yeux, quand on a connu la salle verte et toute naturelle de *Pampoen-Kraal?*

Quoiqu'il dût m'en coûter d'abandonner cette aimable solitude, il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis, un jour, à parcourir tous les environs, afin de reconnoître quelle route je pourrois tenir, qui fût du moins praticable et sûre. Je trouvai, à une lieue de distance de mon camp, un torrent

très-rapide qu'on a nommé le *Trou du Kayman* (Kaymans Gatt), je ne sais pourquoi; car, dans tout ce pays, je n'ai jamais apperçu ni kayman ni crocodille; ce torrent filoit entre deux montagnes peu hautes, mais excessivement escarpées; à ma droite, j'avois la mer à mille pas environ; sur la gauche des montagnes et des bois impraticables pour mes voitures et mes bestiaux; il ne me restoit donc d'autres ressources pour passer outre, que le trou dangereux du Kayman. J'en étois fort inquiet, chagrin même: qu'on se peigne ma position; à chaque pas, être ainsi arrêté et voir naître sans cesse un obstacle d'un obstacle vaincu! et pourtant je sentois le besoin de pénétrer plus avant! Le torrent me parut trop enflé, trop rapide, pour entreprendre de le traverser; je craignois sur-tout pour mes bœufs; les radeaux ne m'offroient tout au plus qu'un moyen de voiturer mes effets; je fus donc forcé de prendre patience et d'attendre.

Le 18 avril je reçus un exprès de M. Mulder; il étoit de retour du Cap, et m'envoyoit des lettres qu'il avoit rapportées; c'étoient des réponses à celles dont je l'avois chargé dans les premiers jours de février. Mes

amis s'inquiétoient beaucoup de mon sort et m'engageoient à revenir; d'autres m'invitoient à la persévérance, et, paisibles au sein de leurs foyers, s'embarrassoient peu des obstacles, pourvu que mon voyage servît aux progrès des connoissances humaines, ou, sans aller si loin, leur fournît, dans des fables contées à leur manière, quelqu'aliment à leur curiosité. Je trouvai l'intérêt de chacun à sa place, et suivis toujours mon plan. Il est aisé de voir combien la mauvaise saison avoit retardé ma marche, puisque j'avois fait à peine huit lieues que le commandant, M. Mulder, avoit eu le temps d'aller au Cap et de revenir; il m'écrivoit lui-même une lettre par laquelle il me proposoit un rendez-vous de pêche à la mer, si cela ne me dérangeoit pas; il devoit apporter des filets et tout ce qui seroit nécessaire pour passer ensemble une huitaine de jours sur le rivage; il m'annonçoit que sa femme embelliroit cette petite fête. Cette nouvelle me fit plaisir; je les vis en effet l'un et l'autre suivre de près le messager. M. Mulder avoit encore amené avec lui le second commandant. On eût dit un voyage de patriarches. Celui-ci portoit

sur ses pistolets, à l'arçon de la selle, un petit enfant de quatre mois alaité par sa femme. Ils étoient tous quatre à cheval. Son chariot, avec ses filets et ses équipages, étoit allé nous attendre au bord de la mer; j'en fis atteler un des miens. On y chargea ma tente, une ou deux futailles vides, et tout ce que je prévis qui nous seroit utile pour la pêche miraculeuse. Rendus au rivage, après quelques complimens et les petites cérémonies d'usage, nous jetâmes plusieurs fois les filets; mais ce fut toujours inutilement; nous ne prenions presque rien; ce métier n'amusoit personne. On résolut d'aller plus loin sur un petit lac formé par la marée haute où l'on espéroit plus de bonheur, et l'on se mit en marche; j'étois beaucoup moins curieux de poissons que d'oiseaux, et me serois bientôt lassé de la pêche, si les bonnes façons de mes amis, et la gaîté franche et naïve des femmes ne m'avoient un peu retenu; cependant je rodois à pied de côté et d'autre, fouillant de tous mes yeux, et l'air, et les chemins, et les arbres. Nous arrivâmes sur les bords du lac; je cherchois un endroit commode pour y placer nos tentes : une alerte à laquelle nous

n'avions garde de nous attendre eut bientôt dérangé tout ce ménage grotesque. En traversant une partie de roseaux fort élevés et fort épais, les travailleurs tombèrent tout d'un coup sur un buffle qui s'étoit couché là. Ils en étoient si près, que l'animal, autant effrayé qu'eux de cette apparition subite, renversa, en se retirant, le cheval du second commandant et celui de sa femme. L'alarme devint générale; chacun gagnoit au large et fuyoit à toutes jambes. Les gens de M. Mulder, peu familiarisés avec les buffles, se trouvant plus près de l'eau, s'y plongèrent jusqu'au cou. Les miens mieux aguerris, faisoient bonne contenance; mais l'animal, à l'aspect de tant de monde, effarouché de toutes parts, ne savoit lui-même comment fuir, et restoit immobile, retranché contre une roche énorme. J'accourus à tout ce vacarme; malheureusement je n'étois armé que de mon fusil à deux coups. Il n'étoit pas à présumer qu'une balle ordinaire pût tuer le buffle; j'osai cependant l'approcher et le tirer. A ce premier coup il quitte la place; et, furieux, il vient droit à moi; ma seconde balle le frappe aussi-tôt et l'intimide; il rebrousse chemin, et pas-

sant à côté d'un bœuf qui portoit notre cuisine, il décharge toute sa colère sur ce paisible animal, l'atteint au ventre de deux coups de corne et disparoît. Il n'y eut pas moyen de faire rester plus long-temps la compagnie dans cet endroit. Les maris craignoient beaucoup pour leurs femmes; à leur air pétrifié, je jugeois assez qu'ils entroient pour quelque chose dans ces tendres alarmes; je leur conseillai de retourner à notre première pêcherie, sur le bord de la mer. La fortune avoit changé; nous eûmes la satisfaction de prendre une si grande quantité de poissons que j'en fis saler et remplir mes futailles. M. Mulder imita mon exemple; cette pêche, qui dura huit jours entiers, et les occupations qu'elle nous donnoit, nous amusèrent en effet beaucoup plus que je ne m'y étois attendu. Je faisois bien, à la vérité, de temps en temps quelques absences, et je tuai plusieurs oiseaux rares; mais je n'eus pas occasion d'avoir à lutter contre un second buffle. Nos salaisons achevées, nous partageâmes les provisions, et l'on se sépara; je ne quittois point sans regret ces honnêtes colons, ils avoient apporté dans cette jolie fête une humeur si

simple, si naïve et si douce ! Je suivis de l'œil leur petite caravane, et ne partis qu'après l'avoir tout-à-fait perdue de vue.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes soignées et mes gens à leur devoir. Je leur en témoignai ma satisfaction.

J'avois remis à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainsi que les touracos vivans que j'avois pris aux piéges : il me promit de les faire passer à M. Boers au Cap. Il eut aussi la complaisance de me céder un de ses filets, et m'envoya une paire de roues que je lui avois demandée. Ma charrette étoit fort incommode, et menaçoit toujours de renverser ; je résolus de l'asseoir comme les deux autres. C'étoit un ouvrage pressant ; on s'en occupa sur-le-champ ; chacun mit la main à l'œuvre. Le bois nécessaire pour cette opération fut bientôt façonné ; en moins de quinze jours, notre charrette, transformée en chariot, joua sur quatre roues. Ce chariot n'étoit pas de main de maître, mais il servit tout autant ; au reste la quinzaine ne fut pas uniquement employée à sa construction ; lorsque je m'apperçus qu'il alloit son

train et que mes charrons en viendroient à leur honneur, je détachai une partie de mon monde, et l'envoyai réparer, près du torrent que nous étions sur le point de traverser, les chemins et les ravines que les eaux avoient dégradés. J'avois fait porter des pierres et de grosses branches d'arbres, pour combler les fondrières qui, sans cette précaution, auroient déboîté, peut-être même rompu, mes voitures; lorsqu'à force de ces corvées pénibles nous fûmes parvenus à adoucir les passages, le 30 avril, je fis défiler devant moi ma caravane; et, jetant un dernier coup-d'œil sur le délicieux hermitage de *Pampoen-Kraal*, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé plus d'une fois des nouvelles de ce charmant asyle, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non-seulement il avoit été respecté, mais que les Hottentots lui avoient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine à passer le trou de Kayman, ainsi que la rivière que les Hottentots nomment en leur langue Krakede-Kau, ce qui signifie le *Gué des Filles;* ce pays étoit autrefois habité par des Hotten-

tots, qui sont actuellement anéantis ou dispersés de côté et d'autre. Les grandes fosses qu'on rencontre de distance en distance, annoncent qu'ils étoient chasseurs, et qu'ils attrapoient, dans leurs piéges, des buffles et des éléphans, qu'on ne voit plus, ou très-rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la *Swarte-rivier* (la rivière Noire); elle étoit encore débordée par les pluies, et nous fûmes obligés de la passer sur des radeaux, que nous construisîmes à l'instar de ceux que nous avions déjà précédemment faits; des traces de buffles toutes fraîches nous firent séjourner à l'autre bord, et j'eus enfin le plaisir d'en tuer un; le Hottentot que j'avois mené avec moi en tua un autre. Je revins vîte au camp annoncer cette bonne nouvelle, qui promettoit à mes gens des vivres pour long-temps, en cas de détresse. Comme nous avions tué ces deux animaux sur le bord de la rivière, au-dessus de l'endroit où je venois de m'établir, je les fis pousser au courant, qui les amena devant ma tente, et là ils furent aussi-tôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces pour être plus aisément saupoudrés

de sel, et exposés ensuite à l'air et au soleil. Les buissons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnoit, fut chargé des débris sanglans de nos buffles; mais, tout-à-coup, au milieu de notre opération, et sans nous y être attendus, nous nous vîmes assaillis par des volées de milans, de vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie, qui vinrent impunément se mêler parmi nous. Les milans, sur-tout, étoient les plus effrontés. Ils arrachoient les morceaux, et les disputoient avec acharnement à mes gens; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en alloient, à dix pas de nous, sur une branche, la dévorer à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantoient guère; ils revenoient sans cesse à la charge; de telle sorte que, m'appercevant que je brûlois ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, et de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée (1). Cette manœuvre, qui impatienta mon monde fort long-temps, n'em-

---

(1) J'ai décrit cette espèce de milan, dans mon Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, sous le nom de *Parasite*. (Voyez la Planche coloriée n°. 22.)

pêcha point que nous ne fussions encore bien maraudés ; mais, sans elle, il ne nous seroit absolument rien resté de nos deux buffles.

J'en avois fait fumer les langues. Dans la suite, je n'ai jamais oublié de prendre cette précaution, à l'égard de celles de tous les animaux que j'ai tués ; c'étoit une douceur, une petite ressource pour moi dans la disette, ou même lorsque, par sensualité et pour réveiller mon appétit, j'en faisois ajouter un plat à mon mince ordinaire. Il n'y a que les langues d'éléphant que je n'ai jamais voulu conserver ; leur goût, leur forme même, m'a toujours causé une répugnance dont je ne suis pas le maître, et dont il me seroit difficile de donner la raison.

Nos provisions achevées, et bien emballées, nous abandonnâmes la rivière Noire ; et, après avoir traversé le *Goucom*, à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la *Nysena* (Neissena). Celle-ci étoit considérable, et la marée l'enfloit encore. Je n'avois jusques-là trouvé nulle part un endroit plus agréable pour asseoir un camp. C'étoit une prairie très-riante, d'environ mille pas en quarré ; une forêt de

grands arbres formoit au sud un magnifique rideau, qui s'étendoit en retour jusqu'à l'ouest. J'avois au nord, devant moi, la rivière qui paroissoit fort poissonneuse ; une grande variété de menu gibier se promenoit sur les bords. Tant d'avantages m'auroient fait presqu'oublier Pampoen-Kraal. Cependant je ne fus pas tenté de m'arrêter. Une inquiétude secrète m'agitoit; je voyois à l'autre bord de la rivière une montagne difficile qu'il nous falloit nécessairement franchir. Elle étoit escarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelqu'accident; un pressentiment intérieur sembloit me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre, dans un moment, tout le fruit de mes peines et de mes incroyables fatigues. J'avois eu la sage précaution de ne conduire mes chariots que l'un après l'autre; et, quand j'aurois voulu les faire monter ensemble, je n'aurois point eu de bœufs assez pour cette opération. J'en fis atteler vingt au chariot-maître, celui qui portoit, comme on l'a vu plus haut, toute mon artillerie, et mes seules richesses. Mes bœufs le traînent; ils montent, grimpent avec effort; ils touchoient presqu'au sommet.... ; la chaîne qui retenoit les

dix-huit premiers se rompt d'un seul coup, et la voiture roule avec précipitation jusqu'au pied de la montagne, entraînant avec elle les deux bœufs attachés au timon. De la hauteur où nous étions, mes conducteurs et moi nous la suivions des yeux anéantis de peur, et dans les plus horribles palpitations; vingt fois nous la vîmes prête à culbuter dans le précipice qui bordoit le chemin. Ce malheur seroit infailliblement arrivé, sans la force plus que naturelle des énormes bœufs du timon, que rien ne put abattre. Cette infortune eût fini tout d'un coup mon voyage. La voiture et mes effets les plus précieux eussent été mis en pièces; ma poudre, mon plomb, mes armes dispersés; j'étois perdu sans ressource. Elle s'arrêta contre un rocher sur les bords du torrent. Nous descendîmes avec des cris de joie. Après avoir ramassé nos effets, et rétabli chaque chose à sa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture, qui regagna, sans péril, dans une heure, ce qu'elle avoit perdu en dix minutes. Les autres, un peu moins pesantes, arrivèrent à bon port. J'en avois fait doubler les traits; quatre hommes escortoient les roues, tous prêts à enrayer

au moindre choc; ce qui ne nous auroit pas sauvés de la chute, tant la route étoit escarpée; mais ce qui eût un peu diminué la rapidité, et nous eût donné le temps de la diriger de notre mieux pour éviter l'affreux précipice.

La frayeur est une loupe qui grossit les objets. Elle m'avoit annoncé quelque chose de plus sinistre. J'essayerois en vain de peindre ma contenance, et toutes les agitations de mon esprit dans ce moment terrible. Je suivois involontairement tous les mouvemens du chariot, et semblois le redresser par ceux de mon corps et les gestes de mes bras. Chaque secousse retentissoit jusqu'au fond de mon cœur. J'eusse été, nouvel Hippolyte, entraîné dans les précipices, que la terreur n'eût pas plus profondément agité mes sens. Je trouvois que nous nous tirions d'affaire à bon marché. Il s'étoit effectivement opéré un miracle en ma faveur, et je sentis que le dieu au trident fatal ne me poursuivoit pas. Non-seulement je ne vis au chariot aucune fracture essentielle, mais il n'y avoit, dans l'intérieur, aucun déplacement considérable occasionné par les secousses; mes bœufs, entraînés par le recul

d'une voiture de quatre à cinq mille pesant, et qui auroient dû être hachés en morceaux avant d'arriver au pied de la montagne, en furent quittes pour quelques plaies peu dangereuses qui ne les empêchèrent pas de continuer leur travail. Il faut convenir qu'au temps perdu près, le mal n'avoit pas été bien grand, quoique nous eussions eu lieu de frémir pour les suites.

A mesure que je m'éloignois des colonies, et m'avançois dans les terres, tout prenoit, à mes regards, une teinte nouvelle. Les campagnes étoient plus magnifiques; le sol me sembloit plus fécond et plus riche; la nature plus majestueuse et plus fière: la hauteur des monts offroit, de toutes parts, des sites et des points de vue charmans que je n'avois jamais rencontrés. Ce contraste, avec les terres arides et brûlées du Cap, me faisoit croire que j'en étois à plus de mille lieues. « Quoi! me disois-je dans mon ex-» tase, ces superbes contrées seront donc » éternellement habitées par les tigres et par » les lions! quel est le spéculateur insensé » qui, dans la vue uniquement sordide d'un » commerce d'entrepôt et de colportage, a » pu donner la préférence à la baie orageuse

» de la Table, sur les rades multipliées et les » ports naturels et si rians qui bordent les » côtes orientales de l'Afrique »?

Tout en remontant pédestrement ma montagne, je m'entretenois ainsi avec moi-même, et formois, pour la conquête de ce beau pays, de vains souhaits que n'exaucera jamais la politique paresseuse des peuples de l'Europe.

Nous avancions, ayant toujours à l'ouest la grande chaîne couverte de bois que nous avions apperçue de fort loin. Après quatre heures et demie de marche, je fis halte près d'un petit ruisseau à environ trois lieues de la mer. Nous apperçûmes une quantité prodigieuse de poisson qui remontoit avec la marée. Lorsque nous la vîmes dans son instant de stagnation, je fis barrer le ruisseau avec le large filet de M. Mulder; je m'en servois pour la première fois: il étoit trop long; on le mit en double.

Je passerois pour un exagérateur, si je disois tout ce qu'il y resta de poisson, lorsque la marée fut écoulée. Le filet en souffrit beaucoup. Mes gens en accommodèrent à toutes sauces. Je réservai, pour moi, une trentaine de têtes que je mis sans eau dans

une marmite avec différentes épiceries; je scellai hermétiquement le couvercle avec de la terre glaise, et j'enterrai cette braisière sous des cendres chaudes. Il résulta de cet arrangement une matelote excellente, dont je ne pouvois me rassasier, et qui me dura plusieurs jours.

On ne sauroit choisir un emplacement plus utile et plus agréable que celui sur lequel je me trouvois alors, pour établir et voir prospérer une colonie. La mer passe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, et pénètre dans les terres à plus de deux lieues et demie. Le bassin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large; toute la côte, à droite et à gauche, est bordée de rochers qui ne laissent aucune communication avec lui. Les terres sont vigoureuses et fertiles. Des eaux fraîches et limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'ouest. Ces montagnes, couronnées de bois superbes, se prolongent jusqu'au bassin par des retours et des sinuosités qui présentent cent bocages naturellement variés, et plus agréables les uns que les autres. C'est sur ces bords que je trouvai beaucoup de petits hérons blancs, de la même espèce

que ceux qui sont envoyés de Cayenne, et que j'avois vus dans ma jeunesse à Surinam. J'y découvris aussi la grande aigrette; mais elle y étoit plus rare.

Les bois fournissent en abondance du menu gibier, du buffle et quelquefois des éléphans. On voit éparses, à de longues distances, deux ou trois misérables habitations réduites au triste et pénible commerce du bois et du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau pays jusqu'au 15. Nous traversâmes, par des chemins détestables, une forêt nommée *le Poort* (le Port). De-là, en sept heures de marche, nous nous rendîmes à la rivière le *Witte-Dreft* (du Gué blanc). Je vis encore, en divers endroits, deux ou trois habitations non moins chétives et maigres que les autres; l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux colons, et les risques de la route, ne leur permettant que très-rarement de conduire au Cap quelques bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, et sont par conséquent mal vendus et plus mal payés. A mon passage, plusieurs de ces habitans n'avoient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

J'avançois toujours ; mais, soit que les fatigues et les traverses multipliées que je venois d'éprouver coup sur coup eussent un peu dérangé ma santé, soit que je dusse payer le tribut à ces nouveaux climats, et que leur température eût agi sur moi fortement, je fus soudain frappé de maladie et de l'idée cruelle que je laisserois mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Mon imagination trop active s'exagéra ce malheur ; je laissai mon ame s'abattre et se décourager. La plus noire mélancolie vint s'emparer de mes sens, et je me vis en effet arrêté. J'éprouvois des maux de tête violens, une pesanteur extraordinaire, un mal-aise général qui m'annonçoit de pressans dangers. C'étoit l'unique malheur que j'avois redouté en partant. Je sentis qu'il étoit à propos d'enrayer, afin de me rasseoir, et je pris enfin mon parti : la maladie la plus sérieuse devoit là, tout aussi bien qu'au milieu des fourrures doctorales, prendre un cours heureux, ou finir par la mort.

Je me traînai donc comme je pus, et visitai promptement les environs. Le voisinage d'un petit ruisseau m'offrit un emplacement heureux pour mon camp ; j'y fis

dresser mes tentes à la lisière d'un bois. Je ne connoissois de la médecine-pratique que la diète et le repos; mes gens n'en savoient pas davantage; j'allois, entre leurs mains, courir de tristes hasards, si la maladie empiroit. L'accablement survint, et me força de rester couché dans mon chariot. La chaleur du soleil en faisoit une fournaise ardente. D'horribles douleurs me déchiroient les entrailles. Une dyssenterie cruelle se déclara; j'entendis, à leur tour, mes gens se plaindre l'un après l'autre du même mal. J'imaginai alors que nous devions cette espèce d'épidémie à la grande quantité de poisson salé que nous avions mangé. J'ordonnai sur-le-champ qu'on brûlât la provision qui nous restoit; la fièvre me consumoit par degrés, mais je ne perdis point entièrement les forces. Après douze jours d'une transpiration abondante, le repos et la diète en effet me rétablirent; je pris de l'exercice avec modération; je tranquillisai ma tête, et me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde. Je ne manquai point d'ajouter à la liste des grandes et sublimes découvertes de la médecine les bains de chaleur, et j'ai tou-

jours pensé que ces bains, ou le hasard, m'avoient sauvé la vie.

Après mon parfait rétablissement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires; l'exercice et la chasse. Dès ma première course, je reconnus que nous étions flanqués d'une seconde rivière, le Queur-Boom. Elle tombe des montagnes de l'ouest, et reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer. Son embouchure est à côté d'une baie connue des navigateurs, sous le nom de baie l'Agoa. Dans un voyage que fit, de ce côté, le gouverneur du Cap, Blettenberg, il voulut qu'on gravât, sur une colonne de pierre, son nom, l'année et le jour de son arrivée. J'examinai ce pitoyable monument, auquel il ne manquoit qu'une inscription en vers pour le rendre encore plus digne de mépris. Ce nom a prévalu dans toutes les colonies; la baie l'*Agoa* n'est plus connue que sous le nom de *Blettenbergs-Bay*. C'est ainsi qu'un chétif piquet planté par la vanité d'un particulier, donne tout-à-coup naissance à des erreurs qui déconcertent les conventions jusques-là reçues, en même temps qu'elles renversent les opinions généralement adoptées par les peuples. Il y avoit, dans

notre voisinage, une troupe de vingt-cinq à trente bubales; ils étoient dans un accul formé par la mer et nos deux rivières. Notre camp se trouvoit placé de façon que nous occupions toute la largeur du seul débouché qui leur restât pour échapper. Ces animaux étoient entièrement à notre discrétion. Nous les regardions comme faisant partie de notre ménagerie, ou plutôt de notre basse-cour. Aussi ne nous en faisions-nous pas faute; quand nos provisions tiroient à leur fin, j'en abattois une couple; aucun ne nous échappa, et leurs peaux réunies firent une jolie tente à mon chariot de Pampoen-Kraal.

Des troupeaux considérables de buffles venoient brouter sous nos yeux de l'autre côté du Queur-Boom. Nous leur donnions la chasse, et nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal est extraordinairement farouche; c'est avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois; mais, en rase campagne, il n'est point redoutable; il craint et fuit la présence de l'homme : la façon la plus sûre de le prendre est de le faire harceler par quelques bons chiens; tandis qu'il

s'occupe à se défendre, un coup de fusil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend roide sur la place. Les balles dont il faut se servir sont de gros calibre, plomb et étain. Si le coup ne frappoit pas les deux parties que j'indique, l'animal échapperoit à la mort.

Ses cornes sont très-grandes et divergentes ; on diroit, par le rapprochement qui les unit sur le front, qu'elles sortent toutes deux de la même base. Elles y forment une espèce de bourrelet. Le buffle est incomparablement plus fort et plus grand que les bœufs les plus beaux d'Europe. Je pense, avec beaucoup d'observateurs, qu'il ne seroit pas impossible de le rendre docile, et de le soumettre au joug. Vainement viendroit-on objecter qu'on n'a pu jusqu'ici réussir. De fausses expériences ne sauroient prévaloir. Cette entreprise demande, à la vérité, du temps, de l'adresse et de l'intelligence, et ne doit pas être confiée à l'indolence d'un absurde colon, accoutumé à voir souvent dans une légère difficulté des obstacles insurmontables. C'est une spéculation digne des grandes vues d'une compagnie qui cherche à étendre sans cesse toutes les branches de l'industrie et du commerce. Qu'on fasse

chercher et jeter dans des parcs suffisans les jeunes de ces animaux. Habituez-les insensiblement à venir recevoir de leurs gardiens quelques alimens de prédilection. Bientôt ils caresseront la main qui les nourrira. Devenus grands, ils feront des petits. Instruits par les mères et à leur imitation, ils se rendront encore plus familiers. Pourquoi refusera-t-on de croire qu'à la troisième génération, les mœurs du buffle ne fussent point adoucies, quand nous voyons, tous les jours, l'ours féroce dérobé dans les montagnes inhabitées de la Savoie, parcourir nos rues, danser, sauter, saluer, se plier, en un mot, avec la plus lâche soumission à tous les caprices de l'avare exigence de leurs conducteurs.

En général l'animal à cornes et à pied fourchu porte un œil hagard; ce qui le fait paroître terrible; mais ce n'est pas, comme dans les bêtes carnassières et sanguinaires, un signe de fureur, c'est au contraire un signe de crainte et d'effroi. Il n'a ni l'astuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du lion, du tigre et même de l'éléphant. Il n'en a nul besoin. Les végétaux dont il se nourrit ne portent point assez de chaleur dans ses

entrailles; il est farouche, mais il est timide. Je ne vois rien dans ce contraste apparent qui blesse la nature, et j'y découvre un des caractères le plus frappant de l'homme.

Ce n'est point ici le moment d'entrer dans le détail immense de ces nuances si compliquées, jusqu'alors si peu senties, qui distinguent entr'eux les animaux sauvages. C'est presque toujours leur propre salut, ou le soin de leur subsistance qui les portent à la férocité. Mais, comme nous, dominés par des passions différemment combinées, ils y arrivent par des routes différentes; je renvoie à la description des animaux cet examen qui ne convient point à des récits purement historiques.

Je n'avois point encore vu de près la baie, très-improprement dite Blettenberg; quelques ménagemens que je prenois à la suite de ma maladie m'avoient jusqu'alors empêché de l'aller examiner; lorsque je m'y rendis pour la première fois, je fus surpris de voir que ce n'étoit qu'une rade très-ouverte et qui ne prend presque pas dans les terres. Elle est spacieuse; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller; l'ancrage en est

sûr ; au moyen des chaloupes on gagne aisément une belle plage qui n'est point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils sont tous isolés. Les équipages, en remontant une lieue de côte, arriveroient à l'embouchure du Queur-Boom et y trouveroient de l'eau ; chez les habitans des environs on se procureroit des rafraîchissemens, et la baie même donneroit le poisson dont elle abonde, et des huitres excellentes dont tous les rochers sont couverts. Cette baie est un des endroits où le gouvernement devroit établir des chantiers, des dépôts de bois; ils sont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que par-tout ailleurs, parce que, comme dans le pays d'Auteniquois, par exemple, ce n'est point sur des montagnes escarpées qu'il faut l'aller chercher; il est là sous la main ; on le trouve par-tout; on feroit comme je l'ai déjà dit, des magasins sur le bord de la baie. Une ou deux barques le transporteroient au Cap dans la belle mousson, en très-peu de temps et sans risque ; ce débouché facile ouvriroit les yeux des habitans sur leur intérêt particulier; les transports augmenteroient et se renouvel-

leroient bientôt. Ces terres inépuisables, une fois défrichées, offriroient en outre l'espoir des plus belles récoltes, y attireroient des colons intelligens à cause de la facilité de communiquer avec le Cap. On se procureroit de toutes parts une aisance et des agrémens auxquels on est forcé de renoncer, parce que, pour les aller chercher, il faut faire plus de cent cinquante lieues dans les terres. On n'entendroit plus alors ces bons Hollandais former hautement et de tout leur cœur des vœux ardens pour qu'une nation quelconque vienne s'établir dans leur voisinage et leur fournir les douceurs de la vie, les agrémens de la société, en même temps qu'elle étendroit les trésors du commerce à la baie l'Agoa. Ces souhaits si contraires à leur politique, ne seront point heureusement exaucés. Il n'appartient qu'à la compagnie d'y former un bel établissement. Aux profits généraux d'une pareille opération elle en joindroit de particuliers, qui ne laisseroient pas d'avoir de l'importance; elle pourroit faire, par exemple, l'exploitation d'un arbre, nommé *stinck-houtt* (*bois-puant*), qu'elle se réserveroit et transporteroit en Europe, où sans contredit on

l'auroit bientôt distingué des plus beaux bois de l'ébénisterie.

Les avantages que la compagnie et la eolonie peuvent tirer de ce beau pays, n'étoient certainement point éehappés au gouverneur qui en avoit fait le voyage; mais, en bonne foi, dans des colonies dont le bien-être est subordonné à celui de quelques entrepreneurs réunis, intéressés à étouffer tout germe qui tendroit à diminuer leurs profits, qu'est-ce qu'un gouverneur? Un être apathique, indolent sur le bien général, qui n'est stimulé et n'a d'énergie que pour sa fortune partieulière; consentant à s'expatrier pour un temps, il a mis *in petto* pour premier article de son marché, que, comme il doit faire une fortune rapide, tous les moyens de se la proeurer sont bons et licites; il part, il arrive, il les trouve à sa portée, les saisit, s'en retourne daus sa patrie, insulte ses concitoyens par un faste insolent, et n'a garde, sans doute, d'ouvrir les yeux de ses maîtres sur ees redressemens et ces opérations qui feroient, en peu de temps, la prospérité d'une nombreuse colonie. Un successeur le remplace qui s'enrichit à son

tour, et le citron est ainsi cent fois exprimé.

Je crois qu'il en est des colonies appartenantes à des sociétés comme de ces voitures publiques qui circulent dans toute l'Europe, traînant à-la-fois et marchandises et voyageurs; pourvu que celles-là arrivent à bon port, les entrepreneurs s'inquiettent peu si les pauvres roués qui sortent du carrosse ont encore leurs bras et leurs jambes.

Dans les environs de cette baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de plusieurs beaux oiseaux, et même de quelques nouvelles espèces qui n'étoient point rares dans les forêts du canton; mais je voulus sur-tout m'en procurer un, qui mit plus d'une fois ma patience à l'épreuve et faillit de me coûter cher. C'étoit un aigle d'une très-belle espèce. Cet oiseau est de la taille à-peu-près de l'orfraye; tous les jours je le voyois planer au-dessus de mon camp, mais à une distance hors de la portée de la balle; je l'épiois et le faisois épier continuellement, un homme toujours en védette ne le perdoit pas de vue; un jour que j'avois traversé le Queur-Boom, et que je me promenois le long de la rive opposée à celle de mon camp, je vis autour d'un

vieux tronc d'arbre mort une quantité de têtes, d'arrêtes de gros poisson, des ossemens et des débris de différentes petites gazelles; la terre en étoit jonchée. Je pensai que ce pouvoit être là que mon couple d'aigle avoit établi sa pêcherie ou tout au moins son repaire. Je ne tardai pas à le voir tournoyer dans l'air à une grande hauteur. Je me cachai vîte dans un buisson fort épais; mais cette ruse n'étoit pas assez fine pour tromper l'œil perçant de deux aigles. Ils m'avoient sans doute apperçu; ils ne descendirent point. Le lendemain et plusieurs jours de suite, je retournai à mon poste; j'allois à la petite pointe du jour me placer dans le buisson et n'en sortois que le soir; mais ce fut toujours inutilement. Ce manége étoit fort pénible, parce que, pour aller et revenir, obligé de passer deux fois la rivière, il falloit attendre la marée basse.

Las à la fin de perdre tout mon temps et de ne pouvoir réussir, je pris deux Hottentots avec moi, et dans le milieu de la nuit traversant la rivière, je les conduisis à la portée du tronc d'arbre. Là je leur fis creuser un trou de trois pieds de large sur quatre de profondeur; lorsqu'il fut fait, j'y descendis,

on recouvrit le trou par-dessus ma tête avec quelques bâtons, un bout de natte et de la terre; je me réservai seulement assez d'ouverture pour passer mon fusil et voir en même temps le tronc de l'arbre. J'ordonnai à mes gens de retourner au camp. Le jour parut, mais les cruels oiseaux ne parurent point. La terre remuée fraîchement leur avoit sans doute inspiré de la méfiance; je m'y étois presque attendu. A la nuit close, je sortis de mon trou et m'en retournai passer quelques heures à mon camp; puis je revins me faire enterrer comme auparavant. Je continuai ce manége deux jours de suite avec beaucoup de constance. Dans cet intervalle, le soleil avoit desséché la terre et lui avoit rendu sa couleur uniforme. Sur le midi du troisième jour, je vis la femelle planer au-dessus de l'arbre; elle s'y abattit, tenant dans ses serres un très-gros poisson. Soudain un coup de fusil la fit tomber en se débattant; mais avant que je me fusse débarrassé de ma natte et de la terre qui me couvroit, elle reprit son vol, et rasant la surface de la rivière, elle gagna l'autre bord où je la vis expirer.

La joie que je ressentis de me voir enfin

possesseur de cet oiseau fut si vive, que je ne fis point attention que la marée étoit haute; le fusil sur l'épaule, je cours me jeter à l'eau. Je n'ouvris les yeux sur mon étourderie que, lorsqu'au milieu de la rivière je me sentis gagné jusqu'au menton; j'étois seul, je ne sais point nager. En retournant, la rapidité du courant m'eût fait infailliblement culbuter. Sans trop savoir ce que j'allois devenir, je poursuivis machinalement mon chemin, et j'eus le bonheur, le nez au vent, de gagner la rive opposée. Un pouce de plus m'auroit infailliblement noyé. Je sautai sur mon aigle; et le plaisir de tenir ma proie effaça bien vîte la peur et le danger; je fus contraint de me déshabiller pour étendre tout ce que j'avois sur le corps; pendant ce temps je m'amusai à faire l'examen de ma prise; après avoir fait sécher mes vêtemens, je rejoignis sans péril mes dieux pénates; à mon arrivée, on me dit que plusieurs de mes gens étoient à la poursuite d'un buffle qui venoit de s'offrir à leur rencontre. Vers le soir, ils arrivèrent chargés des quartiers de l'animal qu'ils avoient dépouillé sur la place. Le lendemain de grand matin, je ne négligeai pas d'envoyer cher-

cher tous les rebuts qu'ils avoient abandonnés, afin d'attirer les oiseaux de proie. Ce moyen me procura mon aigle mâle. Il ne différoit de sa femelle que par le caractère général des oiseaux carnivores, d'être toujours un tiers moins gros. Je donne le dessin et la description de ceux-ci sous le nom de *vocifer*. Voyez dans mon Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, le n° 4 des planches coloriées.

Dans la même matinée, comme j'étois tranquillement assis sur une chaise, à l'ouverture de ma tente, ayant devant moi une table sur laquelle je disséquois le vocifer que j'avois tué la veille, tout-à-coup une gazelle, de l'espèce appelée bosch-bock, traverse mon camp, passe comme un éclair entre mes voitures, sans que mes chiens qui l'avoient entendue les premiers et qui se présentent au-devant d'elle puissent lui faire rebrousser chemin; elle va donner dans un filet étendu pour sécher à la lisière de mon camp, le déchire, en emporte quelques lambeaux, et, suivie de toute ma meute, se jette à corps perdu dans la rivière. Au même instant, je vois arriver neuf chiens sauvages qui lui avoient probablement

donné la chasse, et la suivoient à la piste. A la vue de mon camp ces animaux s'arrêtèrent tout court, et faisant un crochet ils gagnèrent une petite colline contre laquelle j'étois adossé. Ils pouvoient de là, mieux encore que moi, observer le spectacle de leur proie, arrêtée par mes chiens et mes Hottentots qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour la tirer de leurs dents et me l'amener vivante. Ils y réussirent effectivement après lui avoir mis des jarretières. Rien n'étoit plus plaisant que l'air capot de ces chiens sauvages, qui, toujours spectateurs de cette scène appétissante, n'avoient point quitté la colline; et dolemment assis sur le cul, montroient assez par des mouvemens d'impatience toute notre injustice et tous leurs droits sur le repas dont nous les privions. J'aurois bien voulu en attraper un; quelques-uns de mes gens se glissèrent de côté et d'autre pour les joindre; mais, plus fins que nous, ils se doutèrent de leurs manœuvres et gagnèrent au large. Une balle que je leur envoyai pour les remercier du service qu'ils venoient de me rendre, fut une balle perdue.

Je voulois garder et apprivoiser cette gazelle; mais elle étoit si farouche; la vue

seule de mes chiens lui inspiroit tant de crainte; elle se débattoit avec tant de mouvemens et des soubresauts si violens, qu'elle se seroit infailliblement détruite. Nous lui épargnâmes cette peine : elle fut mangée.

Cette aventure servit de matière, pendant plus de huit jours, aux bons mots de mes beaux-esprits. Ils plaisantoient les pauvres chiens sauvages d'avoir fait lever le lièvre pour se le voir souffler sous la moustache.

Il faut pourtant convenir que si mes chiens n'avoient point été soutenus par mes gens, la gazelle, à coup sûr, n'eût pas été pour eux, quoiqu'ils se trouvassent en nombre plus grand que les neuf sauvages; ceux-ci sont forts, farouches, intrépides; j'aurai occasion d'en parler dans la suite, et de relever, à leur égard, des erreurs bien grossières consacrées par les plus grands talens. Mais comment parler sainement des objets qu'on n'a pas vus par soi-même, et qu'on est réduit à copier d'après ceux qui n'en savoient pas davantage?

Jusqu'au 25 juin, je fis plusieurs campemens aux environs de la baie, dans différens endroits.

Résolu de continuer mes incursions entre

la chaîne de montagnes et la mer, j'allai reconnoître les lieux; je cherchois et ne pouvois trouver, nulle part, un endroit par où mes chariots pussent passer librement; les forêts étoient d'une étendue et d'une épaisseur qui ne permettoient pas de s'y enfoncer; de leur côté, mes Hottentots n'étoient pas plus heureux que moi dans leurs recherches. Nous ne trouvions absolument aucune issue. Je me décidai donc à traverser la chaîne des montagnes; encore pour s'engager, falloit-il y trouver le commencement d'un passage, et le moyen pour ces malheureux bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer sans cesse, toujours de quelque côté que je me retournasse, des rochers à pic frappoient mes regards. Nous nous étions, sans le savoir, engorgés dans une espèce de cul-de-sac dont on ne pouvoit se tirer qu'en revenant sur ses pas. C'est le parti que nous fûmes obligés de prendre, et nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étois parti un mois auparavant.

Il faut souvent peu de chose pour rendre le calme à notre ame. Telle est l'heureuse instabilité de l'esprit humain! Cette terre que je revoyois avec le plus amer regret, et

qui me sembloit âpre et si triste, prit tout-à-coup une face nouvelle et riante. Je vis, sous mes pas, des traces d'une troupe d'éléphans qui devoient avoir passé le jour même ; il n'en fallut pas davantage pour dissiper mes chagrins et me consoler du retard que j'éprouvois dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Dans le nombre de mes Hottentots, j'en avois un qui, dans sa jeunesse, avoit voyagé jusques-là, avec sa horde et sa famille qui n'en étoit pas éloignée jadis.

Il en avoit encore une connoissance superficielle ; je le choisis avec quatre autres bons tireurs; et, après avoir mis ordre à mon camp, nous partîmes tous six munis de quelques provisions, et suivîmes les traces que nous ne perdîmes pas un seul instant de vue. Elles nous conduisirent à la nuit, sans que jusques-là nous eussions rien vu autre chose. Nous soupâmes gaîment, nous invitant les uns les autres à ne pas trop regretter les douceurs du camp; et, après avoir fait un grand feu, nous nous couchâmes autour, sur la terre refroidie et dure.

Quoique chacun de nous eût affecté d'inspirer à ses compagnons des sentimens de

patience et de courage, un mouvement d'inquiétude et de crainte nous tourmentoit également, et personne ne jouit d'un sommeil paisible. Au moindre souffle, au plus léger bruissement d'une feuille, nous étions aux écoutes, et bientôt sur nos gardes. La nuit s'écoula dans ces petites agitations ; dès la pointe du jour, j'excitai les dormeurs avec mes cris : leur toilette ne fut pas longue; un verre d'eau-de-vie leur rendit cette première épreuve plus douce, et leur fit oublier mon brusque réveil-matin. Nous reprîmes bientôt la trace. Cette seconde journée s'écoula tristement, et ne fut pas plus heureuse que la première. Le soir, nous répétâmes les cérémonies de la veille, avec cette différence que, plus enhardis peut-être, ou même plus confians, nous espérions qu'un sommeil non interrompu nous reposeroit un peu de nos fatigues, et serviroit du moins à nous rafraîchir. Mais nous fûmes troublés par une alerte un peu vive. Il y avoit à peine une heure que mes Hottentots dormoient, étendus auprès de notre feu, lorsqu'un buffle, attiré par la lueur, s'approcha tout près. Comme il craint l'homme, il ne nous eut pas plutôt apperçus, que, saisi

d'épouvante, il s'éloigne à l'instant. Le bruit qu'il fait en reculant précipitamment dans les broussailles, et les déchirant pour nous échapper, nous éveille. Je saute trop tard sur mes armes; il avoit disparu. Nous fîmes la ronde pendant une heure, tirant des coups de fusil au hasard, et nous revînmes près du feu. Enfin le troisième jour se leva plus orageux. Je raconterai cette histoire en détail; car elle me revient souvent à l'esprit: et maintenant que le feu de la jeunesse a fait place à des projets moins téméraires, à des idées plus tranquilles, ce souvenir m'anime et me fait frémir encore.

Nous ne perdions pas un seul moment de vue la trace de nos animaux; après quelques heures de fatigues et de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un espace assez étendu, il n'y avoit que quelques arbrisseaux et du taillis. Nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui étoit monté sur un arbre pour observer, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait signe, en mettant un doigt sur la bouche, de rester tranquilles; il nous indique, avec la main qu'il ouvre et ferme plusieurs fois, le nom-

bre d'éléphans qu'il apperçoit. Il descend; on tient conseil, et nous prenons le dessous du vent, pour approcher sans être découverts. Il me conduit si près, à travers les broussailles, qu'il me met en présence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainsi dire; je ne l'appercevois pas! non que la peur eût fasciné mes yeux; il falloit bien ici payer de sa personne, et se préparer au danger : j'étois sur un petit tertre au-dessus de l'éléphant même. Mon brave Hottentot avoit beau me le montrer du doigt, et me répéter vingt fois d'un ton impatient et pressé, LE VOILA!... MAIS LE VOILA!... je ne le voyois toujours point; je portois la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avois à vingt pas au-dessous de moi pût être autre chose qu'une portion de rocher, puisque cette masse étoit entièrement immobile. A la fin cependant, un léger mouvement frappa mes regards. La tête et les défenses de l'animal, qu'effaçoit son énorme corps, se tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps, et mon avantage en belles contemplations, je pose vîte mon gros fusil sur son pivot, et lui lâche mon coup au milieu du

front. Il tombe mort. Le bruit en fit, sur-le-champ, détaler une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'étoit plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battoient l'air en proportion de la vîtesse qu'ils mettoient dans leur course : ce n'étoit-là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenois plaisir à les examiner, lorsqu'il en passa un à côté de nous qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens. Aux excrémens teints de sang qu'il répandit, je jugeai qu'il étoit dangereusement blessé ; nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchoit, se redressoit, retomboit ; mais, toujours à ses trousses, nous le faisions relever à coups de fusil. L'animal nous avoit conduits dans de hautes broussailles, parsemées çà et là de troncs d'arbres morts et renversés. Au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avoit tiré ; un autre l'ajusta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'éléphant ; et, gagnant au pied sur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étois qu'à vingt-cinq pas ; je portois mon fusil qui pesoit trente livres, outre mes munitions. Je ne pouvois être aussi dis-

pos que mes gens qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avoient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse, et se tirer d'affaire. Je fuyois; mais l'éléphant gagnoit à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accouroit dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, et de me blotir contre un gros tronc d'arbre renversé; j'y étois à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle; et, tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendoit devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étois caché, j'aurois bien pu le tirer; mon fusil heureusement se trouvoit chargé; mais la bête avoit reçu inutilement tant d'atteintes, elle se présentoit à moi si défavorablement, que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile, en attendant mon sort. Je l'observois cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie, si je la voyois revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appeloient de tous côtés. Je me gardois bien de répondre. Convaincus, par mon silence, qu'ils avoient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris, et reviennent en

désespérés. L'éléphant effrayé rebrousse aussi-tôt, et saute une seconde fois le tronc d'arbre, à six pas au-dessous de moi, sans m'avoir apperçu ; c'est alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, et voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant par-tout, sur son passage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'est point achevé. La reconnoissance et l'amitié réclament un dernier trait. Cœur sensible, brave homme ! l'heure est venue de t'élever ce simple monument que je t'avois promis; tu ne comprendras jamais à quel point il m'est cher ! Puisse-t-il répandre quelqu'honneur sur mes voyages, et même en décorer l'histoire. Elle ne parviendra pas jusqu'à toi dans le fond de ton désert paisible; mais tu sentis mes larmes, mais tes bras fraternels ont pressé mon cœur; soit que tu meures, soit que tu vives, je le sens.... mon souvenir durera plus longtemps et plus glorieusement chez tes hordes sauvages, que par les vains trophées de la vanité des hommes : j'en suis peu digne; je

les abjure : mais toi, généreux Klaas, jeune élève de la nature, belle ame que n'ont point défigurée nos brillantes institutions, garde toujours la mémoire de ton ami : c'est à toi seul qu'il adresse encore ses pleurs et ses tendres regrets !

C'étoit alors que, couché le long d'un misérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux dont l'œil égaré me cherchoit de toutes parts, qui, s'il se fût tourné vers moi, m'anéantissoit sur la place; c'étoit alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvroit aux charmes d'un sentiment délicieux que m'inspiroit un de ces humains dont les nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, sans les connoître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la nature; en un mot, un sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avois reçu de M. Boers, comme un homme sur la bravoure et la fidélité duquel je devois compter. Il lui avoit recommandé de ne me quitter ni à la mort ni à la vie, en lui promettant des récompenses, si, de retour au Cap sain et sauf, je rendois un témoignage satisfaisant de sa conduite. C'est ce même homme

qui ne m'avoit pas un seul instant abandonné, mais qui, m'ayant vu tout-à-coup disparoître, accouroit à mon secours, et me cherchoit vainement. Je l'entendois à travers les broussailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adressant à ses camarades, qui le suivoient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. « Que deviendrez-vous, » leur disoit-il en son langage expressif et » touchant, que deviendrons-nous, si nous » avons le malheur de trouver notre infor- » tuné maître écrasé sous le pied de l'élé- » phant? Oserez-vous jamais retourner au » Cap sans lui? De quel œil soutiendrez- » vous la présence du fiscal? Quelle que soit » votre excuse, vous passerez pour ses vils » assassins; c'est vous en effet qui l'avez as- » sassiné. Retournez au camp; pillez, dis- » persez ses effets; devenez tout ce que vous » voudrez; pour moi je ne quitte point cette » place; vivant ou mort, il faut que je re- » trouve mon malheureux maître, et j'ai » résolu de périr avec lui ». Il accompagnoit ce discours de gémissemens et de sanglots si touchans, que, dans le moment le plus critique, je sentis mes yeux se mouiller, et

l'attendrissement succéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fusil fut un signal de joie; je me vis à l'instant entouré des miens, et pressé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes si vives, qu'il ne pouvoit se détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baisoit tour-à-tour ma figure et mes vêtemens; ses camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets et dans une attitude suppliante, tendoient les mains vers moi comme pour implorer leur pardon. Je pris soin de les consoler. Je jouissois trop pleinement pour oser troubler cette scène attendrissante par de belles paroles et des reproches inutiles! Depuis ce jour heureux de ma vie, où j'ai connu la douceur d'être aimé purement et sans aucun mélange d'intérêt, le bon Klaas fut déclaré mon égal, mon frère, le confident de tous mes plaisirs, de mes disgraces, de toutes mes pensées; il a plus d'une fois calmé mes ennuis et ranimé mon courage abattu. Si, dans la suite, il montra quelques marques de foiblesse dangereuses et contraires au bon ordre que j'avois établi parmi nous, ce témoignage de son attachement lui valut trop d'empire sur moi, pour que je me fusse permis de me mon-



KLAAS, JEUNE HOTTENTOT. *Tom. I.er Pag. 215.*

trer sévère, ou seulement d'alarmer son cœur.

J'ai tiré moi-même, d'après nature, le portrait de ce brave Hottentot, et c'est sur mon dessin très-fidèle et très-ressemblant que j'ai fait faire, sous mes yeux, la gravure qu'on voit à cette place.

Cependant la nuit approchoit; nous nous hâtames de rejoindre l'éléphant que j'avois eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avons rien pu faire de plus à propos; notre présence écarta quelques vautours et plusieurs petits animaux carnassiers qui n'avoient point perdu de temps, et qui déjà commençoient à l'entamer. Nous fîmes plusieurs feux; les provisions nous manquoient. Mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'éléphant; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe. J'en mangeois pour la première fois, mais je me promis bien que ce ne seroit pas la dernière, car je ne trouvois rien de plus exquis. Klaas m'assura que, lorsque j'aurois goûté des pieds, j'aurois bientôt oublié la trompe; pour m'en convaincre, il me promit, pour le lendemain, un déjeûné friant, qu'il fit préparer sur-le-champ. On coupa donc les quatre

pieds de l'animal ; on fit en terre un trou d'environ trois ou quatre pieds en quarré. On le remplit de charbons ardens; et, recouvrant le tout avec du bois bien sec, on y entretint un grand feu pendant une partie de la nuit; lorsqu'on jugea que ce trou étoit assez chaud, il fut vidé ; Klaas y déposa les quatre pieds de l'animal, les fit recouvrir de cendres chaudes, ensuite de charbons, de quelque menu bois, et ce feu brûla jusqu'au jour. Toute cette nuit, je dormis seul ; mes gens veillèrent ; tel avoit été l'ordre de Klaas. On me raconta qu'on avoit entendu beaucoup de buffles et d'éléphans roder à l'entour. Nous nous y étions attendus ; toute la forêt en étoit remplie, mais la multiplicité de nos feux avoit empêché qu'ils ne nous inquiétassent.

Mes gens me présentèrent à mon déjeûné un pied d'éléphant. La cuisson l'avoit prodigieusement enflé; j'avois peine à en reconnoître la forme; mais il avoit si bonne mine, il exhaloit une odeur si suave, que je m'empressai d'en goûter ; c'étoit bien un manger de roi : quoique j'eusse entendu vanter les pieds de l'ours, je ne concevois pas comment un animal aussi lourd, aussi matériel que

l'éléphant, pouvoit donner un mets si fin, si délicat : « Jamais, me disois-je intérieu-
» rement, non jamais nos modernes Lucul-
» lus ne feront figurer sur leurs tables un
» morceau pareil à celui que j'ai présente-
» ment sous la main; vainement leur or con-
» vertit et bouleverse les saisons; vaine-
» ment ils se vantent de mettre à contribu-
» tion toutes les contrées; leur luxe n'atteint
» point jusques-là; il est des bornes à leur
» cupide sensualité »; et je dévorois sans pain le pied de mon éléphant; et mes Hottentots, assis près de moi, se régaloient avec d'autres parties, qu'ils ne trouvoient pas moins excellentes. Ces détails paroîtront puériles, ou tout au moins indifférens au plus grand nombre de lecteurs : il faut tout dire, puisqu'on n'a jusqu'ici que des notions bizarres ou d'absurdes romans sur le pays singulier que je parcours.

Nous employâmes le reste de la matinée à arracher les défenses; comme c'étoit une femelle, elles ne pesoient guère que vingt livres; la bête avoit huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens se chargèrent de toute la viande qu'ils pouvoient porter, et nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions

proposé de suivre la piste de celui qui m'avoit laissé la vie, et que nous avions si cruellement maltraité; mais il en étoit venu tant d'autres pendant la nuit, que les traces se trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs si fatigués, je craignois tant de rebuter ces pauvres gens! Je les rameuai au plus vîte.

Que la vue est un sens subtil dans le Hottentot! qu'il le seconde par une attention difficile et bien merveilleuse! Sur un terrein sec, où, malgré sa pesanteur, l'éléphant ne laisse aucune trace, au milieu des feuilles mortes, éparses et roulées par le vent, l'Africain reconnoît le pas de l'animal; il voit le chemin qu'il a pris, et celui qu'il faut suivre pour l'atteindre; une feuille verte retournée ou détachée, un bourgeon, la façon dont une petite branche est rompue, tout cela et mille autres circonstances, sont pour lui des indices qui ne le trompent jamais; le chasseur européen le plus expert y perdroit toutes ses ressources; moi-même je n'y pouvois rien comprendre; ce n'est qu'à force de temps et d'habitude que je me suis fait à cette partie divinatoire de la plus belle des chasses; il est vrai qu'elle avoit pour moi

tant d'attraits, qu'aucun des plus petits éclaircissemens n'étoit dédaigné ; je m'instruisois, chaque jour, de plus en plus ; et, lorsque je rodois dans les bois avec mon monde, nous passions les journées en questions, et l'épreuve suivoit quelquefois le précepte.

De retour au camp, mon vieux Swanepoël me dit que, pendant mon absence, il avoit été toutes les nuits inquiété par des troupes d'éléphans qui s'étoient si fort approchés, qu'on les entendoit casser les branches et brouter les feuilles ; je fis un tour dans la forêt, et je vis effectivement quantité de jeunes arbres cassés, des branches dégarnies, et de jeunes pousses dévorées.

C'en étoit assez pour me remettre en campagne. Mes gens avoient eu tout le temps de reposer ; j'aimois mieux aller surprendre de jour ces animaux, que de les attendre chez moi pendant la nuit ; dès le matin, je me mis sur la piste ; je ne fus pas obligé de courir bien loin ; car, du haut d'une colline, à la lisière du bois, j'en apperçus quatre dans de fortes broussailles ; je fis en sorte de n'en point être éventé ; et, m'approchant avec précaution, je me donnai le plaisir de les considérer à mon aise, pendant plus d'une

demi-heure ; ils étoient occupés à manger les extrémités des buissons. Avant de les prendre, ils les frappoient de trois ou quatre coups de trompe ; c'étoit, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres insectes. Après ce préliminaire, ils formoient toujours, avec la trompe, un faisceau de toutes les branches qu'elle pouvoit entourer, et le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, sans le broyer beaucoup, ils l'avaloient. Je remarquai qu'ils donnoient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, et qu'ils étoient en outre très-friands d'un fruit jaune, quand il est mûr, et qu'on nomme *cerisier* dans le pays.

Lorsque j'eus suffisamment examiné leur manége, je tirai à la tête celui qui se trouvoit le plus près de moi, et en moins de dix minutes, je mis de même les trois autres à terre (1).

Nous nous imaginions qu'il n'y en avoit plus ; mais un grand bruit à côté de nous,

---

(1) Lorsque les éléphans sont en troupe et pressés, si le premier qu'on a tiré tombe mort, on peut se promettre de les abattre tous, les uns après les autres. Je reviendrai sur cette singularité.

nous ayant fait tourner la vue, un de mes Hottentots, qui apperçut un petit éléphant, le tua; j'en eus beaucoup d'humeur, et le réprimandai fortement. Ce jeune animal n'étoit pas plus gros qu'un veau de cinq à six mois; j'aurois pu facilement l'apprivoiser.

Parmi les quatre que j'avois tués, il y avoit un jeune mâle de sept pieds un pouce de hauteur; ses défenses ne pesoient guère qu'environ quinze livres chacune.

La plus grande des trois femelles n'avoit que huit pieds cinq pouces, et, en général, leurs défenses ne passoient pas quinze livres par pièce.

Mais une singularité qui nous émerveilla, mes Hottentots et moi, dont ils m'assurèrent n'avoir jamais vu d'exemple, et que les naturalistes, selon leur louable coutume de n'avouer pour principes invariables et sûrs que la routine des livres et des chasseurs de cabinet, révoqueront probablement en doute, c'est que la femelle que nous jugions être la mère du petit mâle, n'avoit qu'un seul téton placé au milieu de la poitrine. Il étoit plein de lait; j'en tirai dans ma main; je le trouvai assez doux; mais le goût n'en étoit point agréable. Ce lait sortoit par huit petites

stigmates bien sensibles et très-distinctes ; les autres avoient les deux seins placés à l'ordinaire sur la poitrine, de la même forme que ceux des femmes, et d'une proportion telle, que plus d'une petite-maîtresse, que désole un peu trop d'embonpoint, eût envié ce charme à mes femelles d'éléphant.

Le petit mâle qu'avoit tué mon indiscret Hottentot, ne montroit point encore de défenses ; en lui écartant les lèvres je ne vis à l'endroit où elles doivent pousser, qu'un point blanc de la grosseur d'une chevrotine ; sa viande étoit fort délicate.

J'espérois découvrir un fœtus dans l'une des femelles ; je m'étois trompé. Je trouvai leur estomac rempli d'une eau très-limpide ; mes gens en burent ; j'en voulus goûter aussi ; mais elle me donna des nausées si désagréables, qu'autant pour en faire passer le goût, que pour me rafraîchir, je m'en allai boire à une fontaine éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où nous étions.

J'avois laissé mes gens occupés à dépecer nos éléphans. Revenu de la fontaine au bout d'une demi-heure, je trouvai bien extraordinaire de n'en plus appercevoir un seul. Que pouvoit-il être arrivé qui les eût forcés

d'abandonner l'ouvrage? Je ne pouvois concevoir la cause de cette désertion subite. Je me mis à crier de toutes mes forces, pour les rappeler, s'ils pouvoient m'entendre; je fus bien étonné, lorsqu'à ma voix je les vis sortir tous quatre du corps des éléphans, dans lesquels ils s'étoient introduits pour en détacher les filets intérieurs, qui, après les pieds et la trompe, sont les morceaux les plus délicats.

J'avois dépêché mon cinquième Hottentot au camp, pour dire à Swanepoël de m'envoyer un attelage de bœufs et une chaîne. Nous avions tranché les quatre têtes, quand tout cela arriva. On commença par les enfiler avec la chaîne; mais ce ne fut pas une petite cérémonie de faire approcher les bœufs, et de les atteler à ces têtes. Ils soufloient avec violence, écartoient les naseaux; ils reculoient d'horreur. Cependant nous parvînmes à les ramener par la ruse; et ils furent attelés aux quatre têtes. C'est ainsi qu'ils les traînèrent jusqu'à ma tente, à travers les sables, la poussière et les buissons, imprégnés de leur sang; spectacle horrible sans doute, mais nécessaire, le chemin étant si difficile, que jamais un chariot ne

seroit venu jusqu'à nous. Mais ce fut bien pis, lorsque voulant retourner aux éléphans près desquels j'avois laissé une partie de mon monde, je ne pus jamais faire passer mon cheval par les endroits tout souillés de leur sang; je fus contraint de le conduire par un autre chemin; et, lorsqu'arrivé près des éléphans il en eut senti l'odeur et les eut apperçus, il se cabra, s'emporta, me jeta par terre; et, prenant sa course par un très-long détour, il regagna le gîte.

Je touche encore à l'un de ces momens qu'on ne retrouve point deux fois dans la vie. Que mon ame se sent émue! Je dirai mal tous ses plaisirs et ses transports; il faudroit être un autre pour assembler tant d'idées et de sentimens divers; celui qui les éprouva n'y peut suffire; ils l'agitent; ils l'oppressent; il en est accablé.

Obligé de retourner à pied, j'apperçus en route à travers les arbres, un étranger à cheval, un Hottentot qui ne m'étoit point connu; comme je voyois qu'il coupoit au court pour me joindre, je l'attendis; c'étoit un exprès envoyé par M. Boers; il avoit en ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des colonies où je pouvois avoir



Camp à l'entrée du Poort. Grande chasse d'Eléphants *Tom. Ier Pag. 224.*

N.° 8.

passé, et de me suivre à la trace, lorsque, quittant les chemins connus, je me serois enfoncé dans le désert; cet homme avoit exactement rempli sa commission; et, suivant l'empreinte de mes roues, elles l'avoient conduit à tous mes divers campemens, et de-là jusqu'à moi.

Avant de quitter le Cap, M. Boers m'avoit promis que si, pendant mon absence, il recevoit pour moi des lettres d'Europe, quelque route que j'eusse tenue, quelque lieu que j'habitasse, il me les feroit parvenir; ce respectable ami m'avoit tenu parole : dans le paquet que son Hottentot me remit de sa part, j'en trouvai plusieurs qui portoient le timbre de France; c'étoient les premières nouvelles que je recevois depuis mon départ d'Europe; qu'on se figure mon impatience et le trouble de mes sens en prenant ces lettres des mains de l'envoyé! Dans l'incertitude de ce que j'allois apprendre, j'avois à peine la force de les ouvrir; on devine bien que je n'attendis pas que je fusse de retour au camp, pour me satisfaire. Elles étoient toutes de mes plus chers amis, et de ma famille; mon œil les parcourut plus vîte que l'éclair; je n'y voyois par-tout que des sujets

de félicité; j'étois aimé, regretté. La tendre amitié venoit me chercher jusqu'au fond de mon désert, pour inonder mon cœur de ses voluptés; je ne pouvois ni parler, ni soupirer, ni pleurer; je ne pouvois que rester à cette place, et mourir de ma joie; peu à peu je repris mes sens, et je revins à mon camp.

Ces premiers élans appaisés, je m'enfermai dans ma tente; et, donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai soulagé, et me mis en devoir de répondre sur-le-champ. Je datai mes lettres du CAMP D'AUTENIQUOIS, JOUR OU J'AVOIS TUÉ QUATRE ÉLÉPHANS. L'une de ces lettres, qui contenoit des détails intéressans adressés à un savant, courut ridiculement, il y a quelques années, tout Paris, et s'est perdue depuis. J'y prenois date de quelques découvertes qui contrarient fort les opinions reçues jusqu'à ce jour, et dont je rendrai compte dans mes descriptions d'animaux.

La nuit venue, le camp rangé, et les feux faits, je m'y plaçai à mon ordinaire, mes papiers sur mon bout de planche, et mes Hottentots autour de moi. « Mes amis, leur » dis-je, vous voyez un homme, un de vos

» compatriotes que M. Boers envoie pour » s'informer de ce que je suis devenu, pour » savoir de moi-même si votre conduite ré» pond à ce qu'il attend de vous, et à ce que » vous me devez. Voilà (en leur montrant la première lettre qui me tomba sous la main), » voilà la réponse que je lui fais, je » lui apprends que, jusqu'à ce jour, vous » vous êtes comportés en braves et honnêtes » gens; que, depuis huit mois que nous » voyageons ensemble, je vous regarde com» me les fidèles compagnons de mon entre» prise et de mes travaux; je lui dis qu'il » doit être sans inquiétude à mon égard, » parce que je compte sur vous comme sur » moi-même; et, afin que de retour au Cap » l'envoyé de M. Boers puisse assurer vos » amis et vos familles que vous vous portez » bien, que vous êtes contens et heureux » avec moi, je veux qu'il soit témoin de la » façon amicale avec laquelle je vous traite, » et je vais, en conséquence, distribuer à » chacun de vous un bout d'excellent tabac; » je prétends que toutes les pipes s'allument » à l'instant». La distribution faite, chacun se remit à sa place, et s'enfuma tout à son aise.

J'étois si joyeux des témoignages d'affection que je recevois des miens, de leurs protestations vives d'attachement, des détails exacts et marqués au coin de la complaisance et de l'intimité qu'on me donnoit dans toutes les lettres, qu'enivré de plaisir, oubliant pour ce moment et l'Afrique, et la chasse, et les plus beaux oiseaux, et les brillantes collections, en un mot, redevenu, pour cette fois, un enfant, j'imaginai, pour me divertir, ce que, dans un certain monde, on nomme une *folle journée*, et dans un ordre inférieur, tout naturellement une *farce*.

Je m'étois montré un peu trop généreux dans la distribution du tabac. Ils en avoient plus qu'il n'en falloit pour s'enivrer, si je les avois laissé faire; mais je roulois dans ma tête un moyen de les en empêcher. Je m'étois apperçu que la troisième charge des pipes tiroit à sa fin; je n'eus pas plutôt pris mon thé à la crême, que je me fis apporter un petit coffret que je plaçai sur mes genoux. Je l'ouvris; jamais charlatan n'y eût mis autant d'adresse et de mystère. J'en tirai ce noble et mélodieux instrument, inconnu peut-être à Paris, mais assez commun dans

quelques provinces, et qu'on voit dans les mains de presque tous les écoliers et du peuple, en un mot une *guimbarde*. Je commençois à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde descendre silencieusement les pipes, et me considérer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'ensorceler; mais leur extase n'égaloit point encore leur plaisir; toutes les oreilles dressées, et les têtes immobiles penchées de mon côté, ne perdoient pas le moindre son de l'instrument; ils ne purent tenir à leur enthousiasme; chacun insensiblement quitte sa place pour s'approcher et jouir de plus près; je crus voir le moment où tous ensemble alloient se prosterner devant le dieu qui opéroit ces prodiges; je riois en moi-même comme un fou, et faisois mes efforts pour ne pas éclater; ce qui eût bientôt dissipé le prestige. Quand je l'eus savouré à mon aise, je me saisis de celui de mes gens qui se trouvoit le plus près de moi, et l'armai de mon luth merveilleux. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre la manière de s'en servir; lorsqu'il y fut tant bien que mal arrivé, je le renvoyai à sa

place. Je m'étois bien douté que les autres ne seroient contens que lorsqu'ils auroient aussi chacun le leur. Je distribuai donc autant de guimbardes que j'avois de Hottentots à ma suite ; et, ramassés ensemble, les uns faisant bien, les autres faisant mal, d'autres plus mal encore, ils me régalèrent d'une musique à épouvanter les furies ; jusqu'à mes bœufs, inquiétés de ce bourdonnement affreux, et qui se mirent à beugler, tout mon camp fut le théâtre d'un charivari dont rien n'offre d'exemple. C'étoit, de toutes parts, l'image d'un vrai jour de sabbat.

A l'air de stupéfaction dont je les avois frappés, en essayant moi-même l'instrument ridicule, je m'étois persuadé qu'on étonne de simples esprits avec de bien simples moyens ; et, malgré tout ce que raconte l'histoire des grands talens d'Orphée, et des miracles de sa musique, je suis toujours tenté de faire honneur aux poètes de cette lyre harmonieuse, que leur seule imagination a divinisée.

Lorsque je me fus suffisamment rempli des accords de la mienne, et que je craignis que ces plaisanteries ne se changeassent en alarmes sérieuses, et que mes bœufs, qui

n'avoient point oublié les têtes d'éléphant, ne prissent absolument l'épouvante et ne décampassent, je fis signe de la main que j'avois encore quelque chose à dire; tout le bruit cessa. « Mes chers enfans, ajoutai-je » d'un ton simple et cordial, je vous ai ré- » galés du meilleur tabac que vous ayez ja- » mais goûté; je vous ai fait connoître un » instrument merveilleux; nous allons à » présent terminer cette fête charmante par » une rasade générale du meilleur *brande-* » *wyn* français, et nous le sablerons à la » santé de nos familles et de nos amis ».

C'étoit, comme je l'ai dit, un vrai jour de carnaval; et, jusqu'aux bêtes domestiques, tout devoit se ressentir de la folie commune, et prendre part à nos orgies. Keès étoit dans ce moment à côté de moi. Il aimoit cette place; les soirs sur-tout il ne manquoit pas de s'y rendre. Elevé comme un enfant de famille, je l'avois passablement gâté. Je ne buvois ou ne mangeois rien que je ne le partageasse toujours avec lui. S'il m'arrivoit quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes distractions, il avoit grand soin dè m'arracher à mes rêveries par quelques coups de sa main, ou le bruit de ses lèvres. J'ai

dit que la gourmandise le poignoit avec force; son tempérament le portoit aux extrêmes; il aimoit également le lait et l'eau-de-vie. Jamais je ne lui faisois donner de cette liqueur que sur une assiette qu'on plaçoit ordinairement devant lui; j'avois remarqué que, toutes les fois qu'il en avoit bu dans un verre, sa précipitation lui en faisant prendre autant par le nez que par la bouche, il en avoit pendant des heures entières à tousser et à éternuer; ce qui l'incommodoit fort, et pouvoit à la longue lui casser quelque vaisseau.

Il étoit donc à mes côtés, son assiette à terre devant lui, attendant qu'on lui servît sa portion, suivant des yeux la bouteille qui faisoit la ronde, et s'arrêtoit à chacun de mes Hottentots. Dans quelle impatience il attendoit son tour! comme ses mouvemens et ses regards sembloient nous dire qu'il craignoit que la cruelle bouteille ne se vidât trop tôt, et n'arrivât point jusqu'à lui! Mais, hélas! l'infortuné qui se léchoit les lèvres d'avance, ne savoit pas qu'il alloit en goûter pour la dernière fois!... Rassure-toi, lecteur sensible, le bon kees ne périt point, et mon eau-de-vie à l'avenir fut épargnée.

J'avois fini mes dépêches, et je mettois mes dernières enveloppes, au moment où il voyoit avec satisfaction la bouteille achever la ronde; il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espiéglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise et de m'amuser. On venoit de lui verser sa portion dans son assiette; tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui glisse subtilement sous le ventre; l'eau-de-vie s'enflamme; keès pousse un cri aigu, et saute à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir; j'eus beau le rappeler, et lui promettre mille caresses, ne prenant conseil que de son dépit et de sa colère, il disparut, et alla se coucher: déjà la nuit étoit avancée; je reçus les adieux et les remercîmens de tout mon monde, et chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'étoit passé, et de le ramener à sa liqueur favorite, jamais il n'en a voulu boire; il l'avoit prise au contraire en aversion. Si quelqu'un de mes gens, pour lui faire

niche, lui montroit seulement la bouteille, il marmottoit entre ses dents, jurant après lui; quelquefois, lorsqu'il étoit à sa portée, il lui appliquoit un soufflet, gagnant vîte un arbre, et de-là narguoit en sûreté le mauvais plaisant.

Le jour suivant, après avoir récompensé dignement l'intelligent commissionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, et lui fis reprendre sa route.

Dans la matinée, je commençai à disséquer l'une des têtes d'éléphant; je lui laissai les dents molaires et les défenses. Pendant cette opération, plusieurs de mes gens qui étoient allés à la provision, avoient rapporté beaucoup de viande, toujours provenante des parties les plus succulentes des quatre éléphans : on les dépeçoit par tranches fort longues et fort minces, afin qu'exposées au soleil, comme nous avions coutume de le faire, elles se desséchassent plus vîte; les uns cassoient les os, les mettoient en petits morceaux dans nos deux marmites; on jetoit par-dessus de l'eau bouillante; à mesure que la graisse fondoit, elle surnageoit; mes gens en remplissoient des vessies et des boyaux pour la mieux conserver. Le Hottentot ne

néglige jamais cette provision ; outre le besoin qu'il en a journellement pour sa toilette, il s'en sert aussi pour accommoder ses différens mets : quant à nous, nous n'en avions jamais trop; car il en falloit encore pour graisser les roues des chariots et les courroies des attelages, qui, sans ces précautions, auroient bientôt été desséchées par le soleil, et hors d'état de servir : moi-même j'en faisois usage pour ma chandelle et ma lampe de nuit; ce qui m'en consommoit beaucoup : à défaut de coton filé, je faisois les mèches avec mes cravates.

Cette fonte et tous ses accessoires nous prirent beaucoup de temps. L'opération n'étoit point encore finie, quand on vint me donner avis de l'empreinte énorme d'un pied d'éléphant qu'on avoit remarquée à cent pas de ma tente : je courus vîte pour la reconnoître; l'animal devoit être monstrueux : il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, puisque la trace étoit toute fraîche. Nous battîmes avec soin la forêt : en un demi-quart-d'heure il fut joint ; je l'ajustai dans le bon endroit, mais je fus bien surpris de ne pas le voir tomber : mon fusil apparemment n'étoit pas assez chargé, ou bien l'animal

étoit une roche inattaquable. Cependant, dès qu'il se sentit frappé, il vint à nous avec fureur; nous nous y étions attendus : au moyen des grosses touffes de broussailles qui nous servoient comme de rempart, il ne fit que frapper la terre et s'impatienter : il perdoit beaucoup de sang; mais, au train dont il détala, il étoit inutile de penser à le suivre : j'en eus beaucoup de regret; c'étoit le plus beau que j'eusse vu jusqu'à ce jour. Il portoit au moins douze à treize pieds de haut; à vue d'œil, nous jugeâmes que ses défenses pesoient plus de cent vingt livres chacune.

Nos viandes bien sèches et encaquées, nous partîmes pour rétrograder vers le fatal trou du Kayman. Mes Hottentots m'ayant appris que nous pourrions franchir la chaîne des montagnes à celle nommée *la Tête du Diable*, nous en prîmes la route, et repassâmes la Neissena; et après avoir campé à *Jagèr-Kraal*, et au lac Rond, où nous nous amusâmes à pêcher, nous traversâmes une rivière nommée ^ *Gohahoo*. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger sur une voiture la tête d'éléphant que j'avois disséquée, les défenses, enfin tout ce que j'avois de pré-



Camp à Jager-Kraal dans le pays d'Auteniquois. Tom. Ier Pag. 236.

N.° 9.

paré en oiseaux, insectes, &c. et laissant mon camp à la garde de mes fidèles serviteurs, je me rendis chez M. Meulder, dont nous nous étions considérablement rapprochés. Chemin faisant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kraal, et lui jetai un dernier regard de complaisance. M. Meulder se chargea de faire passer ma pacotille et de nouvelles lettres à M. Boers, par la première occasion. Je pris enfin congé de cette vénérable famille que je ne devois plus revoir, et je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non sans beaucoup de peines et de fatigues : mais ce ne fut rien en comparaison de celles que nous causa sa descente ; j'en fus effrayé : quand nous l'apperçûmes d'abord, chacun de nous se regarda sans proférer un seul mot, comme des gens pris au piége sans s'y être attendus. Nous ne pouvions cependant demeurer sur le pic ; il falloit bien descendre d'un ou d'autre côté. Si nous nous sauvions de Carybde, nous tombions dans Scylla. Toujours persuadé que la patience et les précautions triomphent des plus grands obstacles, j'avois peine à croire que cette

entreprise fût moins impraticable pour ma caravane, que ne l'avoit autrefois été le passage des Alpes à des armées innombrables; et je me préparai, pour ainsi dire, au saut périlleux. Je pris soin de ne faire descendre mes voitures que les unes après les autres. Je voulus qu'elles ne fussent attelées que de deux bœufs. Je fis avancer la première en bon ordre; tout mon monde l'escortoit. Il nous fallut passer tantôt sur des pointes de rochers entièrement isolés, qui, faisant autant de degrés escarpés, donnoient à ce chariot des saccades à le rompre tout-à-fait; mais ce n'étoit point là ce qui nous paroissoit le plus dangereux: au moyen des cordes que nous avions attachées aux roues, nous les soulevions ou les laissions rouler au besoin. C'étoient les places unies et les pentes glissantes qui nous faisoient frémir; à chaque instant, je voyois dériver la voiture et les bœufs jusqu'aux bords des précipices. Nous marchions sur les côtés opposés aux pentes, en pesant avec force sur les cordages attachés au chariot. Nous dûmes à notre adresse un entier succès. Nous remontâmes pour chercher les deux autres voitures; et, après beaucoup de temps, toute

la caravane arriva heureusement au pied de la montagne. Il me sembloit que la nature m'eût opposé cette barrière comme un obstacle qui m'interdisoit l'entrée de ce nouveau pays, et que ce fût là qu'elle eût caché son plus beau trésor : j'en étois d'autant plus irrité ; je savois que cette route d'Auteniquois à l'Ange-Kloof passoit pour impraticable chez les naturels du pays, et que personne, avant moi, ne s'y étoit hasardé avec des voitures ; il n'en falloit pas davantage à l'amour-propre; j'eus le bonheur de franchir ces rochers; mais, comme si la punition avoit dû suivre de près une aussi téméraire tentative, je me trouvai dans le plus noir et le plus affreux des déserts.

Ce n'étoit plus ce délicieux et fertile pays d'Auteniquois; la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en séparoit à jamais. Elle ne pouvoit plus nous offrir ces forêts majestueuses que nous avions si long-temps admirées; tout le revers de sa chaîne étoit hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci sembloit porter à regret quelques plants chétifs et con-

tournés de ce bois qu'on nomme dans le canton *wage-boom*. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce pays, et n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de l'*Ange-Kloof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au nord, je fis sept heures de marche, en longeant cette vallée maudite, et nous traversâmes de nouveau le Queur-Boom : cette rivière n'est ici qu'un médiocre ruisseau ; mais, deux mois auparavant, elle m'avoit bien fait trembler, lorsqu'à son embouchure pour aller chercher mon vocifer, je m'y étois lancé avec trop de précipitation, et avois failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec tristesse, après quelques campemens non moins ennuyeux, et vingt-deux heures de marche, je passai une autre rivière encore qui porte bien son nom, le *Krom-Rivier* (la rivière courbe). Elle fait tant de tours et de détours, que nous la trouvions sans cesse sur notre chemin. Je la traversai dix fois. A mesure que nous avancions, les deux chaînes de montagne paroissoient se rapprocher exprès, et le pays se retrécissoit considérablement ; la vallée n'étoit presque plus qu'une ravine marécageuse, qui pen-

dant six grandes lieues donna beaucoup de peine à mes bœufs; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier, mais ce fut pour la dernière. Il prenoit sa route vers l'est, où il va se jeter à la mer, et nous tournâmes enfin tout-à-fait au nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'étoit plus possible de nous suivre. Je ne voulois pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réussi; je pensai qu'il étoit plus simple de lui laisser à lui-même le soin de sa conservation.

Le l'Ange-Kloof a, dans sa longueur, quelques misérables habitations, qui ressemblent moins à la demeure des hommes, qu'à des tanières d'animaux. On y nourrit un peu de bétail. Lorsque le vent d'est vient frapper ces contrées sauvages, le froid y est excessif; je l'ai senti depuis le premier jour jusqu'au dernier. Nous avions, tous les matins, de la glace et des gelées blanches. Je ne sais pas combien cette vallée de désolation a de longueur précise, mais je suis sûr d'avoir employé quarante-six heures de marche pour la traverser.

Après m'être avancé sept à huit lieues, je franchis la *Diep-Rivier* (la rivière pro-

fonde); et, dix lieues plus loin, le 7 août, nous campâmes sur les bords de celle du *Gamtoos.* Elle tire son nom d'un infortuné capitaine qui, dans une tempête, avoit fait naufrage à son embouchure.

Une demi-heure avant d'arriver, il nous avoit fallu descendre encore une montagne fort escarpée et très-dangereuse; deux de mes bœufs y furent éventrés. Je dus cette perte à celui de mes gens qui conduisoit la deuxième voiture, et s'en étoit imprudemment écarté.

Combien nous fûmes dédommagés à l'aspect de ce pays brillant et nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis plusieurs jours au milieu des chemins détestables et des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof.

Le premier jour de mon campement, vers le milieu de la nuit, couché dans ma tente, mais ne dormant pas encore, je crus entendre un bruit qui n'étoit pas ordinaire; je prêtois l'oreille avec attention; je ne m'étois point trompé; c'étoient des cris et des chants qui ne me paroissoient pas venir de fort loin; j'appelai aussi-tôt mes gens, qui me dirent qu'ils entendoient aussi un bruit confus; mais étoient ce des Hottentots, étoient-

ce des Caffres? Je devois redouter ceux-ci, non qu'ils soient, comme d'ignorans écrivains les dépeignent, plus altérés de sang humain que les autres sauvages, mais parce que les traitemens odieux que leur font essuyer les colons, les portent davantage à la guerre, et que la vengeance est de droit naturel. Je rapporterai bientôt plusieurs faits, qui prouveront mieux que de vains raisonnemens, lequel est le barbare d'un sauvage ou d'un blanc.

C'étoit assez de cette couleur pour être confondu parmi les victimes de leur colère. Je fis mettre tout mon monde sous les armes, et nous nous éloignâmes du camp. A mesure que nous marchions, le bruit étoit plus distinct, et nous vîmes les feux. Je ne pouvois me persuader que ce fussent des Caffres; ils se seroient trahis eux-mêmes; en vain l'artifice emprunte les ombres de la nuit, il doit encore emprunter son silence.

Je me postai dans une embuscade, afin de les surprendre, s'ils venoient à passer pour piller mon camp, et je détachai deux de mes gens pour aller à la découverte : ils revinrent aussi-tôt, et m'apprirent que nous n'avions eu qu'une fausse alarme, et que

c'étoit une horde hottentote qui chantoit et se divertissoit. Je me rassurai, et fus même enchanté de cette nouvelle, qui me promettoit pour le lendemain une entrevue intéressante. Nous gagnâmes notre gîte, et chacun se rendormit tranquillement.

De bon matin, je fus de nouveau réveillé par des ramages qui n'étoient pas moins de mon goût. C'étoient des oiseaux que je ne connoissois point, et que je n'avois jamais entendus. Je les trouvai magnifiques. Je fus ébloui par le brillant et le changeant d'une sorte d'étourneau cuivré, que j'ai décrit sous le nom hottentot de Nabiroop (Voyez le n°. 89 de mon Histoire. Nat. des Oiseaux d'Afrique); d'un sucrier noir à gorge améthiste, d'une belle espèce nouvelle de couroucou à ventre rouge, et d'un oiseau que j'ai nommé martin-chasseur, par rapport à sa ressemblance avec un martin-pêcheur, et enfin de beaucoup d'autres. Je vis aussi des espèces que j'avois déjà rencontrées précédemment.

Le gibier me parut aussi fort abondant; je voyois sur-tout défiler devant moi des compagnies innombrables de cette sorte de perdrix rouge dont j'ai déjà parlé, et que les

colons nomment faisan rouge, ainsi que quelques gazelles bosch-bock. La facilité de me procurer tous ces animaux, dont je n'avois trouvé nulle part la plus grande partie, me causa beaucoup de joie.

Pendant que je m'amusois à tirer des oiseaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnoître et visiter les leurs. La connoissance fut bientôt liée avec cette horde sauvage; je me rendis à mon tour auprès d'elle; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les soirs, une grande quantité de lait. Ces gens étoient riches en bestiaux. Ils me firent présent de quelques moutons; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques bœufs pour mes attelages; et, ne voulant point être en reste avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets, et quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le Kraal; chacun eut bientôt sa chacune, et l'escadron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrois rencontrer des hyppopotames, je n'en avois point encore vu; je

n'étois éloigné de la mer que de quatre ou cinq lieues. A portée, pour la première fois, de connoître cette espèce de quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière étoit si large, ses bords se trouvoient tellement obstrués par de grands arbres, que toutes mes peines et mes recherches furent inutiles; je passois les journées le long du rivage; pendant la nuit, je me mettois à l'affût, dans l'espérance de les voir sortir de l'eau pour brouter; jamais je n'eus la satisfaction d'en joindre ou même d'en voir un seul.

En revanche, l'éléphant, et plus encore le buffle, étoient si communs et si faciles à tuer, que nous regorgions de vivres; j'en fournissois abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armé qu'eux, je faisois la chasse uniquement pour eux, je les obligeois de toutes façons; c'est ainsi qu'au milieu des déserts d'Afrique, j'introduisois les usages et les belles manières des nations les plus civilisées de l'Europe. Qu'il me soit permis de remarquer, en passant, que si quelques historiens ont donné aux Hottentots le caractère de la jalousie, ceux-ci du moins n'étoient point sensibles à cette cruelle

passion. Si je rencontre, dans la suite, quelques peuplades qui connoissent ses atteintes, je le dirai avec une égale véracité.

Mes façons engageantes m'avoient gagné la confiance et l'amitié de ces bons sauvages; ils avoient de moi une si haute opinion, qu'ils n'entreprenoient rien sans me consulter. Un jour ils vinrent se plaindre des hiènes du pays, qui désoloient et ravageoient leurs troupeaux; j'ajoutai d'autant plus de foi à leurs discours, que je venois d'avoir moi-même un de mes bœufs dévoré par ces animaux. Enchanté de faire cette chasse avec eux, je leur assignai jour pour le lendemain; dès le matin, je les vis arriver tous à ma tente; ils étoient au moins cent hommes bien armés d'arcs et de flèches. J'y joignis tous mes chasseurs; et, me mettant à leur tête, nous battîmes, avec nos chiens, tout le pays. J'avois espéré, avec tant de monde, détruire jusqu'à la dernière de ces bêtes féroces; mais trois coups de fusil, qui en avoient mis trois à bas, dissipèrent apparemment tout le reste : nous n'en rencontrâmes plus du tout; le bruit les avoit écartées au loin; de façon que, de ce moment-là jusqu'à notre départ, il ne fut non plus ques-

tion d'hiènes que s'il n'en avoit jamais existé.

Quelques jours après, nous eûmes une alerte qui pouvoit devenir sérieuse ; au milieu de la nuit, nous fûmes tous en même temps réveillés par un bruit épouvantable ; c'étoit un troupeau d'éléphans qui défiloit et frisoit notre camp. Ils étoient par centaine. J'éprouvois des transes affreuses, que mes gens partageoient bien chacun en son particulier ; nous ne nous avisâmes pas d'insulter ces énormes bataillons, ni de leur disputer le passage. Mon camp, mes animaux, mes voitures et tout mon monde, eussent été pulvérisés en un clin-d'œil. Ils ne s'arrêtèrent point, et mon camp fut respecté.

A la pointe du jour, nous revîmes nos voisins ; ils avoient eu pour eux les mêmes terreurs. Ils venoient particulièrement m'avertir que si je rencontrois jamais cette espèce, il falloit bien me donner de garde de tirer ; que les éléphans que nous avions vus étoient dangereux, et beaucoup plus méchans que les autres ; ils m'assuroient que la chair n'en valoit rien ; qu'elle donnoit des ulcères à quiconque en mangeoit ; qu'en un

mot c'étoient des éléphans rouges. Des éléphans rouges ! ce mot seul me donnoit envie de les voir, et me promettoit de nouvelles connoissances à acquérir ; car jamais je n'avois lu ni entendu dire qu'il y eût des éléphans rouges.

Ces animaux, retirés dans le bois, avoient gagné un fond couvert d'énormes buissons; il n'eût pas été prudent de les trop approcher; je fis filer des Hottentots par-derrière pour former une enceinte, avec ordre de mettre le feu de distance en distance aux herbes sèches, et de tirer des coups de fusil afin de les obliger de passer au pied d'un grand rocher, sur lequel je m'étois posté avec mes meilleurs tireurs : nous ne pouvions y courir aucune espèce de danger.

Mes traqueurs me secondèrent merveilleusement; aussi-tôt que les feux et les coups de fusil eurent donné l'alarme, toute la troupe épouvantée se présenta devant moi; une douzaine de décharges auxquelles ils ne s'attendoient pas, les fit reculer avec précipitation et dans le plus grand désordre; j'essaierois en vain de rendre les signes multipliés de leur fureur; ils se voyoient d'un côté poursuivis par le feu des brous-

sailles qui les gagnoit par-derrière; de l'autre, par mes décharges au seul passage qui leur restât pour échapper à la mort; ils s'agitoient autant que pouvoient le permettre la pesanteur et l'énormité de leurs masses; leurs cris assourdissans, et le craquement des arbres qu'ils brisoient pour reculer ou pour fuir, formoient un choc, un tumulte épouvantable, dont le spectacle m'effrayoit moi-même, quoique je fusse à l'abri sur mon rocher, et que je ne pusse être inquiété en aucune façon. Nous en avions blessé un qui s'étoit un moment écarté de l'enceinte, mais qui venoit d'y rentrer; confondu avec les autres, il nous eût été difficile de l'ajuster de nouveau. A la nature de ses mugissemens, je pensai qu'il étoit bien frappé, et ne tarderoit pas à expirer; nous ne jugeâmes pas à propos d'aller à lui, bien certains qu'il ne pourroit nous échapper.

Je n'avois eu d'autre dessein dans cette nouvelle chasse, que de me procurer un de ces animaux, qu'on disoit d'une espèce différente de tous ceux que j'avois vus jusques-là; satisfait d'en avoir blessé un, et le tenant pour mort, je remis au lendemain à le trouver; en conséquence, je rappelai

tous mes gens, et nous regagnâmes le camp.

J'avois en effet été frappé de la couleur rougeâtre de ces animaux, et je trouvois ce phénomène extraordinaire; mais, ayant remarqué que la terre sur laquelle nous étions alors, avoit à-peu-près la même teinte, et réfléchissant que l'éléphant aime et passe une partie de son temps à se vautrer dans les endroits humides et marécageux, je me doutai que cette couleur n'avoit d'autre cause, et qu'elle étoit purement factice.

J'en fus mieux convaincu, lorsque, revenu au bois le lendemain matin avec tout mon monde, je trouvai notre éléphant mort; chacun demeura persuadé que nos voisins s'étoient trompés; et, quoi qu'ils nous eussent dit du danger qu'il y avoit à manger de cette espèce, mes gens coupèrent la trompe pour moi, et prirent pour eux les autres parties de l'animal; j'ai quelquefois rencontré par la suite des colons qui croyoient encore aux éléphans rouges: quelques peines que j'aie prises à les dépersuader, je n'ai pu rien gagner sur ces esprits prévenus; ils soutenoient le préjugé par le préjugé même.

C'étoit une femelle que j'avois tuée ; elle avoit neuf pieds trois pouces de hauteur ; l'une de ses défenses pesoit treize livres, l'autre dix ; cet animal, soit mâle, soit femelle, a toujours la défense gauche plus courte et moins lourde que la droite ; elle est aussi plus polie et plus luisante ; cette différence provient, comme je l'ai dit, de ce que c'est toujours de gauche à droite que la trompe porte la nourriture à la bouche ; les faisceaux de branchages dont l'animal se nourrit, nécessitent un frottement continuel sur cette défense, tandis que la droite n'est presque jamais touchée ; en outre, c'est avec la même que l'animal est habitué à sonder la terre : et par les trous plus ou moins larges qu'il y fait, on peut juger quelle est sa taille.

Lorsque je donnerai la description de l'éléphant, je parlerai de ses mœurs, de ses passions, de ses goûts, et ne dirai que ce que j'ai vu.

Je commençois à prendre plaisir à cette chasse, que je trouvois enfin bien moins dangereuse que divertissante. Je ne pouvois comprendre, et l'ai moins compris encore par la suite, pourquoi les auteurs et les voyageurs ont farci de tant de mensonges les

récits qu'ils nous ont faits des forces et des ruses de cet animal ; pourquoi ils ont si fort monté l'imagination sur les dangers où s'exposent les chasseurs qui les poursuivent. A la vérité, qu'un étourdi soit en même temps assez téméraire pour attaquer un éléphant en rase campagne, il est mort s'il manque son coup : la plus grande vîtesse de son cheval n'égalera jamais le trot de l'ennemi furieux qui le poursuit ; mais si le chasseur sait prendre ses avantages, toutes les forces de l'animal doivent céder à son adresse et à son sang-froid. J'avoue que sa première vue cause un étonnement presque stupide ; elle est imposante, effrayante ; mais, avec un peu de courage et de tranquillité, on s'accoutume bientôt à son aspect. Avant de se livrer à cette grande chasse, un homme prudent doit s'attacher à découvrir le caractère, la marche et les ressources de l'animal ; il doit sur-tout, selon les circonstances, s'assurer des retraites, pour se mettre à l'abri de tout péril, s'il arrivoit que, l'ayant manqué, il en fût poursuivi ; au moyen de ces précautions, cette chasse n'est plus qu'un exercice amusant, un jeu dans lequel il y a cinquante contre un à parier pour le joueur.

Tant que je restai dans ce canton, je variai mes campemens avec mes occupations; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtos. J'y fis une ample moisson de raretés, et ma collection s'y accrut sensiblement

Le 11 septembre, à six heures du matin, nous décampâmes; j'en avois donné connoissance à la horde voisine; c'étoit avec le plus sincère et le plus vif regret qu'elle nous voyoit partir; moi-même je m'en séparois avec peine. Ces bonnes gens m'avoient inspiré de l'attachement: « Tant de douceur et » de simplicité, me disois-je, peuvent-ils » attirer tant de mépris? Sont-ce donc là » ces sauvages de l'Afrique, avides du sang » des étrangers, et qu'on n'aborde qu'avec » horreur »? Cette bonhommie et cette affabilité me donnoient d'autant plus de confiance, que j'étois réellement alors plongé dans le désert, et que rien ne me promettoit de dangers pour la suite. Tout ce pays, qui n'est habité que par des hordes de Gonaquois, diffère essentiellement de celui des Hottentots de la colonie. Ces peuples n'ont entr'eux aucune relation directe. Ceux-là sont appelés *Hottentots sauvages*. Je n'irai pas plus

avant, sans donner sur eux en général des apperçus certains, sans lesquels on n'a pu, jusqu'ici, s'en former que des idées imparfaites.

Ils ne composent plus, comme autrefois, une nation uniforme dans ses mœurs, ses usages et ses goûts. L'établissement de la colonie hollandaise a été l'époque funeste qui les a désunis tous, et des différences qui les distinguent aujourd'hui.

Lorsqu'en 1652, le chirurgien Riébek, de retour de l'Inde à Amsterdam, ouvrit les yeux des directeurs de la compagnie, sur l'importance d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance, ils pensèrent sagement qu'une telle entreprise ne pouvoit être mieux exécutée que par le génie même qui l'avoit conçue. Ainsi, chargé de pouvoirs, bien approvisionné, muni de tout ce qui pouvoit contribuer à la réussite de son projet, Riébek arriva bientôt à la baie de la Table. En politique adroit, en habile conciliateur, il employa toutes les voies détournées propres à lui attirer la bienveillance des Hottentots, et couvrit de miel les bords du vase empoisonné. Gagnés par de cruels appâts, ces maîtres imprescriptibles de toute cette partie

de l'Afrique, les sauvages, ne virent point tout ce que cette profanation coupable leur enlevoit de droits, d'autorité, de repos, de bonheur. Indolens par nature, vrais cosmopolites, et nullement cultivateurs, pourquoi se seroient-ils inquiétés que des étrangers fussent venus s'emparer d'un petit coin de terre, inutile et souvent inhabité? Ils pensèrent qu'un peu plus loin, un peu plus près, il importoit peu dans quel lieu leurs troupeaux, la seule richesse digne de fixer leurs regards, trouveroient leur nourriture, pourvu qu'ils la trouvassent. L'avare politique des Hollandais entrevit de grandes espérances dans des commencemens aussi paisibles; et, comme elle est sur-tout habile et plus âpre qu'un autre à saisir les avantages de la fortune, elle ne manqua pas de consommer l'œuvre, en offrant aux Hottentots deux amorces bien séduisantes, le tabac et l'eau-de-vie. De ce moment, plus de liberté, plus de fierté, plus de nature, plus de Hottentots, plus d'hommes; ces malheureux sauvages, alléchés par ces deux appâts, s'éloignèrent le moins qu'ils purent de la source qui les leur offroit; d'un autre côté, les Hollandais qui, pour une pipe de tabac ou un

verre d'eau-de-vie, pouvoient se procurer un bœuf, se ménagèrent, autant qu'ils purent, d'aussi précieux voisins. La colonie insensiblement, s'étendoit, s'affermissoit; on vit bientôt s'élever sur des fondemens qu'il n'étoit plus temps de détruire, cette puissance redoutable qui dicta des loix à toute cette partie de l'Afrique, et recula bien loin tout ce qui voulut s'opposer aux progrès de son ambitieuse cupidité. Le bruit de ses prospérités se répandit, et y attira de jour en jour de nouveaux colons. On jugea, comme cela se pratique toujours, que la loi du plus fort étoit un titre suffisant pour s'étendre à volonté; cette logique rendit nuls ceux de la propriété, si sacrés et si respectables; on s'empara indistinctement, à plusieurs reprises, au-delà même des besoins, de toutes les terres que le gouvernement ou les particuliers favorisés par lui, jugèrent bonnes, et trouvèrent à leur bienséance.

Les Hottentots, ainsi trahis, pressés, resserrés de toutes parts, se divisèrent et prirent deux partis tout-à-fait opposés. Ceux que la conservation de leurs troupeaux intéressoit encore, s'enfoncèrent dans les montagnes vers le nord et le nord-est. Mais ce fut le

plus petit nombre. Les autres, ruinés par quelques verres d'eau-de-vie et quelques bouts de tabac, pauvres, dépouillés de tout, ne songèrent point à quitter le pays ; mais, renonçant absolument à leurs mœurs ainsi qu'à leur antique et douce origine, dont ils ne se souviennent plus même aujourd'hui, ils vendirent lâchement leurs services aux blancs qui, d'étrangers soumis, tout-à-coup devenus maîtres et cultivateurs entreprenans et fiers, n'ont pas même assez de bras pour faire valoir leurs immenses richesses, et se déchargent entièrement des travaux pénibles et multipliés de leurs habitations sur ces infortunés Hottentots, de plus en plus dégradés et abâtardis.

Quelques hordes, à la vérité, chétives et misérables se sont établies, et vivent comme elles le peuvent, dans différens cantons de la colonie ; mais leur chef n'est pas même un homme de leur choix. Comme elles sont dans le district et sous l'empire du gouvernement, c'est au gouverneur qu'appartient seul le droit de le nommer. Celui qu'il a choisi se rend à la ville, et vient recevoir une grosse canne assez semblable à celle des coureurs, avec cette différence que la pomme n'est que

de cuivre pur. On lui passe ensuite au cou, en signe de sa dignité, un croissant ou hausse-col aussi de cuivre façonné, sur lequel est gravé majusculeusement le mot CAPITEIN. De ce moment, sa triste horde qui, depuis long-temps, a perdu son nom national, prend celui du nouveau chef qu'on lui donne. On dit alors, par exemple, la horde du capitaine Keis; et le capitaine Keis devient pour le gouvernement une nouvelle créature, un nouvel espion, un nouvel esclave, et pour les siens un nouveau tyran.

Le gouverneur ne connoît jamais les sujets par lui-même. C'est ordinairement le colon le plus voisin de la horde, qui sollicite et détermine la nomination pour une de ses créatures, parce qu'il compte sur la reconnoissance d'un aussi bas protégé, et que celui-ci mettra tous ses vassaux à sa discrétion, lorsque le besoin l'exigera. C'est ainsi que, sans informations préliminaires, sans égards comme sans justice, on contraint une horde impuissante et sans forces, à recevoir la loi d'un homme incapable souvent de la commander; c'est ainsi que l'intérêt d'un seul l'emporte sur l'intérêt général dans les grandes et les petites affaires, et que les ré-

volutions d'une république, ou la puérile élection d'un syndic de village, partant d'un même principe, se ressemblent également par les effets.

Tels sont en général les Hottentots, connus aujourd'hui sous le nom de Hottentots du Cap, ou Hottentots des colonies; il faut bien se garder de les confondre avec les Hottentots sauvages, que ceux-là nomment par dérision *Jackals-Hottentot* (1), et qui, fort éloignés de la domination arbitraire du gouvernement hollandais, conservent encore, dans le désert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Parvenu au point de mon voyage, où n'ayant plus de relation avec les derniers que je laisse derrière moi, j'arrive et me trouve au milieu des seconds; il n'est pas nécessaire que j'approfondisse et détaille ici

---

(1) Hottentot à jakal, c'est-à-dire portant le jakal; parce que les Hottentots de la colonie, s'affublant des vieilles hardes des maîtres qu'ils servent, et se faisant une sorte d'honneur de s'habiller comme les Européens, affectent du mépris pour ceux des déserts qui portent le jakal, qui n'est, comme on le verra plus loin, qu'un morceau de la peau de cet animal, dont ils voilent leurs parties naturelles.

toutes les différences qui les distinguent; pour donner une idée du caractère de ces derniers, et de ce que je dois attendre d'eux, il suffit d'une remarque, d'une seule vérité d'expérience : par-tout où les sauvages sont absolument séparés des blancs et vivent isolés, leurs mœurs sont douces; elles s'altèrent et se corrompent à mesure qu'ils les approchent; il est bien rare que les Hottentots qui vivent avec eux, ne deviennent des monstres. Cette assertion, toute affligeante qu'elle soit, n'en est pas moins une vérité de principe qui souffre à peine une exception; lorsqu'au nord du Cap je me suis trouvé sous le tropique, parmi des nations très-éloignées, quand je voyois des hordes entières m'entourer avec les signes de la surprise, de la curiosité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, passer la main sur ma barbe, mes cheveux, mon visage : « Je n'ai rien à craindre de ces gens, me disois-je tout bas; » c'est pour la première fois qu'ils envisagent un blanc ».

Je me suis livré à cette digression d'autant plus volontiers, qu'il étoit intéressant de fixer les regards sur cette partie plus sé-

rieuse de mes excursions et de mon histoire. J'y reviens avec empressement, et j'éprouve sans cesse un nouveau plaisir à conter ces simples mais délicieuses aventures.

Toute la horde qui avoit eu de la peine à se séparer de moi, m'accompagna quatre lieues plus loin, jusqu'à la rivière *Louri* ou rivière des *Touracos*, que les colons nomment *Louris*, comme nous l'avons vu plus haut; oiseaux dont on trouve en effet une grande quantité dans les forêts des environs. Nous nous arrêtâmes ici pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau-de-vie et de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon séjour dans les environs de leurs kraals, s'étoient attachées à mes Hottentots, et qui peut-être aussi regrettoient un peu ma cuisine, vouloient absolument nous suivre; mais plusieurs fois je m'étois apperçu, quoique j'eusse feint de ne le pas remarquer, qu'il s'étoit élevé quelques démêlés entre mes gens; il s'en étoit suivi un peu de relâchement dans le service; ainsi je refusai nettement à ces femmes la permission de m'accompaguer et de rester avec moi. Une

seule m'avoit paru fort agissante; j'avois remarqué qu'elle avoit grand soin de mes vaches et de mes chèvres; qu'elle savonnoit et blanchissoit mon linge fort proprement; ces raisons intéressoient assez ma personne; mais un autre motif plaidoit plus fortement sa cause. Elle étoit devenue la maîtresse tendrement aimée de mon fidèle Klaas; les séparer, c'eût été déchirer deux cœurs à-la-fois, sans nul profit que de me montrer sévère et dur envers un être qui m'auroit, en toute rencontre, sacrifié sa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je résolus de la garder; cette marque de préférence faisoit voir à quel point je distinguois Klaas de ses camarades. Que ce soit injustice ou foiblesse, je me livrai au desir de faire au moins un heureux, puisque tous ne pouvoient l'être, et je n'eus point dans la suite à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel*; elle fut chargée du même service qu'elle avoit toujours fait; elle m'a suivi par-tout jusqu'à la fin de ce voyage.

Après le départ de la horde, nous continuâmes notre route; mais un gros orage nous força d'arrêter à Galge-Bosch (bois de

la potence) à cinq heures du soir ; le lieu ne manquoit pas d'agrémens ; de charmans bocages séparés par autant de petites plaines verdoyantes, me promettoit d'amples moissons pour mes collections. J'y aurois volontiers séjourné quelque temps ; mais il n'y couloit pas un seul ruisseau. Nous allâmes donc à trois lieues de là passer la rivière de *Van-Staade*, dont nous avions admiré les sinuosités à travers un charmant vallon, qu'on découvroit du haut de la plate-forme de Galge-Bosch, et nous dételâmes sur le bord d'une mare qui pouvoit abreuver toute la caravane.

De combien de procédés et d'inventions utiles le hasard n'est-il pas souvent la cause ? Presque toujours il nous sert mieux, et par des moyens plus simples qu'aucun de ceux qui nous sont suggérés par nos propres lumières, nos combinaisons, notre intelligence : je reçus la preuve de cette vérité dans l'endroit même où je m'arrêtois.

La horde dont je venois de me séparer étoit venue dès le matin m'apporter, dans mon camp, une bonne provision de lait; j'en avois placé une cruche presque remplie sur mon chariot dans l'intention de m'en ser-

vir en route pour me désaltérer; l'orage que nous avions essuyé m'avoit tellement rafraîchi que je n'y avois pas touché; le soir, après les feux faits, je voulus distribuer ce lait à mes gens, mais il étoit tourné; je le fis jeter dans une chaudière pour en régaler mes chiens; combien ne fus-je pas émerveillé d'y trouver le plus excellent et le plus beau beurre; j'en étois redevable aux cahotemens de la voiture qui l'avoit battu pendant la route. Cette découverte, que je mis en pratique dans tout mon voyage, me procuroit, outre le beurre frais, un petit-lait salutaire dont je faisois fréquemment usage, et qui sans doute contribua à me tenir vigoureux et bien portant.

Le jour suivant, un second orage nous empêcha de partir; il étoit affreux. Il tomboit des grêlons aussi gros que des œufs de poules; mes bestiaux en souffroient de manière à m'inquiéter beaucoup. Je fus obligé de tuer une de mes chèvres mortellement blessée; ce fut une perte réelle. Je la regrettai beaucoup; elle étoit prête à mettre bas.

Mais enfin, le temps ayant changé nous abandonnâmes notre mare; et, vers le milieu de la journée, après avoir traversé les

deux rivières, le petit et le grand *Swaar-Kops*, ou *Swarte-Kop* (de la tête noire), je fis dételer sur le bord de cette dernière. Je venois d'appercevoir des empreintes que je ne connoissois pas ; quelques-uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'assurèrent que c'étoient des pas de rhinocéros. Tandis qu'on mettoit ordre à mon camp, je suivis la trace, mais la nuit qui survint me la fit perdre, et je retournai sans avoir rien vu. Nous avions sur cette seconde rivière, qui étoit considérable, une autre horde de sauvages. Le kraal étoit composé de neuf à dix huttes, et fourni de cinquante à soixante personnes tout au plus. Ces gens me conseillèrent de ne point passer la rivière des Bossisman qui coule près de la côte ; ils me disoient qu'il étoit plus à propos de couper sur ma gauche et de gagner davantage l'intérieur du pays, pour éviter une troupe nombreuse de Caffres qui jetoit l'alarme et mettoit tout à feu et à sang dans le canton ; que de côté et d'autre, ce n'étoit que désordre et pillage, campagnes ravagées, habitations dévastées et réduites en cendres ; que les propriétaires, pour échapper à une mort prompte et sûre, avoient tout aban-

donné, traînant derrière eux quelques foibles restes de leurs troupeaux; qu'en un mot je ne devois pas m'approcher de la caffrerie. Un avertissement aussi brusque m'en imposa d'abord. Je rassemblai aussi-tôt mon monde. On tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. J'étois bien aise d'approfondir les dispositions de tous. Il résulta de ce concert unanime, assez conforme à mes desseins cachés, que nous éviterions d'abord, autant que cela ne nous rejetteroit pas trop loin, cette dangereuse troupe de Caffres; que, comme nous en étions fort près, nous serions toujours sur nos gardes de jour et de nuit; que, pour éviter toute surprise, nous ne camperions plus qu'en rase campagne; que nos bœufs seroient gardés à leur pâture par quatre hommes avec leurs fusils; que mes chevaux ne quitteroient plus le piquet, afin qu'en cas d'alarme ils fussent toujours sous la main; mon grand fusil bien chargé devoit rester au camp, et trois coups tirés à des intervalles égaux, étoient le signal de ralliement pour ceux que leurs occupations diverses auroient trop éloignés du centre commun.

Nos précautions aussi bien prises et con-

nues de tout le monde, je montai à cheval; et, suivi de deux de mes gens bien armés, je fis une patrouille rigoureuse, afin de découvrir si, dans les environs, il ne rodoit pas quelques Caffres, et de fusiller impitoyablement le premier que j'aurois vu caché dans l'intention de nous surprendre, s'il m'étoit impossible de l'enlever vivant. Rien ne se présenta. Je poussai plus avant dans l'après-dînée. La rivière, jusque près de son embouchure, étoit bordée d'arbres épineux, la terre sablonneuse, couverte de buissons, et peuplée d'un abondant gibier. J'en tuai quelques pièces par provision. Nous ne vîmes rien paroître qui dût nous inquiéter; convaincu que nous n'avions, pour le moment, rien à redouter de ces Caffres si terribles, dès le lendemain matin je fis lever le camp, et nous quittâmes le Swaar-Kops.

La horde de Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposoit d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Caffrerie. Lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre, et de se mettre sous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grace; et, quoique dans le

fond je fusse enchanté de leur proposition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le dessein de les tenir sous ma dépendance, que de rassurer mes gens par ce simulacre imposant, et de soutenir leur courage. Je ne pouvois rien desirer de plus favorable; je renforçois ma troupe, et j'avois par-dessus les ressources particulières de cette horde, l'avantage de ma petite artillerie, qui pouvoit faire face à des nuées de sagayes (1), et rendre nuls tous les efforts d'une armée de sauvages, si j'étois bien secondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées, empaquetées et mises avec les autres effets sur le dos des bœufs auxiliaires.

Je fis d'abord partir avant moi la moitié des hommes de cette horde avec tous leurs bestiaux; je leur donnai deux de mes gens, bien armés, pour les escorter; ils emmenoient aussi un de mes chevaux, afin qu'en cas d'accident ils pussent m'en donner plus promptement connoissance.

Une heure après, je fis filer nos relais, vaches, moutons et chèvres, et toutes les

---

(1) Espèce de lance dont se servent les Caffres avec beaucoup d'adresse.

femmes de la horde avec leurs enfans, montées sur leurs bœufs : une partie de leurs hommes marchoit derrière. Cette compagnie étoit encore escortée par six de mes chasseurs. Mes trois voitures suivoient, avec le reste de mes gens, tous armés. Enfin, monté sur mon meilleur cheval, pour avoir l'œil à tout, je galoppois sur les ailes, à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte où j'étois sans cesse de quelqu'embuscade imprévue; car je puis assurer que le chef, une fois démonté, toute la caravane n'eût été qu'une boucherie horrible, et la proie d'un moment.

J'étois armé de toutes pièces. Je portois une paire de pistolets à deux coups dans les poches de mes culottes, une autre paire pareille à ma ceinture, mon fusil à deux coups sur l'arçon de ma selle, un grand sabre à mon côté, et un crit ou poignard à la boutonnière de ma veste. J'avois dix coups à tirer dans le moment. Cet arsenal me gênoit un peu dans les commencemens : cependant je ne le quittai plus du tout, autant pour ma propre sûreté, que parce qu'il me sembla que j'augmentois, par cette précaution, la confiance de tout mon monde; mes armes

lui répondoient sans doute de mes résolutions; dans cette pensée, chacun suivoit tranquillement son chemin, se reposant sur moi du soin de le défendre.

Cette caravane, en marche, étoit un spectacle unique, amusant, je pourrois dire magnifique. Les sinuosités qu'elle étoit obligée de faire en suivant les détours des rochers et des buissons, lui donnoient continuellement de nouvelles formes, et ce point de vue varioit à chaque instant. Quelquefois elle disparoissoit entièrement à mes regards, et tout-à-coup, du haut d'un tertre, je découvrois, à vue d'oiseau, dans le lointain mon avant-garde, qui s'avançoit lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivoit sans tumulte et dans le plus bel ordre les traces de ceux qui les avoient précédés, n'étoit encore qu'à mes pieds; les femmes donnoient à téter, à manger et à boire à leurs enfans, assis à côté d'elles sur leurs bœufs; les uns pleuroient; d'autres chantoient ou rioient; les hommes, en fumant une pipe sociale, causoient entr'eux, et n'avoient plus l'air de gens qui fuient plein d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Un peu plus inquiet que ces machines ambulantes, j'avois les yeux ouverts sur ma position critique, et philosophois de mon côté sur ma bête. A trois mille lieues de Paris, seul de mon espèce parmi tant de monde, entouré, guetté par les animaux les plus féroces, j'étois tenté de m'admirer conduisant pour la première fois dans les déserts d'Afrique une peuplade de sauvages, qui, volontairement soumise à mes ordres, les exécutoit aveuglément, et s'en étoit remis à moi seul du soin de sa conservation; je n'avois rien à craindre d'eux tous collectivement pris; cependant j'en voyois qui m'auroient fait trembler, si, corps à corps, il n'y avoit eu entr'eux et moi d'autre juge d'un débat que la force; mais, au fond, j'étois assez convaincu que là, comme ailleurs, ce n'est pas le plus fort, mais le plus adroit qui commande.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rodoient de côté et d'autre dans les buissons, se mirent tous à aboyer et à tenir. La peur s'empara de tout le monde. Ce ne pouvoit être, disoit-on, autre chose qu'une embuscade de Caffres; je me prêtois difficilement à leurs raisonne-

mens absurdes. Comment concevoir que mon avant-garde eût passé sans être inquiétée ? et je venois de l'appercevoir qui suivoit paisiblement sa route, sans aucune apparence de désordre. Je piquai des deux ; et lorsqu'à travers les buissons je fus arrivé sur la voie, je fus bien étonné de ne voir qu'un porc-épic qui se défendoit au milieu de mes chiens ; je le tuai, et sur-le-champ, dans la crainte que ce coup de fusil ne fît faire quelque sottise à mes gens, je revins auprès d'eux ; et, par mes plaisanteries sur leurs terreurs paniques, ils purent juger que je ne me démontois pas aisément.

Le porc-épic se défend à merveille. Ses piquans le mettent à l'abri de toute atteinte ; lorsque le chien l'approche, celui-là prend sa belle, et se jette de côté sur lui ; une fois touché, le chien ne revient plus à la charge. Il lui reste toujours dans les chairs quelques-uns des piquans ; cela le décourage et le fait fuir. Un de mes Hottentots fut incommodé pendant plus de six mois pour en avoir été blessé à la jambe.

M. Mallard, officier du régiment d'Osterasie, au Cap de Bonne-Espérance, fut piqué en harcelant un de ces animaux ; il s'en

fallut peu qu'il ne perdît la jambe; et, malgré tous les soins qu'on prit de sa personne, il souffrit cruellement pendant quatre mois entiers, dont il passa le premier dans son lit.

Au reste, le porc-épic est un excellent manger; on le voit avec plaisir sur les tables les mieux servies du Cap, lorsqu'il a été soigneusement fumé.

Après une heure et demie de marche, je fis halte; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour ramasser une bonne provision de sel sur les bords d'un lac d'eau salée, qui se trouvoit dans notre chemin, et que les colons nomment *Zantt-Pan.* A deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller visiter une habitation que j'appercevois à notre gauche : elle avoit été saccagée et brûlée par les Caffres; il n'en existoit plus que quelques pans de murs, tout noircis et calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un désert.

Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée sur les bords du *Kouga;* nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'est, à proprement parler, qu'un ruisseau dans le temps des chaleurs;

encore l'eau n'y couloit presque pas ; il n'en étoit resté que dans des creux, où nous trouvâmes quantité de tortues excellentes ; mais elles étoient très-petites ; la plus forte ne pesoit pas trois livres. Je fis faire, avant la nuit, un abattis de branchages pour former une espèce de parc autour de mes bêtes ; pendant ce temps-là, les femmes ramassoient de côté et d'autre tout ce qu'elles pouvoient trouver de bois sec, afin d'alimenter plusieurs feux, qu'il étoit indispensable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être surpris, soit par les Caffres, soit par les lions, qui devenoient très-communs dans ce canton. Nous y restâmes jusqu'au 20. Les vivres commençoient à manquer ; j'eus le bonheur de tuer trois buffles et deux bubales.

Les bords du ruisseau me procurèrent quelques pintades absolument semblables à celles que nous voyons en Europe, sinon que leurs casques sont beaucoup plus élevés. En les faisant bouillir long-temps, elles étoient très-bonnes ; mais rôties ou sur le gril, on ne pouvoit en tirer aucun parti : elles étoient apparemment trop vieilles. Je trouvai aussi, dans le même canton, plu-

sieurs très-jolis oiseaux ; entr'autres, deux espèces de barbus, dont l'une, très-petite, est nouvelle. J'en donnerai les figures coloriées, dans mon Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.

Nous remontâmes ensuite le Kouga dans l'ordre que nous avions observé jusqu'alors; il y avoit à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'étoit arrêtée, m'envoya dire qu'elle trouvoit des empreintes de pieds d'hommes; la peur leur persuadoit à tous que c'étoient des pieds de Caffres; ils ne voyoient par-tout que Caffres. J'accourus, les traces ne me parurent pas bien fraîches; cependant, comme cette découverte devenoit très-sérieuse, je sentis qu'il n'y avoit rien à négliger, ni temps à perdre, pour se mettre en bon état de défense : je fis halte; et, tandis que tout le monde travailloit à parquer les bœufs et à ranger le camp, suivi de mes deux chasseurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous suivîmes la trace pendant plus d'une heure. Elle nous conduisit dans un endroit où nous trouvâmes les restes d'un feu qui n'étoit pas encore éteint, et quelques os de mouton fraîchement rongés.

Il étoit très-évident que les sauvages qui s'étoient arrêtés là, y avoient passé la nuit; mais, à la vue des os rougés, j'avois bien de la peine à croire que ce fussent des Caffres, parce que cette nation n'élève point de bêtes à laine. A la vérité, il étoit possible qu'ils en eussent ou pillé ou trouvé chez leurs ennemis. Dans l'incertitude où me jetoient mes réflexions, je résolus de pousser encore plus avant; enfin, las de parcourir et de battre la campagne, voyant que ces traces nous écartoient trop et nous jetoient dans une route opposée à celle que nous devions tenir, nous rejoignîmes le camp. La nuit suivante fut assez tranquille; mais le jour survint avec un orage terrible; une pluie continuelle nous força de rester clos dans nos tentes; et le lendemain nous eûmes le désagrément de traverser quatorze fois de suite le malencontreux Kouga, qui, de quart-d'heure en quart-d'heure, venoit impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnoit pas le temps de nous reconnoître, et, sur toutes choses, faisoit danser horriblement nos voitures sur les cailloux roulans de son lit et les éclats de rocher qu'il charioit dans son cours. Ce manége fatigant, et répété tant de

fois, nous força de passer la nuit près d'un petit torrent appelé *Drooge-Rivier* (Rivière Sèche). Nos attelages étoient trop harassés pour nous conduire plus avant; les circonstances ne nous permettoient pas non plus de songer à faire de grandes marches. Il falloit trop de temps, lorsque nous arrivions, pour ranger le camp, s'occuper des soins et de la nourriture d'une centaine d'animaux, faire bouillir les marmites pour un nombre encore plus considérable de personnes, veiller à la sûreté de tous ces individus, faire le bois pour les feux, et les entretenir toute la nuit; ces détails devenoient bien pénibles et pourtant indispensables.

Ce soir-là, nos chiens s'avisèrent de vouloir être nos pourvoyeurs. Le pays étoit rempli de pintades; au coucher du soleil, tous ces animaux s'étoient perchés par centaines pour passer la nuit sur les arbres qui nous environnoient. Ils faisoient un caquetage continuel et désagréable; mais il servit du moins à quelque chose, et les oiseaux mal-adroits se décelèrent eux-mêmes; car nos chiens, qui les entendoient, se mirent à courir et à aboyer aux pieds des arbres. Les pintades auroient bien voulu fuir; mais

la pesanteur de leur corps et la trop petite envergure de leurs ailes ne leur permettant pas de prendre leur vol de dessus les arbres, obligées pour cela de courir quelques pas, elles étoient obligées de s'élancer à terre; c'est dans ce moment que nos chiens les attendoient au passage, et les démontoient d'un coup de dent. Cette façon de chasser nous procura de ces animaux en quantité, sans qu'il nous en coûtât une seule charge de poudre. Le lendemain, je voulus employer le même manége; mais les pintades, mieux instruites par le sort de la veille, ne descendirent point; au reste, un seul coup de fusil produisit tout l'effet que j'en avois espéré.

Pendant la nuit, quelques lions se firent entendre dans le lointain.

Le 23, après six heures de marche, nous arrivâmes à une grande et belle rivière le *Sondag* (du Dimanche), parce que les premiers colons qui la découvrirent y arrivèrent ce jour-là; elle étoit à plein bord; le temps tournoit à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement nous fit prendre le parti de la traverser sur des radeaux; je fis couper le bois nécessaire pour cette construction, et même celui qu'il nous

falloit pour l'entourage ordinaire de nos bestiaux lorsque nous serions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets et la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, sous la conduite de Swanepoël; les bestiaux passèrent à la nage, comme ils avoient fait dans les occasions précédentes; et le jour suivant, avec le reste de la troupe et des effets, je traversai à mon tour le torrent sur mon radeau. Les préparatifs, l'exécution et le rétablissement de toutes choses nous occupèrent jusqu'au dernier du mois.

Dans l'intervalle, je m'étois procuré plusieurs oiseaux; j'avois fait saler plusieurs coudous; mais j'avois failli perdre mon pauvre Kees. Ce détail fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, ma manière uniforme et simple de passer mes jours.

J'étois près de dîner, et je dressois sur un plat des haricots secs que je venois de fricasser, lorsque j'entendis tout-à-coup le ramage d'un oiseau que je ne connoissois pas. J'eus bientôt oublié et la cuisine et le dîner. Je prends mon fusil et m'élance hors de ma tente. Je revins au bout d'un quart-d'heure, satisfait de ma course, et tenant mon oiseau

à la main; je fus grandement surpris en rentrant, de ne plus trouver une seule fève sur ma table. C'étoit un tour de Keès; mais je l'avois si bien étrillé la veille pour m'avoir volé mon souper, que je ne concevois pas qu'il l'eût si-tôt oublié, ou qu'il eût mis si peu d'intervalle entre la punition et ce nouveau délit; cependant il avoit disparu: comme il attendoit toujours la nuit pour se remontrer lorsqu'il avoit fait quelque sottise, je savois bien qu'il ne pourroit m'échapper; c'étoit ordinairement à l'heure de mon thé qu'il se glissoit sans bruit, et venoit se mettre près de moi à sa place accoutumée, avec l'air de l'innocence et comme s'il n'eût jamais été question de rien. Ce soir-là, il ne reparut pas; et, le lendemain, personne ne l'ayant vu, je commençai à prendre de l'inquiétude, et à craindre qu'il n'eût disparu tout-à-fait. J'en aurois été d'autant plus désolé, qu'en outre qu'il m'amusoit sans cesse, il m'étoit réellement fort utile, et me rendoit des services que je n'aurois pu remplacer par d'autres; mais, au troisième jour, un de mes gens qui revenoit de chercher de l'eau, m'assura qu'il l'avoit vu rôder dans le bois voisin; mais que le drôle s'y étoit en-

foncé dès qu'il l'avoit apperçu. Je me mis aussi-tôt en campagne; je battis avec mes chiens tous les environs; tout d'un coup j'entends un cri pareil à celui qu'il faisoit toujours lorsqu'il me voyoit arriver de la chasse, et que je n'avois pas voulu l'emmener avec moi. Je m'arrête, je cherche des yeux; enfin, je l'apperçois qui se cachoit à moitié derrière une grosse branche dans l'épaisseur d'un arbre. Je l'appelle amicalement; je l'engage, par toutes sortes de bonnes paroles, à descendre et à venir à moi; il ne s'en fie point à ces signes de mon amitié et de la joie que me causoit sa rencontre; il me force à grimper sur l'arbre pour l'aller chercher. Il ne fuit pas, et se laisse prendre; le plaisir et la crainte se peignoient alternativement dans ses yeux; il les exprimoit par ses gestes. Nous rejoignîmes mon camp. C'est-là qu'il attendoit son sort, et ce que je déciderois de lui. J'aurois bien pu le mettre à l'attache; mais c'étoit m'ôter l'agrément de cette jolie bête : je ne le maltraitai même pas, et voulus être généreux avec lui. Une correction de plus ne l'auroit point changé; peut-être en avoit-il plus d'une fois essuyé mal-à-propos; car sa réputation, qui pré-

toit assez les couleurs de la vraisemblance aux rapports qu'on me faisoit contre lui, lui nuisoit beaucoup dans mon esprit et me rendoit injuste, sur-tout quand j'avois de l'humeur; on avoit mis souvent sur son compte bien des petits vols de friandise dont mes Hottentots eux-mêmes avoient probablement touché la valeur, et dont le pauvre Keès n'avoit sans doute été que le prête-nom.

Le Sondag est un fleuve qui prend sa source dans de hautes montagnes presque toujours couvertes de neige; ce qui les a fait nommer *Sneuw-Bergen* (Montagnes de neige). Je les avois au nord sur ma gauche. Le fleuve, grossi par différentes petites rivières qui se joignent à lui, va se jeter et se perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étois.

Le premier octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé. Après sept heures de marche, nous nous reposâmes un moment sur les ruines d'une habitation délaissée comme l'autre, et non moins triste et lugubre. A quatre heures du soir, nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux, cette nuit-là, d'avoir

de grands feux. Quelques hiènes et deux lions nous vinrent visiter, et mirent tous nos bestiaux en désordre. Nous passâmes toute la nuit sur pied. Il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes et non interrompues, pour parvenir à les éloigner, tant ils montroient d'acharnement.

A la pointe du jour, nous vîmes une grande quantité de gazelles *spring-bocken* ou *pronke-bocken* (bouc sauteur ou de parade, ou, pour mieux dire encore, bouc pavaneur): nom qui convient parfaitement à cette belle gazelle, qui a la faculté de parer tout-à-coup son train de derrière, en le faisant paroître, à volonté, entièrement blanc, de roux qu'il paroît ordinairement. Nous reviendrons sur cette particularité, en parlant plus en détail de ce joli animal.

Nos provisions commençant à manquer, et demandant à être renouvelées, je résolus d'employer la journée entière à faire une grande chasse. C'étoit parmi tout mon monde une consommation de viande dont on ne sauroit se faire une juste idée. En conduisant une horde entière, et tous leurs animaux, j'avois pris un surcroît d'embarras considérable et qui m'effrayoit quelquefois.

Nous fûmes assez heureux de tuer sept de ces gazelles. Quoique cette espèce soit leste à la course, à cheval on les joint facilement. Rassemblées ordinairement en troupe, et serrées comme des moutons, elles se nuisent mutuellement; ce qui ralentit beaucoup leur marche. Une seule balle bien ajustée, peut en traverser deux, quelquefois trois, et plus encore.

Le jour d'après, nous fîmes une marche forcée : nous avions eu de mauvaise eau la veille ; il falloit, pour s'en procurer de plus fraîche, rencontrer un bras du Sondag. Nous le trouvâmes heureusement à quatre heures. Nos bœufs étoient rendus. Ils avoient travaillé par une chaleur étouffante. Je craignois qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveler plusieurs fois les attelages. Le 4, nous quittâmes tout-à-fait le fleuve, et ne fîmes, ce jour-là, que trois lieues, tant la chaleur étoit insupportable ; nos bœufs se sentoient encore de la veille.

Le 5, nous nous mîmes en route dès trois heures du matin. A sept heures, nous trouvâmes encore une habitation abandonnée. Les propriétaires sans doute, pressés par la

peur, ne s'étoient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aspect de cette habitation demeurée entière, et qui ne portoit aucune empreinte du feu, il me sembla que les habitans avoient pris l'épouvante mal-à-propos. Je fus curieux d'entrer dans cette maison. Je ne m'étois pas trompé. Nous n'apperçûmes aucun dérangement dans les meubles. Chaque ustensile étoit à sa place. Je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens ; seulement, comme la chaleur continuoit d'être excessive, je fis halte à l'ombre de cette maison, et nous nous reposâmes un peu. Vers le soir, je délogeai, et nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain, nous passâmes encore à travers deux habitations simplement désertées comme celle de la veille, et dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent sur les bords de la petite rivière *Voogel* (l'Oiseau); nous fîmes halte, parce que mes bœufs avoient encore manqué d'eau, et presque de nourriture. A midi le temps s'obscurcit un peu; et d'assez gros nuages nous déroboient entièrement la

vue du soleil. Je profitai de cette heureuse circonstance pour avancer de plus en plus ; nous espérions gagner *Agter-Bruyntjes-Hoogte* ; mais, parvenus au pied de ces montagnes, une mare d'eau, qui se trouvoit là, nous engagea d'y camper : nous n'étions rien moins qu'assurés d'en rencontrer une autre.

Pendant la nuit, nos feux furent apperçus par des Hottentots sauvages. Comme ces gens s'approchoient de nous pour nous reconnoître, ils furent éventés par nos chiens, qui nous donnèrent l'éveil, et qui, courant au qui-vive, aboyoient et se démenoient horriblement ; pour cette fois, une partie de mon monde, persuadée que nous étions investis par les Caffres (la peur, je le répète, leur faisoit voir par-tout des Caffres), proposa de laisser le camp, et de se mettre à l'abri dans les buissons, comme si nous eussions été en plus grande sûreté séparément cachés dans de misérables taillis, que réunis en corps, bien armés et déterminés. Klaas et moi, nous étions furieux. Le vénérable Swanepoël se joignit à nous pour remonter ces cœurs efféminés ; et quel que dût être l'événement, il jura qu'il s'attachoit à moi, et donneroit pour ma défense jusqu'à la der-

nière goutte de son sang. Au milieu de ces discours et des lâches irrésolutions du reste de ma troupe, une voix se fit entendre qui supplioit, en hollandais inintelligible, de rappeler les chiens ; ce que l'on fit à l'instant. Lorsque je me fus assuré que ces gens n'étoient que des Hottentots, je leur permis d'approcher ; ils parurent au nombre de quinze hommes, plusieurs femmes, et quelques enfans.

Ils s'étoient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux, que, lorsque j'aurois franchi la montagne, je trouverois encore plusieurs habitations désertes ; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparses s'étoient assemblés dans une seule pour être en force contre l'ennemi ; mais que leur parti étoit pris d'abandonner tout-à-fait le pays et leurs possessions pour se rapprocher des colonies hollandaises, attendu que les Caffres étoient à l'heure même en campagne, et juroient de n'en pas laisser subsister une seule.

Je passai la nuit en conférences de cette nature, et j'appris de ces gens tout ce que je voulus savoir. Je pouvois d'autant moins me déterminer à regarder les Caffres comme des

bêtes féroces altérées de sang, qui n'épargnoient ni l'âge, ni le sexe, ni leurs voisins, que je connoissois assez bien les colons pour suspecter leur foi, et rejeter sur eux une partie des horreurs dont ils affectoient sans cesse de se plaindre. Et pourquoi mêler dans ces guerres affreuses, un peuple aussi doux que le Hottentot, et qui mène une vie à-la-fois si paisible et si précaire, s'il n'y avoit pas eu dans le ressentiment des Caffres une cause cachée bien digne de toute leur vengeance? Le Caffre lui-même n'est point un peuple méchant. Il vit, comme tous les autres sauvages de cette partie de l'Afrique, du simple produit de ses bestiaux, se nourrit de laitage, se couvre de la peau des bêtes; il est, comme les autres, indolent par sa nature, plus guerrier par les circonstances; mais ce n'est point une nation odieuse, et dont le nom soit fait pour inspirer la terreur: je voulus donc m'instruire à fond des motifs et des commencemens de ces guerres atroces qui troublent ainsi le repos des plus belles contrées de l'Afrique. Ces bonnes gens qui s'étoient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également sans réserve. Ils m'apprirent, en effet, que les vexations

et la cruelle tyrannie des colons, étoient l'unique cause de la guerre, et que le bon droit étoit du côté des Caffres; ils m'apprirent que les Bossismans, espèce de vagabonds déserteurs, qui ne tiennent à aucune nation, et ne vivent que de rapines, profitoient de ce moment de trouble pour piller indistinctement, et Caffres, et Hottentots, et colons; qu'il n'y avoit que ces misérables qui eussent pu engager les Caffres à comprendre dans la proscription générale tous les Hottentots, qu'ils regardoient comme des espions attachés aux blancs, et dont ceux-ci ne se servoient que pour leur tendre des piéges plus adroits : ce dernier trait n'étoit pas dénué de fondement, mais ne pouvoit, dans aucun cas, s'étendre aux hordes les plus éloignées. Ainsi l'innocent suivoit le sort du coupable. Eh ! comment des sauvages eussent-ils été capables de faire d'eux-mêmes une distinction que les peuples civilisés ne font pas ! Ils m'apprirent enfin que les Caffres s'étoient procuré quelques armes à feu, enlevées dans ces habitations ravagées, ou dérobées à ces Hottentots-colons surpris à la découverte.

Je fus instruit enfin, dans le plus grand

détail, de tout ce qui s'étoit passé, des attaques, des combats qui s'étoient donnés, et dans lesquels, tout en faisant de grands ravages, les Caffres cependant avoient toujours eu le dessous ; ce qui ne me parut pas étonnant : la sagaye, leur arme la plus meurtrière, et qu'ils manient avec la plus grande adresse, ne sauroit soutenir la comparaison avec nos armes à feu, employées par des chasseurs qui ne manquent jamais leur coup. Tout ce que j'apprenois m'intéressoit fort, la plus légère circonstance ne pouvoit m'être indifférente ; je me trouvois engagé, pour mon propre compte, dans les événemens et les hasards de cette guerre, puisque j'étois actuellement, pour ainsi dire, sur le champ de bataille, et que je touchois au moment où, navré jusqu'au fond de l'ame du spectacle affligeant que j'avois incessamment sous les yeux, pénétré du plus ardent desir de rendre service à des infortunés que je ne connoissois point, que je n'avois jamais vus, que je ne reverrois jamais, mais dont le triste sort excitoit ma compassion, j'allois, si tout ce monde eût voulu me suivre, traverser cinquante lieues de la Caffrerie, au risque de tout ce qui auroit pu

m'en arriver, et rétablir à jamais le calme dans ces contrées malheureuses. Je ne fus secondé par personne; le ciel même eût été impuissant contre la terreur de ceux qui marchoient à ma suite; mais je couvrirai d'opprobre, avec bien plus de justice, les lâches colons que j'allai chercher deux jours après, pour l'indigne manière dont le chef osa colorer son refus de m'aider dans une expédition qui certes auroit réussi et faisoit le plus grand honneur à l'humanité.

Un nouveau malheur arrivé depuis peu dans ces lieux funestes, m'enhardissoit encore, et venoit échauffer mon imagination. On me dit qu'il n'y avoit pas six semaines qu'un navire anglais avait fait naufrage à la côte; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage étoit tombée entre les mains des Caffres, qui l'avoient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étoient cruellement réservées; que tous ceux qui avoient échappé vivoient errans sur le rivage, dans les forêts, où ils achevoient de périr misérablement. On comptoit, parmi ces infortunés, plusieurs officiers français, prisonniers de guerre, qu'on renvoyoit en Europe.

Combien je me sentis tourmenté par ces détails affligeans! D'après tous les renseignemens que purent me donner ces nouveaux venus, je jugeai, en m'orientant, que de l'endroit où j'étois, je ne devois pas avoir plus de cinquante lieues jusqu'au vaisseau. Je roulois mille projets dans ma tête; j'inventois mille moyens de secourir des infortunés, dont la situation étoit si déplorable. Tout mon monde se révolta contre ma proposition. Ni prières, ni menaces, ne firent effet sur leurs esprits. Le récit de cette aventure leur avoit fait des impressions bien différentes; une rumeur soudaine se répandit dans tout mon camp. Si, secondé par deux ou trois de mes braves, je n'en avois imposé, par mes gestes et ma contenance déterminée, à ces misérables, j'eusse infailliblement péri la victime de leur sédition. Je fis trembler l'un d'eux, en lui appuyant le pistolet sur le front. Mais je ne pus rien gagner. La horde qui marchoit à ma suite, me dit, sans préambule, qu'elle étoit LIBRE, et ne voyoit point en moi son chef; qu'à l'instant elle alloit rétrograder avec les quinze Hottentots récemment arrivés; et jusqu'à mes propres gens, qui me signifiè-

rent d'un ton hardi, qu'ils n'étoient point d'humeur à se faire écharper par des milliers de Caffres; tous ensemble, avec des cris, me déclarèrent affirmativement qu'ils ne me suivroient pas, et qu'ils alloient plutôt sur-le-champ se remettre en route pour les colonies. Je tenois toujours ferme, et leur fis tête jusqu'à la fin. Mes représentations, les instances de mon Klaas, n'en ébranlèrent que deux, qui consentirent à se hasarder avec moi. Le vieux Swanepoël en étoit un; mais que pouvions-nous faire à nous quatre? Vainement je remontrai à ces sauvages, de quelle ingratitude ils payoient la complaisance que j'avois eue de les laisser venir avec moi; qu'ils oublioient bien vîte les soins, les vivres et la protection que je leur avois accordés; vainement je leur dis que je les tenois tous pour des traîtres, des lâches, et mes ennemis plus odieux que les Caffres; je ne fis que redoubler leur crainte, et leur inspirer de la haine contre moi-même; l'épouvante s'étoit assise au milieu d'eux; je la lisois sur tous les fronts. Je pris le parti de me taire; la nuit s'avançoit; après avoir recommandé la plus sévère garde, j'allai m'enfermer dans ma tente. On m'aver-

tit, au point du jour, que ces étrangers délogeoient, entraînant leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux, tous leurs effets après eux ; je défendis qu'on leur dît un seul mot d'adieu; et moi-même, sans perdre de temps, je donnai l'ordre pour le départ, et me mis en route de mon côté. En quatre heures, nous traversâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte; puis rafraîchis par un orage, qui sembloit arriver à souhait, après quatre heures, nous campâmes pour passer la nuit. Nous vîmes toujours, chemin faisant, quelques habitations désertes, dont les propriétaires sans doute étoient du nombre des confédérés. Le sol, dans cet endroit, me parut généralement bon ; les montagnes étoient couvertes de beaux et grands arbres; les plaines parsemées de mimosa-nilotica, regorgeoient de gazelles, spring-boken, et de gnous, que les habitans nomment *wilde-beest ;* ces derniers animaux, quoique très-bons à manger, sont cependant inférieurs aux autres gazelles.

Par tous les renseignemens que j'avois pris des quinze Hottentots qui avoient soulevé la horde et me l'avoient enlevée, j'estimois que je ne devois pas être loin de l'en-

droit où tous les colons s'étoient rassemblés. Je me flattois sans cesse de trouver parmi eux quelques gens de bonne volonté, qui, goûtant mes projets de pacification auprès des Caffres, et l'espoir de secourir de malheureux naufragés, s'y livreroient de bonne grace, et s'empresseroient de me seconder. L'image de ces infortunés me suivoit partout : quelle devoit être l'affreuse situation des femmes, condamnées à traîner ainsi leurs jours dans les horreurs et tous les déchiremens du désespoir ! Cette idée ne désemparoit pas mon imagination, et m'attachoit de plus en plus à mon projet ; le desir de leur rendre la liberté et de les ramener avec moi, m'étourdissant de plus en plus sur les obstacles, ne me laissoit voir que la possibilité du succès : combien j'étois impatient d'arriver chez cette horde de colons !

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entreprise au point du jour, je découvris enfin l'habitation tant desirée ! Du plus loin que ces gens m'apperçurent, je les vis tous s'assembler et se grouper devant la maison ; leurs mouvemens, leurs déplacemens, l'attention avec laquelle ils tournoient tous ensemble leurs regards vers moi,

me faisoient assez comprendre qu'ils ne me voyoient pas sans alarme, et que mon convoi sur-tout les inquiétoit fortement. Je piquai des deux; et les abordant avec politesse, je me fis connoître, et déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher qu'avec l'autorité de la puissance hollandaise, à qui j'avois des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon discours, très-concis, parut leur en imposer; ils m'accueillirent alors avec les démonstrations de la plus grande joie, et me témoignèrent combien ils étoient enchantés de me voir. Ils m'avouèrent que ma barbe les avoit intrigués (elle avoit alors onze mois de crue); qu'ils n'avoient su non plus que penser de mes armes, de mes chariots, de mon grand cortège; qu'ils avoient souvent ouï parler de moi; qu'on leur avoit conté cent catastrophes où j'avois failli perdre la vie; mais qu'on les avoit assurés en dernier lieu qu'un vaisseau que j'avois trouvé à l'ancre dans la baie Blettenberg, m'avoit conduit à l'île Bourbon; qu'ainsi ils n'avoient eu garde, en me voyant arriver, de croire que ce fût moi. Après avoir essuyé cent questions auxquelles on ne me donnoit pas le temps de

répondre, je leur déclarai les motifs qui m'avoient conduit vers eux, et la résolution que j'avois prise de pénétrer dans le fond de la Caffrerie. Je ne leur cachai pas combien j'étois surpris de ce que jusqu'à ce moment, ils n'avoient point encore tenté de sauver les malheureux européens, dont ils n'ignoroient pas le sort; que j'espérois trouver parmi eux des hommes de bonne volonté, qui se détacheroient pour venir avec moi vers la côte sur laquelle avoit péri leur vaisseau; qu'il ne falloit pas douter que le gouvernement hollandais ne récompensât glorieusement les auteurs d'une si belle entreprise; et, pour les déterminer d'autant plus, je ne manquai pas d'ajouter que, parmi les effets du vaisseau qui étoient encore en partie sur la côte, chacun d'eux trouveroit l'avantage de se procurer à peu de frais mille aisances pour le reste de ses jours. Cette raison parut les ébranler un moment; mais j'en augurai mal, quoiqu'ils s'empressassent de me répondre que si les choses étoient telles que je les leur dépeignois, il n'y avoit rien de si juste que d'aller au secours de ces malheureux, qui, dans le fond, étoient, disoient-ils, leurs frères, leurs semblables.

Le plus rusé, comme le plus lâche de la troupe, ne prenant de mon discours que ce qui intéressoit sa cupidité, ajouta pour les autres, qu'il étoit trop probable que les Caffres avoient déjà dépouillé le vaisseau, et en avoient enlevé ce qu'il y avoit de meilleur; qu'on n'y trouveroit peut-être rien, ou si peu de chose, qu'on n'en rapporteroit pas de quoi compenser les frais et les risques d'un pareil voyage, et qu'ils laisseroient, pendant leur absence, leurs femmes et leurs enfans exposés à être massacrés par les Caffres.

Je sentois intérieurement qu'il n'y avoit rien qui pût les tenter dans cette expédition: ils ne pouvoient enlever beaucoup de bestiaux aux ennemis; car, après s'en être partagé plus de vingt mille depuis le commencement des hostilités, il ne devoit pas en rester beaucoup à ces sauvages, qui, pour conserver ceux qu'ils avoient réchappés du pillage, les avoient retirés fort avant dans l'intérieur de leurs terres.

Je fis tous mes efforts pour combattre les raisonnemens de cet homme, et lui dis assez de fois qu'il oublioit sur toutes choses les malheureux pour qui j'étois venu solliciter

des secours. Mais il avoit entraîné ses camarades, et dès-lors aucun d'eux ne montra le moindre penchant à me seconder. N'ayant plus à compter sur des profits, il ne falloit plus compter sur leur assistance.

J'aurois vainement tenté plus long-temps de les ébranler; je me répandis en imprécations. Je les menaçai de toute l'animadversion du gouvernement; je leur souhaitai des nuées de Caffres autour de leur habitation; et, dans la crainte que leur exemple n'influât jusque sur les miens, parmi lesquels j'en trouvois quelques-uns qu'un peu d'obéissance et d'amitié attachoit encore à ma personne, je m'éloignai sur-le-champ, et me remis en route.

J'avois remarqué qu'ils étoient renforcés par une troupe assez nombreuse de métis Hottentots; cette première espèce est courageuse, entreprenante, tient plus du blanc que du Hottentot, qu'il regarde au-dessous de lui; ils avoient toujours été les premiers à marcher contre les Caffres, et s'étoient signalés dans toutes les rencontres. Cela me fit naître l'idée de laisser en arrière trois de mes gens, avec ordre de se faufiler parmi eux, et de faire en sorte d'en engager quel-

ques-uns à me suivre, sur-tout ceux qui connoissoient le pays et la langue des Caffres. Je les instruisis comme il faut, avant de les laisser partir; et voulant me rendre au-delà de la rivière *Klein-Vis* (ou petite rivière des Poissons), je la leur assignai pour rendez-vous. J'y arrivai, en trois heures de temps, par de très-mauvais chemins, et je fis halte après l'avoir traversée. Il fallut y coucher pour attendre le retour de mes gens, et des nouvelles du succès de leur négociation; j'avois vu quelques empreintes de lions; je me précautionnai contre les surprises de ces animaux autant que contre celles des Caffres. Je n'aurois pas eu beaucoup d'inquiétude sur le compte de ces derniers, s'il m'eût été possible de trouver un moyen de leur faire savoir que je n'étois ni de la nation, ni de l'avis, ni du nombre de leurs persécuteurs; mais ils pouvoient tomber à l'improviste sur mon camp, et y causer bien du dommage, avant que nous nous fussions expliqués. Cette considération m'engagea à choisir, pour cette fois, contre ma coutume ordinaire, une élévation dont la vue s'étendît un peu loin. J'y fis dresser ma tente, ranger mes chariots et toutes mes

bêtes; puis, à quelques pas de-là, je fis construire quelques huttes; ensuite nous allâmes placer ma tente canonnière à une portée de fusil de ce camp; je la fis masquer avec des branches d'arbre pour qu'elle ne fût point apperçue; c'étoit-là que je comptois passer la nuit avec tous mes gens; par cette manœuvre, je donnois le change à l'ennemi: s'il se fût en effet présenté, croyant me surprendre dans mon camp, il s'y seroit, à coup sûr, jeté à corps perdu; c'est alors que j'aurois eu le temps d'arriver sur lui, et de le surprendre à mon tour.

La nuit ne fut pas tranquille. Nos chiens nous donnèrent beaucoup d'inquiétude, et nous ne dormîmes point.

A la pointe du jour, je vis arriver de loin mes trois Hottentots; ils amenoient avec eux trois étrangers; l'un nommé *Hans*, fils d'un blanc et d'une hottentote, avoit presque toujours vécu parmi les Caffres; il en parloit facilement la langue; quelques verres d'eau-de-vie d'Orléans, que j'avois en réserve, m'eurent bientôt gagné toute sa confiance, et je lui fis conter tout ce qu'il savoit sur les affaires présentes. Ce qu'il m'apprit, me confirma dans l'opinion que les Caffres,

en général, sont pacifiques et tranquilles; mais il m'assura que continuellement harcelés, volés et massacrés par les blancs, ils s'étoient vus forcés de prendre les armes pour leur défense; il me dit que les colons publioient par-tout que cette nation étoit barbare et sanguinaire, afin de justifier les vols et les atrocités qu'ils commettoient journellement contre elle, et qu'ils tâchoient de faire passer pour représailles; que, sous prétexte qu'il leur avoit été enlevé quelques bestiaux, ils avoient, sans distinction d'âge et de sexe, exterminé des hordes entières de Caffres, dérobé tous leurs bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de se procurer des bestiaux leur paroissant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en usoient avec tant d'indiscrétion, que depuis un an ils en avoient partagé plus de vingt mille, et qu'ils avoient impitoyablement massacré tout ce qui s'étoit présenté pour les défendre. Hans m'assura avoir été témoin d'une anecdote, que je place ici comme il me la raconta.

Une troupe de colons venoit de détruire une bourgade de Caffres; un jeune enfant d'environ douze ans s'étoit sauvé, et se te-

noit caché dans un trou; il y fut malheureusement découvert par un homme du détachement de colons, qui, le voulant garder comme esclave, l'emmena au camp avec lui; le commandant, qui le trouvoit à son gré, déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'avoit pris refusoit obstinément de le rendre; on s'échauffa des deux côtés; le commandant alors, outré de colère, et comme un forcené, courant à l'innocente victime, crie à l'adversaire : « Si je ne puis l'avoir, il » ne sera pas non plus pour toi ». Au même instant il lâche un coup de fusil sur la poitrine du jeune enfant, qui tombe mort.

J'appris encore que plusieurs fois, pour s'amuser, ces scélérats avoient placé leurs prisonniers à une certaine distance, et disputoient d'adresse entr'eux à qui tireroit le mieux au blanc. Je ne tarirois pas si je voulois rapporter en détail les atrocités révoltantes qu'on se permet chaque jour contre ces malheureux sauvages, sans protections et sans appui. Des considérations particulières et de puissans motifs me ferment la bouche; et, d'ailleurs, qu'est-ce que la réclamation d'un particulier sensible contre le despotisme et la force? Il faut gémir et savoir

se taire. J'en dis assez pour faire connoître ce que sont les colons dans cette partie de l'Afrique, que l'inertie du gouvernement abandonne à leurs propres excès, et craindroit même de punir. C'est-là que se commettent toutes les horreurs inventées par l'enfer; c'est dans un état républicain, qui se distingue plus qu'aucun autre par la simplicité de ses mœurs et de son esprit philanthropique, c'est-là que l'iniquité la plus coupable demeure impunie, parce qu'on ne daigne pas étendre ses regards au-delà des objets dont on est environné. Si quelquefois le gouverneur reçoit quelques nouvelles de ces déportemens affreux, la distance, le temps qu'il faut pour qu'elles arrivent jusqu'à lui, d'autres raisons peut-être qu'il est prudent de ne point approfondir, les amènent à la ville tellement déguisées ou dénaturées, qu'elles sont à peine le sujet des conversations du jour.

Un colon arrive de deux cents lieues loin; il se plaint au gouverneur que les Caffres lui ont enlevé tous ses bestiaux; il demande un *commando*, c'est-à-dire la permission d'aller avec le secours de ses voisins reprendre le vol qu'on lui a fait. Le

gouverneur ne présume pas la ruse, ou feint de n'y rien comprendre; il adhère à tous les faits exposés dans la requête qu'on lui met sous les yeux; il ne voit rien que d'équitable dans la demande de l'imposteur; les informations préalables exigeroient de trop longs délais; elles seroient pénibles, embarrassantes. Une permission est si facile à donner! elle coûte si peu! c'est un mot! On écrit ce mot fatal, et l'on ne se doute pas qu'il est l'arrêt de mort d'un millier de sauvages qui n'ont ni la même défense ni les mêmes ressources. Le monstre qui trompe ainsi la religion du gouverneur s'en retourne satisfait au milieu des complices de sa cupidité, et donne à son commando toute l'extension qui convient à ses intérêts. C'est un nouveau massacre qui n'est que le signal de plusieurs autres boucheries; car, si les Caffres ont eu l'audace de récupérer par force ou par adresse les bestiaux qu'on leur avoit enlevés, en vertu de cet ordre qui vient d'être surpris au gouvernement, et qui n'aura de fin que lorsqu'il n'y aura plus de victimes, à quel affreux carnage les colons ne se livrent-ils pas!

C'est ainsi qu'a continué cette guerre, ou

plutôt ce brigandage, pendant tout le temps de mon séjour en Afrique. Ce ne sont point des spéculations de commerce, ni l'amour d'aucun service qui m'ont conduit au Cap; l'impulsion seule de mon caractère, et le desir de connoître des choses nouvelles ont dirigé mes pas dans cette partie du monde. J'y suis arrivé libre et dans toute l'indépendance du génie. Je suis plus familiarisé avec l'intérieur du pays et les nations étrangères qui l'habitent, qu'avec aucune des colonies du Cap, et le Cap lui-même que je n'ai guère connu que dans mes retours. Nul intérêt personnel ne me fera soupçonner de partialité. Mais j'ai vu que, par toute sorte de raisons, l'œil prévoyant de la politique s'est ouvert trop tard sur les établissemens qui se sont éloignés et s'éloignent encore tous les jours de la métropole; j'ai vu que toute l'autorité d'un gouverneur ne s'étend pas assez loin pour arrêter jusques dans leur source les désordres affreux qui se perpétuent et se multiplient dans l'intérieur du pays. S'il arrivoit que, continuellement vexés, les Caffres fissent jamais cause commune avec les nations voisines qui commencent aussi à se plaindre des colonies,

leur réunion causeroit certainement les plus grands troubles; et qui sait à quel point s'arrêteroit une semblable confédération qui auroit en même temps des droits imprescriptibles à défendre, et d'anciennes injures à venger! Le gouvernement a plus d'un moyen de prévenir ces malheurs; mais il est temps de les mettre en œuvre: le danger croît par le retard. N'est-il pas arrivé qu'un gouverneur, instruit un jour d'une vexation cruelle exercée contre les sauvages, fit vainement sommer celui qui en étoit l'auteur de venir au Cap rendre compte de sa conduite? Le coupable ne daigna pas même répondre à l'ordre qu'on lui signifia; il continua de plus en plus à tourmenter et à piller comme il l'avoit toujours fait, et sa désobéissance n'eut aucune suite et fut même bientôt oubliée.

Un jour que je m'entretenois de ces abus avec quelques colons, plusieurs d'entr'eux me dirent qu'ils avoient plus d'une fois reçu de pareils ordres du gouverneur, auxquels ils ne faisoient aucune attention. Je mis un peu trop de chaleur dans cette dispute, et leur repartis que j'étois étonné que, dans ces circonstances, le gouverneur ne fît pas ac-

compagner ses ordres par un détachement qui, en cas de refus, enlèveroit le coupable, et le conduiroit sous bonne escorte à la ville. « Savez-vous bien, me dit l'un d'eux, » ce qui résulteroit d'une pareille tentative? » Nous serions tous dans un moment assemblés, nous tuerions la moitié de ses soldats, nous les salerions et les renverrions » par ceux qu'on auroit épargnés, avec menaces d'en faire autant de quiconque oseroit se présenter dans la suite ». Telle fut sa réponse, à laquelle je n'aurois trouvé pour le moment qu'une réplique inutile. Un peuple de ce caractère ne sera jamais facile à traiter; il faudra bien de la souplesse pour le réduire. Je ne regarde pas comme impossible qu'un jour secouant tout-à-fait le joug, il ne fasse peut-être la loi au chef-lieu de la colonie; et ce jour arrivera lorsqu'un homme de tête, s'emparant de la confiance et des esprits de la multitude, viendra leur offrir, sous des couleurs séduisantes, l'image de l'indépendance et de la liberté. Ils ne sentent que trop déjà la facilité de l'entreprise et les avantages du succès; il ne faudroit que leur rappeler qu'ils sont environ dix mille, tous chasseurs, déterminés et adroits; que cha-

que coup qu'ils tirent est la mort; que sans peine et sans aucuns risques, ils peuvent battre et détruire toutes les forces que le gouvernement voudroit leur opposer; que l'abondance les attend au moment où ils méconnoîtront les loix gênantes et souvent tyranniques du gouvernement, qui s'opposent à tout genre de prospérité particulière; que, placés dans un superbe climat, possesseurs des plus belles terres et des plus beaux bois du pays, abondamment fournis de gibier de toute espèce, ils peuvent, en ajoutant à tous ces avantages celui de la culture des terres et la multiplication des troupeaux, se procurer de la première main toutes les ressources des échanges; qu'au moyen des ports et des rades qui bordent par-tout leur territoire, il ne tient qu'à eux d'attirer l'industrie étrangère, d'augmenter leur population, leurs richesses et tous les agrémens d'un commerce extérieur et très-étendu. Le gouvernement du Cap n'en est pas à sentir pour la première fois toute l'importance de ces réflexions, et c'est là, peut-être, une des plus justes causes de son indolence apparente sur la conduite des colons. Il connoît le génie et le caractère de ces hommes ro-

bustes, presque tous élevés au milieu des bois. On les ménageoit d'autant plus, lors de mon séjour, qu'on se reposoit sur leurs secours puissans du sort de la ville entière, s'il fût arrivé que les Anglais, dans la guerre de 1781, se fussent présentés, comme on s'y attendoit, pour y faire une descente. Un dernier trait fera connoître à quel point on avoit droit de compter sur eux : dans une alarme mal-à-propos répandue, en moins de vingt-quatre heures on en vit arriver mille à douze cents qui alloient être suivis de tous les autres, si l'on n'avoit donné contre-ordre.

J'aurois induit dans une grande erreur, si l'on s'imaginoit, d'après ce que je viens de dire, que ces colons sont tous autant de Césars ; il s'en faut de beaucoup, et cela ne s'accorderoit guère avec les détails dont j'ai rendu compte plus haut, en parlant de leur guerre actuelle avec les Caffres, et de leurs possessions de toutes parts abandonnées et désertes. Nés la plupart dans les rochers, une éducation grossière et sauvage en a fait des colosses pour la force. Habitués dès leur tendre jeunesse à épier et à surprendre les animaux monstrueux de l'Afrique, ils ne sont absolument bons que pour un premier

coup de main, ou pour réussir dans une embuscade; ils ne tiendroient point à découvert en rase campagne, et ne reviendroient certainement pas à la charge; ils ne connoissent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique sentiment de sa force ou de son adresse; et, si l'on se rappelle mon aventure avec eux pendant mon séjour chez le bon Slaber, après mon désastre de la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellement. Il n'en est pas ainsi de la plupart des femmes. Courageuses avec réflexion, leur sang-froid ne connoît point d'obstacles ni de périls; non moins habiles à manier un cheval et à faire le coup de fusil que leurs maris, elles sont autant infatigables qu'eux, et ne reculeront pas à la vue du danger : ce sont de vraies amazones.

J'ai connu une veuve qui gouvernoit elle-même son habitation; lorsque les bêtes féroces venoient alarmer ses troupeaux, elle montoit à cheval, les poursuivoit à outrance, et ne quittoit jamais prise qu'elle ne les eût ou tuées ou obligées d'abandonner son canton.

Dans un de mes voyages, deux ans plus tard, aux pays des grands Namaquois, j'ai vu sur une habitation très-isolée, une fille de vingt-un ans qui accompagnoit toujours son père à cheval, lorsqu'il se mettoit en campagne à la tête de ses gens pour repousser les Bossismans qui venoient les inquiéter; elle bravoit leurs flèches empoisonnées, les poursuivoit avec acharnement, les gagnoit à la course, et les fusilloit sans pitié.

Les annales du Cap font mention d'un grand nombre de femmes qui se sont distinguées par des actions d'intrépidité, faites pour honorer le plus déterminé des hommes.

On s'y entretenoit encore lors de mon arrivée, de la tragique aventure d'une veuve qui vivoit sur une habitation très-reculée, avec ses deux fils, dont l'aîné avoit dix-neuf ans. Dans une nuit obscure, elle et toute sa maison fut réveillée par les piétinemens et les beuglemens sourds de ses bêtes à cornes, qui étoient enfermées non loin de là dans un parc. On vole aux armes, on court au bruit : c'étoit un lion; il avoit franchi l'entourage, et faisoit parmi les bœufs un affreux dégât : il ne falloit pour arrêter sa fureur, qu'entrer dans le parc, investir le fé-

roce animal et le tuer. Aucun des esclaves et des Hottentots de cette femme n'avoit assez de courage; ses deux fils même n'osèrent s'y présenter. Cette veuve intrépide entre seule armée de son fusil; et pénétrant au milieu du désordre, jusques sur le lion que l'obscurité de la nuit lui laissoit à peine entrevoir, elle lui lâche son coup; malheureusement l'animal n'étant que blessé, s'élance sur elle avec fureur et la terrasse. Aux cris de cette pauvre mère ses deux enfans accourent; ils trouvent le terrible lion attaché sur sa proie; furieux, désespérés, ils fondent sur lui, et l'égorgent trop tard sur le corps ensanglanté de leur mère. Outre les blessures profondes qu'elle avoit reçues à la gorge et en différentes parties du corps, le lion lui avoit coupé une main au-dessus du poignet, et l'avoit dévorée; tous les secours furent inutiles, et cette nuit même elle expira au milieu des douleurs, et des vains regrets de ses enfans et de ses esclaves assemblés.

On a vu que Hans m'avoit donné sur la Caffrerie tous les éclaircissemens que je lui avois demandés; il m'avoit appris que le terrein sur lequel je me trouvois actuelle-

ment, étoit de la domination d'un puissant prince Caffre qui faisoit sa résidence à trente lieues de nous, plus du côté du nord; qu'il gouvernoit la Caffrerie sous le nom du roi Faroo; il me conseilloit de pénétrer jusqu'à lui, m'assurant que je n'avois rien à craindre, aucun risque à courir; il me disoit au contraire que ces pauvres peuples me verroient avec plaisir, dans l'espérance que de retour au Cap, le récit de ce que j'aurois vu touchant leurs mœurs, leur caractère et leur façon de vivre, effaceroit les mauvaises impressions que donnoient d'eux partout les colons qui ne pouvoient les souffrir; qu'on leur laisseroit peut-être à la fin leur tranquillité, le seul bien qu'ils demandassent aux blancs.

Au premier coup-d'œil, ce raisonnement étoit spécieux, séduisant; je sentois vivement tous les avantages que je pouvois tirer d'un semblable projet. J'étois entraîné.... Mais d'un autre côté, si par trop d'imprudence ou de confiance, j'allois perdre en un moment tout le fruit de mon voyage; s'il arrivoit que je fusse massacré, cette démarche pouvoit passer pour le comble de la déraison et de l'extravagance; je connoissois

l'humeur vive et remuante des bâtards des blancs et des Hottentots; je voyois pour la première fois celui-ci, de quoi pouvoit-il être capable ? je l'ignorois ; l'appât d'un verre d'eau-de-vie venoit d'en faire un traître, il étoit ami des Caffres, il avoit passé une partie de ses jours avec eux, il sortoit alors d'une retraite suspecte à mes regards, et n'étoit là peut-être que pour observer les mouvemens des colons, et les trahir eux-mêmes. N'étoit-il pas possible qu'il eût aussi l'intention de me sacrifier, afin de partager mes dépouilles avec les Caffres, et de se faire auprès d'eux un mérite de m'avoir fait tomber dans le piége ?

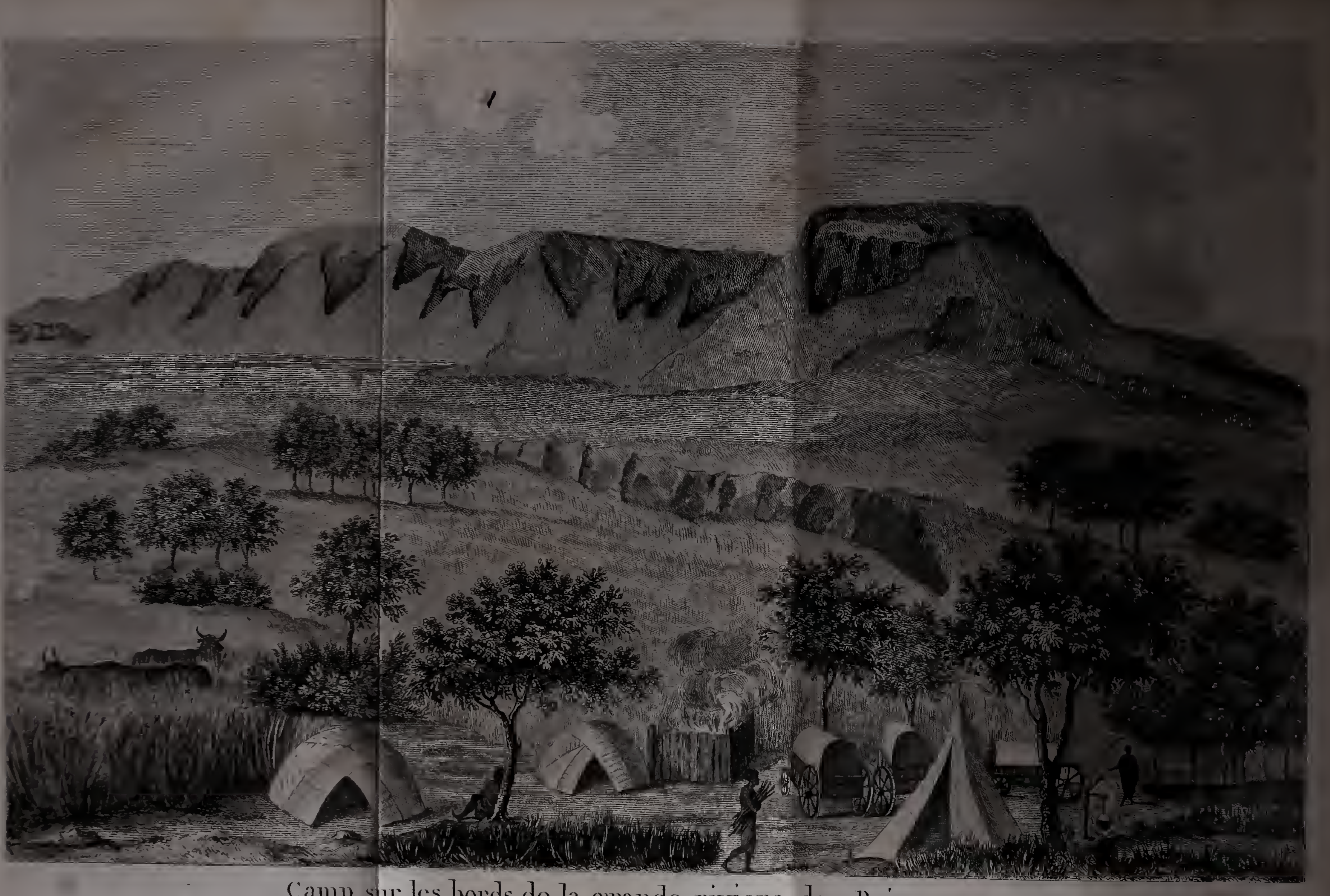
Après avoir pesé long-temps sur ces réflexions, agité par mille idées contraires, et hors d'état de prendre un parti pour moi-même, je m'arrêtai tout d'un coup à un plan plus facile et plus sage. Je me ménageois par ce moyen un peu de temps, pour me livrer à de nouvelles réflexions, et m'éclaircir davantage sans compromettre et ma fortune et ma personne. J'imaginai de faire une députation au roi Faroo, et sur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commission sans balancer ; quoique cette

conduite me parût d'un assez bon augure; j'étois bien résolu cependant de prendre mes sûretés; ce jeune métis me promit d'engager deux ou trois de ses amis à faire le voyage avec lui; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots, Adam et Slenger; ils devoient rendre compte à ce roi de tout ce que j'avois fait depuis onze mois que j'avois quitté le Cap, afin qu'il fût en état de juger que la curiosité seule me conduisoit dans ses états; je chargeai mes messagers de lui dire que, né dans un autre monde, étranger sur-tout dans les lieux où je me trouvois actuellement, je n'étois, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des colons qui lui faisoient la guerre; que je ne vivois pas même avec eux; que je désapprouvois hautement leur conduite, qu'en un mot, il pouvoit être assuré qu'aussi long-temps que je resterois dans son pays, il n'auroit nul sujet de s'inquiéter de mes mouvemens et de mes démarches, puisqu'ils ne tendoient qu'à un but unique et bien innocent; celui de me procurer les objets relatifs à mes goûts, ainsi qu'à mes études, et que loin d'apporter le ravage et la crainte dans ses possessions, j'y saisirois au contraire toutes les occasions d'être utile à

ses sujets, à lui-même, comme je l'avois été à plusieurs hordes de Hottentots, qui ne suspectoient ni ma foi ni mes services; j'ajoutai que le gouvernement du Cap, à qui je rendois un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé sous mes yeux, s'empresseroit de rétablir le calme dans son pays et la bonne harmonie entre lui et les colons.

Après avoir ainsi endoctriné mes députés, sur-tout ceux de mon camp, à qui je recommandois le plus grand secret sur quelques autres particularités, dont je les fis seuls dépositaires, telles, par exemple, que la condition expresse d'amener avec eux quelques Caffres, afin de juger du degré de confiance qu'ils auroient en moi, et de voir jusqu'à quel point je pourrois leur accorder la mienne, je leur remis quelques présens pour le prince, et les congédiai; ils me promirent de se rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devois les attendre; chacun d'eux fit ses provisions : ils partirent.

Je me mis moi-même en route dans la matinée; après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du *Groote-Vis Rivier*, ou Grande rivière des Poissons; la chaleur étoit excessive; la terre, de tous côtés cou-



Camp sur les bords de la grande riviere des Poissons. *Tome I.er Page 319.*

verte de gros cailloux roulés, rendoit le chemin fort pénible pour les bœufs; nous côtoyons toujours les bords de la rivière à trois cents pas de son cours; la fatigue nous força de nous arrêter; il n'étoit encore que quatre heures du soir. Tandis qu'on faisoit les préparatifs ordinaires pour se procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'apperçus les restes d'un kraal de Caffres, et je fus curieux de l'aller visiter; j'y vis quelques cabanes assez bien conservées, les autres étoient entièrement détruites; mais un spectacle plus triste frappoit mes regards; je reconnus des ossemens humains; leur vétusté me fit croire qu'ils provenoient des malheureux dont les colons avoient fait leurs premières victimes, et que cette expédition datoit des commencemens de cette injuste guerre.

La nuit du 10 s'écoula tranquillement; à la vérité quelques hiènes rôdèrent autour de nous; mais habitués à leurs manéges, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le matin, mes Hottentots qui revenoient de faire la provision d'eau, m'avertirent qu'ils avoient vu des empreintes toutes fraîches

de coudoux et d'hippopotames; nos provisions touchoient à leur fin; le temps étoit favorable. Je résolus de donner cette journée à la chasse.

Mes gens se répandirent sur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir le lieu précis où se tenoient les hippopotames; moi, je pris d'un autre côté, dans l'espérance de trouver des coudoux (1) ou d'autre gibier; je ne vis que des gazelles spring-boken et des troupes d'autruches; j'étois à pied; il n'y avoit nul moyen de les approcher; je commençois à craindre que toute la journée ne se passât en contemplations et en courses; j'avois arpenté et battu bien du pays, lorsque tout-à-coup dans une plaine, dont l'herbe étoit haute et qui portoit quelques arbrisseaux, j'apperçus un groupe de sept coudoux; ils ne me virent point heureusement; j'approchai avec précaution suivi d'un homme que j'avois mené avec moi; lorsque nous fûmes à deux cents pas, je lui

(1) Le coudou est cette belle gazelle d'Afrique à cornes en spirale, que décrit Buffon sous le nom de *Condoma*. Le mot *Coudou*, précédé d'un claquement de langue, est le nom hottentot de cette espèce.

dis de tirer le premier; plus sûr d'atteindre ces animaux à la course, je voulois réserver mon coup pour ce moment plus douteux; il tira et les mit tous en fuite, comme je m'y étois attendu; par un bonheur étrange, ils vinrent passer à trente pas de moi; je jetai bas le seul mâle qui fût dans la troupe; mon Hottentot eut beau me soutenir que c'étoit le même qu'il avoit visé, nous ne lui trouvâmes qu'une seule blessure et qu'une seule balle. Nous le couvrîmes de quelques branchages. Après avoir attaché mon mouchoir au bout d'une perche, et fiché en terre cet épouvantail pour écarter les bêtes féroces, nous nous mîmes à la poursuite des autres coudoux, parce que le mâle étant tué, j'étois certain que les femelles n'iroient pas loin; nous apperçûmes des traces de sang qui dénotoient que l'une d'elles avoit été touchée; à quatre cents pas en effet, nous la trouvâmes qui rendoit les derniers soupirs; mon Hottentot, à qui j'avois reproché sa mal-adresse, paroissoit flatté de la rencontre; mais il avoit tiré le mâle, et c'est par hasard qu'il avoit touché cette femelle. Nous la dépouillâmes. Elle fut vidée; par ce moyen nous pouvions à nous deux, n'étant

pas fort éloignés du mâle, la transporter jusques-là. Nous étions vraiment harassés de fatigue, et l'appétit commençoit à se faire sentir. Nous allumâmes quelques branchages, et fîmes cuire le foie sur des charbons. Je ne sais si ce fut l'effet de la faim ou de la délicatesse du mets, je me rappelle que sans autre assaisonnement, sans pain (il y avoit long-temps que je n'en mangeois plus), je ne pouvois m'en rassasier, et que c'est-là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie; nous attachâmes ensuite les quatre pieds de l'animal, et avec une perche nous le portâmes sur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon Hottentot se détacha pour me ramener deux chevaux et quelques-uns de ses camarades; notre chasse fut enlevée et conduite au camp. Dans un instant on remplit les marmites; on fit cuire des grillades sur des charbons ardens; en moins de deux heures les trois quarts de notre viande disparut.

Le Hottentot est gourmand tant qu'il a des provisions en abondance; mais aussi, dans la disette, il se contente de peu; je le compare, sous ce rapport, à l'hiène, ou même à tous les animaux carnassiers, qui dévorent

toute leur proie dans un instant, sans songer à l'avenir, et qui restent en effet plusieurs jours sans trouver de nourriture, et se contentent de terre glaise pour appaiser leur faim. Le Hottentot est capable de manger, dans un seul jour, dix à douze livres de viande; et dans une autre circonstance défavorable, quelques sauterelles, un rayon de miel, souvent aussi un morceau de cuir de ses sandales, suffisent à ses besoins pressans; je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens, qu'il étoit sage de réserver quelques alimens pour le lendemain; non-seulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils distribuent le superflu aux survenans; la suite de cette prodigalité ne les inquiette en aucune façon. « ON CHASSERA, disent-ils.... OU L'ON DORMIRA ». Dormir est pour eux une ressource qui les sert au besoin; je n'ai jamais passé dans des contrées âpres et stériles où le gibier est rare, que je n'aie trouvé des hordes entières de sauvages endormis dans leurs kraals; indice trop certain de leur position misérable; mais ce qui surprendra beaucoup, et que je n'avance que sur des observations vingt fois répétées, c'est qu'ils commandent au som-

meil, et trompent à leur gré le plus puissant besoin de la nature. Il est pourtant des momens de veille au-dessus de leurs forces et de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange, et qui, pour n'inspirer nulle croyance, ne cessera pas d'être un fait incontestable et sans réplique; je les ai vus se serrer l'estomac avec une courroie; ils diminuent ainsi leur faim, la supportent plus long-temps, et l'assouvissent avec bien peu de chose. Ce plaisant moyen des ligatures est encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie souffrante, et pensent qu'en gênant le mal ils l'obligent à fuir. J'ai été plus d'une fois présent à de pareilles opérations; après qu'elles étoient achevées au desir du malade, je le voyois se calmer, répondre plus facilement à mes questions affectueuses, et m'assurer qu'il éprouvoit du soulagement : quelque bizarre que paroisse cette coutume, elle ne seroit pas aussi généralement adoptée par ces peuples, si elle ne répondoit point à la haute idée qu'ils en ont.

Ceux de mes Hottentots que j'avois en-

voyés à la découverte de l'hippopotame, furent bientôt de retour, et m'apprirent qu'en côtoyant la rivière, ils en avoient reconnu un dans un endroit tellement couvert de roseaux, qu'il ne leur avoit pas été possible d'arriver jusqu'à l'eau pour l'examiner de plus près; mais que chaque fois qu'il s'étoit élevé pour respirer, ils l'avoient distinctement entendu; qu'en vain ils avoient tiré plusieurs coups de fusil pour l'effaroucher et l'obliger à changer de place; qu'il étoit probable que le lendemain il choisiroit un autre endroit plus favorable à nos desseins; ils avoient aussi rencontré une vingtaine de buffles, et n'en avoient pas tué un seul.

Le jour suivant, 11 du mois, nous fûmes visités, pendant la nuit, par des lions, des hiènes et des jakals; ils nous tinrent sur le qui-vive jusqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades et de nos viandes fraîches les avoit sans doute attirés; nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos chevaux, entr'autres celui que j'avois acheté de M. Mulder, au canton d'Auteniquois. Aux cris des bêtes féroces, la frayeur s'étoit emparée de ce jeune animal,

à tel point, que nous fûmes obligés de lui mettre des entraves aux quatre jambes, et double longe à la tête pour l'empêcher de se détruire lui-même; le jour ramena la tranquillité. Nous continuâmes la dissection de nos coudoux, après quoi l'on plia bagage.

J'avois envoyé la veille un Hottentot reconnoître Koks-Kraal; c'étoit le rendez-vous où j'étois convenu d'attendre mes députés; il n'y avoit que trois jours qu'ils étoient partis; je ne devois pas espérer de les revoir de si-tôt; cette nouvelle retraite pouvoit donc m'offrir un nouveau plan de vie, et c'est-là que j'allois fonder pour quelque temps mon petit empire, si des nouvelles fâcheuses ou quelque malheur ne forçoient pas mes députés à se replier sur moi; cependant je n'avois pas de temps à perdre, et les précautions, toujours plus indispensables, dont toutes les circonstances me faisoient une loi très-sévère, m'engageoient assez à me hâter. Sur le rapport de mon commissionnaire, je jugeai que nous camperions commodément dans Koks-Kraal, et le premier aspect de ce beau lieu ne trompa point mon attente. Je m'y rendis en trois heures. Nous trouvâmes une enceinte d'environ

cinquante pieds en quarré formée par une haie sèche de branches d'arbres et d'épines ; elle étoit un peu dégradée dans quelques endroits, mais sa restauration fut à peine l'ouvrage d'un jour. C'étoit, pour abriter nos bestiaux, une découverte d'autant plus heureuse, que cette enceinte dominoit presque tous les environs; d'un côté l'on découvroit la rivière, dont nous n'étions éloignés que de trois ou quatre cents pas. Les bêtes féroces n'étoient pas l'objet de mes plus grandes inquiétudes ; je songeois davantage à me garantir des Caffres répandus dans le pays. Ne sachant point les démarches pacifiques que je tentois auprès d'un de leurs rois, et les Caffres n'ayant aucune connoissance de ma façon de penser sur leur compte, ils pouvoient venir à toute heure m'insulter et m'attaquer dans mon camp, et, ce que je redoutois le plus, c'étoit celui même entre les mains de qui j'avois remis les conditions de mon ambassade. Instruit par ses propres yeux du nombre des gens qui restoient avec moi, de mes forces comme de ma foiblesse; instruit, par mes propres aveux, de mes résolutions et de la place assignée pour nous rejoindre, il étoit en son pouvoir ou de cor-

rompre ceux de mes gens qui l'accompagnoient, ou de les trahir et de les assassiner en chemin : qui l'empêchoit alors de cacher sa marche, et de venir, à la tête d'un parti nombreux, fondre inopinément sur moi ; et, par un de ces coups de main trop usités dans la guerre, m'effacer tout-à-coup de la liste des vivans ? Je ne cacherai point à mes lecteurs, qu'avec le projet bien formé de vendre chèrement ma vie, mes terreurs augmentoient en proportion des soins que je prenois chaque jour pour ma défense ; mais à mesure que le moment du départ de ces envoyés s'éloignoit, ma tête se tranquillisoit un peu ; une longue absence diminuoit le péril, et je finis par me familiariser avec ces tristes idées.

J'avois ordonné de dresser ma grande tente en dehors, à l'une des extrémités du parc ; je la fis entourer de cabanes postiches, pour donner le change à l'ennemi, comme on l'avoit essayé au Klyn-Vis-Rivier. A l'extrémité de ce parc, opposée à ma tente, et dans un de ses angles, nous pratiquâmes une séparation pour mes chevaux, une autre pour mes moutons et chèvres ; près de là je plaçai ma petite tente, et je me proposois d'y coucher ; nous exhaussâmes tellement tout

l'entourage du parc avec des arbres épineux, qu'il étoit impossible qu'aucun animal féroce pût le franchir; par ce moyen mes troupeaux se trouvoient en sûreté dans ce quarré d'environ quarante pas suffisamment libre et commode. Cette espèce de fort pouvoit même, au besoin, me servir de retraite pour moi et les miens, et de là nous eussions bravé deux mille Caffres.

Ces arrangemens satisfirent tous mes compagnons, encore plus inquiets que leur chef, et je les vis peu à peu reprendre leur gaîté naturelle. Nous ne négligions pas pour cela les accessoires d'usage; aux approches de la nuit, à cinquante pas de chacune des faces du parc, nous faisions de grands feux pour écarter les lions et les hiènes; nous en allumions d'autres encore auprès de nous, afin d'augmenter mes sûretés; toutes ces dispositions réussirent à merveille; je repris mes occupations ordinaires, et ne respirai plus que pour la chasse. Dès le premier après-dîné, j'avois vu des volées de perroquets traverser les airs pour aller s'abattre et boire à la rivière; je les observai et parvins à en tuer un. C'étoit une espèce nouvelle, et qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle

du perroquet cendré de Guinée ; sa couleur générale est le vert de plusieurs nuances ; mais sur chaque jambe et sur le poignet de l'aile, il porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes descriptions d'Oiseaux.

Nous étions aussi visités en plein jour par des troupes considérables de *bawians*, singes de la même espèce que mon ami Keès ; ces animaux, étonnés de voir tant de monde, l'étoient encore plus de reconnoître un des leurs paisible au milieu de nous, et qui leur répondoit en bon langage. Un jour, ils descendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp ; en moins d'une demi-heure, plus d'une centaine nous entourèrent avec curiosité ; ils répétoient sans cesse, *Gou-a-cou*, *Gou-a-cou*. La voix de Keès les enhardissoit. Il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres ; mais ils étoient tous de la même espèce ; ils se perdoient en démonstrations et gambades qu'on essaieroit en vain de décrire. On se tromperoit s'ils étoient jugés d'après ces singes abâtardis qui languissent en Europe dans l'esclavage, la crainte et l'ennui, ou périssent étouffés par les caresses

de nos femmes, ou même empoisonnés par leurs bonbons. Le ciel épais de nos climats flétrit leur gaîté naturelle et les consume ; ce n'est plus qu'avec des coups de bâton qu'on les fait rire.

Mais une singularité que j'ai eu déjà l'occasion de remarquer, fixoit mon attention. Tout en reconnoissant ses semblables et leur répondant, Keès, que je tenois par la main, ne voulut jamais les approcher; je le traînois vers eux ; et ces animaux, qui paroissoient simplement se tenir sur leurs gardes sans témoigner d'autre crainte, me voyoient arriver avec autant de tranquillité que Keès montroit d'agitation dans sa résistance. Tout d'un coup, il m'échappe, et court se cacher dans ma tente ; la crainte peut-être qu'ils ne l'entraînassent avec eux, étoit la cause de son effroi. Il m'étoit très-attaché ; j'aime à lui faire honneur de ce sentiment ; les autres singes continuoient leurs agaceries, et sembloient s'efforcer de gambades et de cris pour m'amuser ; rassasié de leur tintamarre, et las de ce spectacle, je voulus m'en procurer un autre ; un coup de fusil eut bientôt mis tous mes chiens à leurs trousses ; ce fut un coup-d'œil amusant de voir leur souplesse

et leur légéreté dans la course : ils se dispersèrent, et, sautant de rocher en rocher, ils disparurent plus prompts que l'éclair.

Le 13 du mois, je fus réveillé de grand matin par le chant d'un oiseau qui m'étoit inconnu. Ses tons soutenus et fortement prononcés, ne ressembloient en rien à tout ce que j'avois jusqu'alors entendu. Ils me paroissoient réellement extraordinaires; je me levai sur-le-champ, et j'arrivai fort près de lui sans qu'il m'eût apperçu; mais, comme à peine il faisoit jour, je le vis mal au milieu des branches touffues de l'arbre sur lequel il étoit perché, et j'eus le malheur de le laisser partir. Mais, à son vol, je crus reconnoître un engoulevent, oiseau nommé vulgairement crapaud volant en Europe.

Je ne m'étois pas trompé; quelques jours plus tard, j'eus occasion d'en tirer plusieurs autres.

Cet oiseau est très-différent de l'engoulevent que nous connoissons en Europe, et qui n'a qu'un cri plaintif assez semblable à celui du crapaud terrestre; ce qui probablement lui a fait donner le nom de crapaud volant. Mais celui d'Afrique a un chant très-articulé qu'il n'est pas possible d'imiter; il

le soutient pendant des heures entières après le coucher du soleil, quelquefois pendant toute la nuit; et cette différence, jointe à celle de sa robe, en fait une espèce nouvelle (1).

Je tuai encore plusieurs jolis oiseaux, entr'autres de ces barbus d'une très-petite espèce dont j'ai déjà parlé; un coucou que j'ai nommé le *Criard*, parce qu'en effet son cri perçant se fait entendre à une grande distance; ce cri, ou, pour m'exprimer plus correctement, ce chant, ne ressemble point à celui de notre coucou d'Europe, et son plumage est aussi très-différent. Je trouvai encore dans ce canton beaucoup de ces coucous dorés décrits par Buffon, sous le nom de *Coucou vert-doré* du Cap. Cet oiseau est, sans contredit, le plus beau de son genre; le blanc, le vert et l'or enrichissent son plumage; perché sur l'extrémité des grands arbres, il chante continuellement et dans une modulation variée, ces syllabes Di Di

(1) Voyez dans mon Histoire naturelle des Oiseaux, la description et la figure de cette espèce, sous le nom d'*Engoulevent à collier*; planches coloriées, n°. 49.

DIDRIC, aussi distinctement que je l'écris; c'est pour cette raison que je l'avois nommé le DIDRIC.

Comme je m'amusois ainsi à poursuivre quelques petits oiseaux, j'apperçus une volée de vautours et de corbeaux, qui faisoient grand bruit en tournoyant dans l'air. Arrivé presqu'au-dessous d'eux, je vis les restes d'un buffle que des lions avoient dévoré il n'y avoit peut-être pas vingt-quatre heures. Au premier aspect du champ de bataille, j'augurai que le combat avoit été terrible; tous les environs étoient battus et labourés; je pouvois compter combien de fois le buffle avoit été terrassé; je trouvois çà et là éparses des touffes de la crinière des lions qu'il avoit sans doute arrachées soit avec ses pieds, soit avec ses cornes.

Je n'étois pas éloigné de la rivière : je vis près de là des pas fraîchement imprimés de deux hippopotames; je suivis la trace, et reconnus aisément par quel endroit ils avoient regagné l'eau; je prêtois l'oreille inutilement et n'entendis rien; je ne pouvois gagner les bords de la rivière, tant ils étoient obstrués et garnis de roseaux et d'arbrisseaux; ces hippopotames avoient toute facilité pour se

tenir cachés et s'exempter de faire le plongeon ; j'aurois perdu trop de temps à les attendre ; l'heure du dîner approchoit ; j'étois à jeun et fatigué ; mon engoulevent et les autres oiseaux m'avoient mené fort loin ; dans le moment où, pour rejoindre mon camp par le plus court chemin, je m'orientois et consultois le soleil, un coup de fusil tiré presqu'à mon oreille me fit tressaillir, et me causa d'autant plus d'épouvante que je m'y attendois moins ; ce coup ne pouvoit venir que de quelqu'un de mes gens ; je courus vers le côté d'où je l'avois entendu partir, et je trouvai le plus mauvais de mes chasseurs en train de brûler ma poudre. Depuis la pointe du jour il guettoit, me dit-il, un hippopotame, et venoit de le tirer ; il ne doutoit point que l'animal ne fût tué. Un coup heureux peut partir d'une main maladroite ; quoiqu'il fallût plus d'un gros quart-d'heure pour voir l'animal remonter sur l'eau, je résolus de l'attendre moi-même, et j'envoyai mon Hottentot chercher du monde, en lui donnant commission de m'apporter quelque nourriture. Après une heure et demie d'impatience, mes gens arrivèrent; mais l'hippopotame n'avoit point encore re-

paru : le chasseur m'assuroit cependant qu'après avoir tiré son coup, il l'avoit vu s'enfoncer dans l'eau, et qu'en même temps il avoit remarqué beaucoup d'ébullitions et plusieurs taches de sang à la surface; il ajoutoit que le courant étant très-fort, l'animal avoit peut-être dérivé entre deux eaux, ce que je trouvai plus croyable : il partit donc dans l'espérance de le rencontrer plus bas ; moi, je regagnai le camp pour y disséquer les oiseaux que j'avois tués.

Vers les trois heures après midi, nous fûmes assaillis par un orage terrible, et le tonnerre tomba plusieurs fois sur la forêt qui bordoit la montagne. Un de mes gens revint avec une gazelle qu'il avoit tuée, et celui qui avoit tiré l'hippopotame arriva fort tard sans avoir rien vu; on se moqua beaucoup de lui ; il fut l'objet des sarcasmes de mes beaux-esprits ; chacun disoit son mot : on vouloit lui persuader que c'étoit sur un légouane qu'il avoit lâché son coup de fusil (1). Les plaisanteries faisant insensiblement place aux injures, je vis l'instant où

(1) Le légouane est une espèce de gros lézard assez commun dans les rivières d'Afrique.

les épigrammes alloient se terminer par un noble combat aux coups de poings ; je mis fin, par un mot, à leur verve bilieuse, et contraignis les orateurs au silence.

Le 14, la pluie tomba toute la nuit avec une telle abondance, qu'elle éteignit nos feux sans qu'il fût possible de les rallumer. Nos chiens faisoient un vacarme affreux, qui nous tint tous éveillés ; cependant nous ne vîmes aucun animal féroce. J'ai observé que, dans ces nuits pluvieuses, le lion, le tigre et l'hiène ne se font jamais entendre ; c'est alors que le danger redouble ; car, comme ces animaux ne cessent pas pour cela de rôder, ils tombent sur leur proie sans s'être annoncés, et sans qu'on ait le temps de les prévenir. Ce qui ajoute encore à l'effroi que devroit causer cette circonstance fâcheuse, c'est que l'humidité ôtant le nez aux chiens, leur secours est presque nul ; mes gens n'étoient que trop instruits de ce danger : lorsque la pluie éteignoit nos feux pendant la nuit, ils avoient beaucoup de peine à prendre sur eux de les rallumer, tant ils craignoient les surprises.

Il faut convenir que les nuits orageuses des déserts d'Afrique sont l'image de la dé-

solation, et qu'on se sent involontairement frappé de terreur. Quand ces déluges vous surprennent, ils ont bientôt traversé, inondé une tente et des nattes; une suite continuelle d'éclairs fait éprouver vingt fois dans une minute le passage subit et précipité d'un jour effrayant à l'obscurité la plus profonde; les coups assourdissans du tonnerre qui éclatent de toutes parts avec un fracas horrible, s'entrechoquent, se multiplient renvoyés de montagnes en montagnes, le hurlement des animaux domestiques, quelques intervalles d'un silence affreux, tout concourt à rendre ces momens plus lugubres. Le danger des attaques de la part des bêtes féroces, ajoute encore à la terreur commune: il n'y a que le jour pour diminuer l'effroi, et rendre le calme à la nature.

Il survint, mais triste encore et chargé de nuages; la pluie redoubloit par intervalles. N'étant point disposé à sortir, je m'occupai à faire la revue des oiseaux de ma collection nouvellement préparés. J'en avois suffisamment pour en remplir une caisse. Je la fis avec beaucoup de soin, et la calfeutrai selon ma coutume, pour empêcher les insectes d'y pénétrer. La récapitulation générale, tant de

ceux que je possédois actuellement que des envois précédens que j'avois faits du pays d'Auteniquois, passoit déjà sept cents pièces.

Vers les quatre heures du soir, le ciel s'épura, et vint ranimer fort à propos nos courages abattus. Nous reprîmes nos exercices accoutumés. Je m'amusai à faire tirer au blanc; c'étoit un grand plaisir pour mes Hottentots; j'avois soin de le leur procurer de temps en temps: il les tenoit en haleine, et j'avois remarqué qu'à dater des commencemens du voyage, leur assurance avoit augmenté en proportion de leur adresse; ils recevoient de moi, comme une faveur, ce que je ne leur accordois que dans la vue politique d'une plus grande sécurité pour ma caravane. Le prix étoit ordinairement une ration de tabac; une bouteille accrochée à un rocher servoit de but; la condition étoit de la casser à deux cent cinquante pas. Ce fut un nommé Pit qui, ce jour-là, au cinquante-quatrième coup, remporta le prix; il le partagea généreusement à tous ceux qui avoient concouru avec lui. Les balles n'étoient point perdues pour cela; on les retrouvoit toujours presque toutes au pied

de la roche; il n'en coûtoit que la façon de la refonte.

Le coucher du soleil nous promit du beau temps pour le lendemain, et je formai le dessein de faire sérieusement la chasse aux hippopotames. J'envoyai plusieurs hommes à la découverte le long de la rivière; nous nettoyâmes toutes nos armes à feu; nous fondîmes des balles de gros calibre, dans lesquelles je mettois, suivant l'usage d'Afrique, un huitième d'étain : les balles, par ce moyen, sont d'une plus grande résistance; elles pénètrent mieux, parce qu'elles ne s'applatissent point sur les os : elles seroient d'un effet encore plus certain s'il étoit possible de n'en employer que d'étain pur; mais, devenues plus légères, elles ne porteroient pas si loin, et ne toucheroient jamais si juste. Après que les feux pour la nuit furent allumés, ce qui ne se fit pas facilement parce que la terre étoit humide et le bois fort mouillé, je régalai mes gens avec du thé; je suis persuadé que, sur une once, ils firent passer au moins cinquante pintes d'eau bouillante.

Cette soirée fut une des plus amusantes que j'eusse encore passées. Toujours mêmes

quolibets, mêmes contes plaisans de la part de ces bonnes gens, qui, tous assis en rond autour d'un grand feu, s'évertuoient pour amuser leur maître ; et, jaloux de fixer son attention et de lui donner des preuves d'attachement et de cordialité, lui faisoient aisément oublier quel chef-d'œuvre on couronnoit ce jour-là dans une telle académie ; certes, mon lycée valoit bien son pareil. Il fut sur-tout question des prouesses du lendemain à la chasse des hippopotames ; tout le monde espéroit se trouver de la fête ; j'eus beaucoup de peine à arranger cette partie de façon que chacun fût content ; je voulois que quelques chasseurs se distribuassent dans la campagne pour tirer des gazelles, sur lesquelles je faisois plus de fond pour notre cuisine que sur les hippopotames, attendu que la rivière avoit ses bords si couverts de roseaux et de grands arbres, qu'il me paroissoit toujours plus difficile de les découvrir et de les approcher. Cependant la nuit avançoit, et je ne voyois point arriver les chasseurs que j'avois envoyés à la découverte ; je fis tirer trois coups de mon gros calibre ; il se passa presque une demi-heure sans qu'on nous répondît : à la fin nous dis-

tinguâmes, à quatre ou cinq minutes d'intervalle, trois coups qui nous firent juger qu'ils étoient peut-être adressés à des hippopotames : un quart-d'heure après, nous entendîmes encore trois autres coups; mais le son ne nous parut pas venir de si loin que les premiers: enfin, d'intervalles en intervalles, toujours mêmes décharges, et toujours plus rapprochées de nous; ce qui nous persuada que ces malheureux fuyoient la poursuite de quelques bêtes féroces. J'allois voler à leur rencontre; ils parurent, effarés et tremblans. Ils n'avoient cependant rien apperçu; mais, à l'inquiétude des deux chiens qu'ils avoient emmenés avec eux, il étoit trop clair que des lions marchandoient leur vie, et qu'ils avoient eu tout à craindre dans leur chasse. Les chiens, comme on va le voir, ne les avoient point trompés: j'appris d'eux encore qu'ils avoient ouï le grognement de quelques hippopotames au-dessus de l'endroit où ils s'étoient embusqués; ce rapport fortifia mes espérances; mais nous avions grand besoin de repos; je rentrai dans ma tente. Je n'étois pas encore endormi à onze heures et demie; tout-à-coup le rugissement d'un lion, qui n'étoit

qu'à cinquante pas de nous, frappe mon oreille; il se faisoit entendre d'un autre lion qui paroissoit d'abord lui répondre de fort loin; mais dans un quart-d'heure, celui-ci le vint joindre, et tous deux se mirent à rôder près du camp; nous fîmes une patrouille si hardie et si prompte, et nous tirâmes à-la-fois tant de coups de fusil, que nos décharges les intimidèrent et les forcèrent à gagner tout-à-fait le large. Nous ne doutâmes plus que ce ne fussent les mêmes qui avoient suivi nos chasseurs. Pour cette fois, ils devoient leur salut aux chiens qu'ils avoient emmenés. Avertis par eux du danger qui les menaçoit, les coups de détresse qui s'adressoient à nous avoient suffi pour tenir l'ennemi en respect.

On ne sauroit exprimer à quel point les chiens les plus hardis tremblent à l'approche du lion.

Rien n'est si facile pendant la nuit que de deviner à leur contenance quelle est l'espèce d'animal féroce qui se trouve dans le voisinage. Si c'est un lion, le chien, sans bouger de la place, commence à hurler tristement. Il éprouve un mal-aise et la plus étrange inquiétude; il s'approche de l'homme, le

serre, le caresse ; il semble lui dire : « TU ME DÉFENDRAS ». Les autres animaux domestiques ne sont pas moins agités : tous se lèvent ; rien ne reste couché ; les bœufs poussent à demi-voix des mugissemens plaintifs ; les chevaux frappent la terre et se retournent en tous sens ; les chèvres ont leurs signes pour exprimer leur frayeur ; les moutons, tête baissée, se rassemblent et se pressent les uns contre les autres ; ils n'offrent plus qu'une masse et demeurent dans une immobilité totale. L'homme seul, fier et confiant, saisit ses armes, palpite d'impatience, et soupire après sa victime.

Dans ces occasions, l'épouvante de Keès étoit la plus marquée ; autant effrayé des coups de fusil que nous tirions que de l'approche du lion, le moindre mouvement le faisoit tressaillir ; il se plaignoit comme un malade, et se traînoit à mes côtés, dans une langueur mortelle. Mon coq me paroissoit seulement étonné de toute cette agitation convulsive de mon camp ; un simple épervier l'eût jeté dans la consternation. Il craignoit plus l'odeur d'une belette que tous les lions réunis de l'Afrique : c'est ainsi que chaque être a son ennemi qui le défie, et

celui-ci fléchit à son tour devant un plus fort. L'homme seul brave tout, si ce n'est son semblable, son plus cruel ennemi.

On voit, à la vérité, des animaux d'une même espèce se livrer entr'eux des combats; mais l'amour, la seule passion qui les désunisse, les y force momentanément; après quoi tout rentre dans l'ordre. On remarque chez les animaux domestiques des haines plus suivies et plus durables. Est-ce l'effet de l'éducation ou de l'exemple?

Je reviens aux différences par lesquelles le danger s'annonce; on croira sans peine qu'aucun autre n'a été à portée d'en mieux apprécier les détails; et tous les livres et les compilations, et toute l'éloquence spéculative, ne sauroient prévaloir contre des observations pratiques tant de fois répétées sur le grand théâtre des déserts d'Afrique.

Si c'est une hiène qui parcourt le voisinage du camp, le chien le plus hardi la poursuit jusqu'à une certaine distance, et ne paroît pas la craindre infiniment; les bœufs, habitués au voyage et qui se sentent forts de la présence de l'homme, restent couchés sans témoigner de crainte : mais, s'il se trouve dans le nombre quelques jeunes

bêtes inaccoutumées qui entendent cet animal dangereux pour la première fois, saisies de frayeur, elles cherchent à s'échapper de l'enceinte, et deviennent par-là bientôt la proie du féroce glouton, qui, toujours aux aguets, saute sur sa victime au moment où elle croit lui échapper. Enfin, l'hiène n'est à craindre que pour les animaux qui, au lieu de se défendre, cherchent leur salut dans la fuite. Cela est si vrai, qu'un cheval ayant le pied attaché à son licou, comme le pratiquent les colons du Cap pour l'empêcher de s'éloigner de la pâture, obligé de se défendre, ne pouvant fuir, devient bien rarement la proie d'une seule hiène. Il est donc prudent d'attacher pendant la nuit, dans l'intérieur du camp, les jeunes bêtes craintives, afin de les empêcher de s'évader et de sortir des enceintes.

Si ce sont des jakals (espèces de renards), les chiens les poursuivent avec vigueur et le plus loin possible, à moins que, pour le salut de ceux-là, il ne se trouve dans les environs des hiènes ou des lions; car, dès qu'ils en ont connoissance, la peur force les plus lâches à rebrousser chemin, et les ramène bientôt au gîte.

Les Hottentots prétendent que le jakal est l'espion des autres bêtes féroces; qu'il vient agacer et défier les chiens pour s'en faire suivre, afin que le lion ou l'hiène saisissant leur avantage, puissent plus facilement s'emparer de leur proie qu'ils partagent amicalement avec lui, en reconnoissance du service qu'ils en ont reçu.

Ce que j'ai vu vient assez à l'appui de cette assertion, peut-être un peu exagérée; il est certain, quoi qu'il en soit, que du moment que les jakals commencent leurs concerts, on ne tarde pas à entendre arriver les hiènes; elles ne se montrent cependant à découvert que lorsqu'elles voient les chiens bien engagés. Nous en gardions toujours deux à l'attache, pour aboyer en l'absence des autres, afin d'empêcher que l'hiène, qui craint le feu moins que le lion, ne nous approchât de trop près.

Le lendemain, 15 du mois, à peine faisoit-il jour, que nous étions tous sur pied. Après le déjeûné, je fis partir trois chasseurs pour le bois et pour la plaine, avec ordre de chercher des buffles, des gazelles de parade, des gnous et des coudoux; d'une autre part, je pris avec moi quatre des meil-

leurs tireurs, et trois hommes pour porter ma grosse carabine, les munitions et quelques pièces de viande séchée, dans le cas où nous serions obligés de passer toute la journée en campagne; et laissant le vieux Swanepoël avec le reste de mon monde à la garde du camp, nous partîmes.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de son bord autant qu'il nous étoit possible, et dans le plus grand silence; nous marchâmes ainsi trois bonnes heures sans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un hippopotame qui devoit avoir passé là pendant la nuit; nous suivîmes cette trace l'espace d'une heure et demie; elle nous conduisit à l'endroit où l'animal s'étoit jeté à l'eau: à l'instant nous nous distribuâmes le long du bord, à quelque distance les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui étoit le plus éloigné; nous courûmes à lui; il avoit vu et tiré l'animal, mais il l'avoit manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas long-temps sans le voir reparoître et l'entendre respirer; toute sa tête étoit hors de l'eau; mais il avoit gagné vers la rive opposée. La rivière étoit fort large;

deux de mes gens se mirent à la nage, et la traversèrent dans l'espoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu s'ils ne pouvoient l'amener à notre portée. Cette épreuve réussit complètement; mais l'hippopotame montroit tant de défiance qu'à peine pour respirer sortoit-il le bout du nez hors de l'eau; changeant de place à tout instant, il ne se remontroit jamais dans l'endroit où nous l'attendions; il replongeoit si souvent et si vîte qu'il ne nous donnoit pas même le temps de l'ajuster. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint; les deux Hottentots qui avoient passé la rivière n'avoient point de fusil; l'animal rusé qui remarquoit qu'on ne tiroit point de leur côté, s'y tenoit de préférence; je fis partir Pit, celui de mes chasseurs qui en dernier lieu venoit de remporter le prix au blanc; je lui commandai de passer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, et surtout de ne point tirer sans être sûr de son coup; il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence; l'animal qui, de l'autre bord se sentant hors de notre portée, n'avoit point de défiance, levoit quelquefois sa tête

presqu'entière hors de l'eau ; dans un de ces momens Pit l'ajusta si bien, que l'hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il étoit bien touché ; j'en étois certain ; il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, et se débattant convulsivement ; c'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine ; il s'enfonça de nouveau, et ne reparut plus que vingt-sept minutes après, il étoit mort et dérivoit au courant ; nos nageurs allèrent à lui et le poussèrent de notre côté jusqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune, lorsque nous vîmes enfin ce monstrueux animal en notre possession ; mais mon monde et moi avions nos motifs qui ne se ressembloient guère. La gourmandise le présentoit aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils alloient se gorger, tandis que la curiosité l'offroit à mon esprit comme un objet intéressant d'histoire naturelle que je ne connoissois encore que par les livres et les gravures.

Les jambes de ce quadrupède, fort courtes proportionnellement à son volume, nous favorisoient d'autant mieux que nous pou-

vions le rouler à terre, comme nous aurions fait un foudre d'Allemagne. L'animal étoit tout aussi rond; je ne pouvois me lasser d'admirer et d'examiner dans les plus grands détails cette énorme masse. C'étoit une femelle; la balle de Pit l'avoit atteinte précisément au-dessous de l'œil gauche, et se trouva implantée dans la mâchoire; je doutois fort qu'elle fût morte de ce coup; ma balle au contraire, entrée précisément au défaut de l'omoplate, lui avoit cassé une côte et traversoit le poumon de part en part.

Elle avoit, depuis le mufle jusqu'à la naissance de la queue, dix pieds sept pouces de longueur, sur huit pieds onze pouces de circonférence; ses défenses arquées ne portoient que cinq pouces de long sur un pouce de diamètre dans la partie la plus épaisse; ce qui me faisoit juger qu'elle étoit encore jeune; je ne lui trouvai point de fœtus; elle n'avoit dans l'estomac que des feuilles et quelques roseaux mal broyés; j'y vis même des morceaux de branches de la grosseur d'une plume à écrire, qui n'étoient qu'applatis: généralement, soit dans l'estomac, soit dans les déjections, on remarque que les grands animaux, comme éléphant, rhinocéros, ne

triturent que fort légèrement les différentes nourritures qu'ils prennent.

Toutes les figures d'hippopotames qui ont été données jusqu'à présent sont très-imparfaites ; la meilleure que je connoisse, est sans contredit celle de M. Allaman, professeur de médecine à Leyde. Elle a été gravée d'après les dessins qu'il en avoit reçus de M. Gordon. Dans ma description des Animaux, je ferai copier celui que j'en ai tiré moi-même, et j'espère qu'il satisfera les naturalistes.

Je fis partir un Hottentot pour le camp, afin d'amener le lendemain deux forts attelages de bœufs, pour transporter notre chasse ; le jour avoit entièrement disparu ; nous choisîmes le dessous d'un gros arbre pour y passer la nuit ; nous n'étions pas éloignés du bord de l'eau, parce que n'ayant pu rouler notre animal plus loin, et ne voulant pas l'abandonner au hasard d'être dévoré par les bêtes carnassières, nous nous voyions forcés de le garder à vue : nous étions environnés et couverts de beaucoup d'arbres, ce qui rendoit notre position plus critique ; nous pouvions être aisément surpris ; mais au moyen des feux extraordinaires que nous allumâmes, et d'une vingtaine de coups de

fusil qui furent tirés par intervalles, nous eûmes une nuit fort tranquille. Il ne nous fut cependant pas possible de dormir; attirés par le voisinage de l'eau et la fraîcheur de l'emplacement que nous occupions, des miriades de cousins nous dévoroient; un de mes Hottentots qui s'étoit endormi avoit tellement été piqué, que son visage démesurément enflé le rendoit méconnoissable.

J'avois eu soin de faire couper un pied de l'hippopotame, qu'on m'accommoda comme on avoit fait, environ cinq mois avant, celui du premier éléphant que j'avois tué avant de traverser la montagne Duyvels-Kop, pour passer du pays d'Auteniquois dans celui du l'Ange-Kloof.

J'eus toutes les peines du monde pour mettre mes gens à l'ouvrage; ils avoient passé toute la nuit à se bourrer d'hippopotame; je les avois vus faire cuire des émincées d'un pied de large et de deux ou trois de longueur; ils ne sentoient d'autre besoin que celui de dormir.

On me servit pour mon déjeûné le pied qu'on m'avoit fait cuire pendant la nuit; il étoit succulent; je le crois supérieur à celui

de l'éléphant. Il est plus délicat, et jamais je n'ai rien mangé qui m'ait fait plus de plaisir.

Quoique l'hippopotame soit extrêmement gras, sa graisse n'a rien de dégoûtant, et ne produit point les mauvais effets de celle des autres animaux; mes gens la faisoient fondre et la buvoient par écuelles comme on avale un bouillon; ils s'en étoient outre cela si bien frottés, qu'on eût dit qu'on les avoit vernissés, tant ils étoient luisans, et leurs ventres tendus montroient assez que le repas de la nuit n'avoit point été frugal.

J'avois oublié de demander un cheval pour moi, Swanepoël y avoit pensé: la chaleur étoit excessive; six grandes lieues nous séparoient du gîte; je fis attacher l'hippopotame par la tête à une forte chaîne, et l'on y attela douze bœufs. Tant que nous longeâmes la rivière, ils éprouvèrent beaucoup de peine et de fatigue, soit par l'inégalité du chemin, soit par les troncs d'arbres qui gênoient à tous momens le passage; mais, une fois arrivés sur la plaine couverte d'herbes assez hautes, je fis changer les relais; et, voyant qu'ils alloient assez rondement, je montai à cheval pour gagner le devant. Jager, mon chien favori, qui ne me quittoit

jamais, et me suivoit à la chasse et dans toutes mes courses, fut obligé, pour cette fois, de rester en arrière, ne pouvant se traîner; il avoit imité mes Hottentots, et n'arriva qu'avec eux vers les cinq heures du soir.

Les trois chasseurs que j'avois envoyés d'un autre côté, étoient aussi de retour avec bonne prise; ils avoient tué deux gnous, trois gazelles de parade, de façon que nous nous trouvions tout d'un coup abondance de vivres; mais la grande chaleur, et le frottement de l'hippopotame sur la terre, l'avoient avancé et meurtri, de manière que quelques-unes des parties les plus susceptibles comme les plus délicates, étoient endommagées, et commençoient à se gâter : cela nous obligea à passer la nuit à le dépecer; on en sala une partie dans les deux peaux de gnoux que mes chasseurs avoient rapportées; je fis mettre à part les meilleurs morceaux dans une barique d'eau-de-vie qu'on défonça; après avoir transvasé dans des cruches ce qui pouvoit y rester de liqueur : mes gens profitèrent de cette opération, et s'enivrèrent.

La nuit suivante, nos deux lions revinrent

encore; je crois que toutes les hiènes et tous les jakals s'étoient assemblés pour nous rendre visite. Une hiène osa traverser nos feux et arriver jusqu'à nous. Elle fut manquée par un Hottentot qui la tira ; les jakals venoient jusques dans le camp ; sans le renfort de nos chiens, nous eussions été forcés de partager notre chasse avec ces animaux qui ne paroissoient pas d'humeur à en avoir le démenti.

Le lendemain, nos gens s'occupèrent à dépecer la peau de l'hippopotame pour en faire ce qu'on appelle dans le pays des *chanboc*. Ce sont les fouets en usage pour frapper les bœufs qui sont sous la main du conducteur au timon du chariot; ils ont la forme de ceux dont on se sert en Europe pour monter à cheval; mais ils sont plus gros et plus longs; et comme, dans la plus grande épaisseur, la peau peut avoir deux pouces, on la coupe en lanières de deux pouces de large, ce qui donne à toutes ces pièces deux pouces d'équarrissage en tous sens ; ils ont environ six pieds de long : on les suspend, et l'on attache un poids à l'extrémité inférieure pour les faire sécher ; on les arrondit à coups de maillet, observant de les faire

venir à rien par l'un des bouts : ceux qu'on rend plus minces pour monter à cheval ont sur ceux d'Europe l'avantage de ne jamais rompre, sur-tout si, de temps à autre, on prend soin de les lustrer avec un peu d'huile.

On fait un usage pareil du cuir du rhinocéros ; les habitans du Cap lui donnent même la préférence, quoique ce fouet soit moins solide, mais parce qu'il prend un plus beau poli et une couleur de corne presque transparente. Pour les colons, qui ne sont point élégans et qui préfèrent l'utile à l'agréable, ils ne font usage que des premiers ; les uns et les autres se vendent actuellement assez cher, les deux espèces d'animaux qui fournissent la matière de ces fouets ne se trouvant plus dans les colonies, et ceux des particuliers qui pénètrent quelquefois au-delà n'étant pas sûrs d'en pouvoir rencontrer.

Au reste, la peau de ces animaux ne peut guère s'employer mieux. Elle est trop épaisse pour servir à d'autres usages ; elle ressemble beaucoup, si l'on met à part son épaisseur, à celle du cochon ; l'hippopotame lui-même approche un peu de cet animal : leur lard

n'auroit point de différence pour les personnes qu'on n'en auroit pas prévenues : si la salaison de celui-ci pouvoit se faire avec toutes les précautions requises, on lui donneroit la préférence avec d'autant plus de raison, que, dans la colonie, cette graisse passe pour être très-saine ; par exemple, on est persuadé au Cap qu'elle suffit, prise en potion, pour guérir radicalement les personnes attaquées de la poitrine ; celle que je conservois dans des outres de peau n'avoit que la consistance ordinaire de l'huile d'olive dans les grands froids de l'hiver.

On reconnoît dans les défenses de l'hippopotame, une qualité qui lui donne la préférence sur l'ivoire ; celui-ci jaunit avec le temps ; mais, de quelque façon que les autres soient préparées, elles conservent leur blancheur dans toute leur pureté : il ne faut pas s'étonner si les Européens en font un assez gros objet de trafic, et sur-tout les Français ; aidées par l'art, elles suppléent à la nature, et figurent admirablement bien dans la bouche d'une jolie femme.

Mes Hottentots avoient compté sur une seconde chasse ; l'appât étoit pour eux si séduisant ! Je trouvai que nous avions assez

de provisions, et qu'il falloit employer plus utilement notre temps, ou du moins varier un peu nos occupations, je devrois dire nos plaisirs. L'envie me prit d'essayer ici mon filet : nous trouvâmes difficilement un endroit de la rivière commode pour le lancer ; mais nous y réussîmes tant bien que mal. Nous ne pûmes tirer tout au plus qu'une vingtaine de poissons de deux ou trois espèces ; le plus long avoit à-peu-près six pouces ; frits à la graisse d'hippopotame, ils me parurent excellens ; cette pêche ne nous procurant nul profit qui méritât de nous fixer, et l'embarras d'approcher de la rivière à notre gré m'en ayant tout-à-coup dégoûté, je fis retirer le filet. Dans le moment où l'on s'occupoit à le plier, il vint près de nous un oiseau qui, loin de s'effaroucher en nous voyant, s'approchoit de plus en plus, et poussoit des cris fort aigus ; on me dit que c'étoit l'oiseau qui découvre le miel : je remarquois dans ses cris et ses manières beaucoup d'analogie avec l'oiseau connu des ornithologistes sous le nom de *Coucou indicateur ;* mais il étoit beaucoup plus gros que celui que je connoissois déjà ; mes Hottentots qui le respectent, à cause des services

qu'il leur rend, me demandoient grace pour lui ; c'étoit une espèce nouvelle à joindre à ma collection, je l'abattis : il est du genre de l'*indicateur* connu ; mais plus grand et différent par son plumage, il formera une seconde espèce.

J'ai fait plus par la suite ; j'ai tué trois différentes espèces de ces oiseaux, tous également indicateurs.

Les sauvages de l'Afrique les connoissent bien, et les ménagent comme des divinités ; ces oiseaux ne vivent que de miel ou de cire ; ce sont eux qui leur indiquent involontairement les magasins où l'on trouve abondamment de l'un et de l'autre.

Les naturalistes placent, on ne sait pourquoi, l'indicateur parmi les coucous : il ne tient pourtant à ce genre que par la conformation des pieds; et, différent par les autres caractères physiques, il l'est beaucoup encore par ses mœurs. Au risque d'encourir l'anathême des scientifiques cabinets, il faut répéter sans cesse que les gros livres ne sont rien auprès du grand livre de la nature, et qu'une erreur, pour avoir été consacrée par cent plumes éloquentes, ne peut cesser d'être une erreur.

Cet oiseau n'est pas plus coucou que les pics, les barbus, les perroquets, les toucans, et toutes les autres espèces qui ont deux doigts devant et deux derrière ; s'il devoit être rangé dans un genre connu, il appartiendroit plutôt à celui des barbus, parceque c'est avec ceux-ci qu'il se trouve avoir le plus d'analogie.

Je n'ai trouvé dans son estomac que de la cire et du miel ; pas le moindre débris d'insecte ne s'y faisoit appercevoir : sa peau est épaisse, et le tissu en est si serré, que, lorsqu'elle est encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle. Je ne vois là qu'une admirable précaution de la nature qui, l'ayant destiné à disputer sa subsistance au plus ingénieux des insectes, lui donna une enveloppe assez forte pour le mettre à l'abri de sa piqûre.

Il fait son nid dans des creux d'arbres ; il se cramponne sur leur tronc comme les pics, et couve ses œufs lui-même : ce caractère de ses mœurs suffit pour le séparer totalement des coucous, et en faire un nouveau genre.

On peut voir, dans mon Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, les figures et

les descriptions détaillées des trois espèces d'indicateurs qui me sont connues.

Mon Hottentot Klaas, en revenant de la chasse, m'apporta un aigle qu'il avoit tué (1); c'étoit une espèce que je n'avois pas encore vue, et qui n'est décrite par aucun auteur; je le récompensai dignement, et lui donnai double ration de tabac, non que je dusse être généreux envers un homme que j'affectionnois de prédilection, et à qui il m'eût été cruel de refuser la plus légère faveur, mais pour exciter, par cet exemple, tous mes gens à me faire quelques découvertes.

Cet oiseau, entièrement noir, me sembloit, par son caractère, tenir autant du vautour que de l'aigle; mais j'ai reconnu qu'il en diffère par ses mœurs : au surplus l'analogie est grande dans tout le reste; car, au besoin, l'aigle devient vautour, c'est-à-dire que, pressé par la faim, s'il ne se présente rien de mieux pour l'instant, il se jette aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie sur une charogne empestée, et c'est une erreur grossière d'imaginer qu'il ne vit que de sa chasse :

---

(1) Voyez l'Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, n°. 6.

lorsque je faisois répandre les débris des gros animaux que nous avions tués, pour attirer les oiseaux carnivores, les aigles, les pigrièches même arrivoient à la curée tout aussi bien que les vautours.

Je demande bien pardon aux poètes anciens et modernes, de dégrader ainsi la noblesse de ce fier animal; il est affreux, je l'avouerai, de voir cette sublime monture du puissant maître des dieux, s'abattre honteusement sur les restes épars d'une charogne infecte, et s'y repaître à son plaisir !

Le 18, nous passâmes une partie de la nuit à faire le coup de fusil, pour écarter encore nos deux lions et la troupe vorace des hiènes. Je ne m'endormis que fort tard; à mon réveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de sauvages Gonaquois ? Cette visite et ses suites méritent de plus amples détails. Le lecteur, dans ce simple récit, puisera plus de vérités sur l'état positif d'un sauvage d'Afrique, que dans tous les discours des philosophes.

Le chef s'approcha pour me faire son compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchoient derrière lui : elles étoient

luisantes et fraîchement *boughouées ;* c'est-à-dire qu'après s'être frottées avec de la graisse, elles s'étoient saupoudrées d'une poussière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le pays *boughou*, et qui porte une odeur assez agréable. Elles avoient toutes le visage peint de différentes manières ; chacune d'elles me fit un petit présent. L'une me donna des œufs d'autruche ; une autre un jeune agneau ; d'autres m'offrirent une abondante provision de lait dans des paniers qui me paroissoient être d'osier. Ce dernier cadeau m'étonna. « Du lait dans des » paniers, me disois-je ! voilà une invention » qui annonce bien de l'industrie » ! Et, me rappelant ces pots au lait de cuivre dont on se servoit autrefois à Paris, avant que la sagesse de la police les eût à jamais proscrits, je vis, en les comparant avec les vases si propres qui m'étoient présentés, combien un grand peuple avec ses arts, ses grands hommes et son louvre, est souvent loin, pour les besoins les plus simples, des peuples qu'il méprise !

Ces jolis paniers se fabriquent avec des roseaux ou des racines si déliées, et d'une texture si serrée, qu'ils peuvent servir

même à porter de l'eau; ils m'ont été, pour cet usage, d'une grande ressource dans la suite. Le chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étoient l'ouvrage des Caffres, avec lesquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce chef se nommoit *Haabas ;* il me fit présent d'une poignée de plumes d'autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faisois de son présent, je détachai sur-le-champ le panache de la même espèce que je portois à mon chapeau, et je mis le sien à la place; je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la satisfaction qu'il en ressentoit; il me témoigna par ses gestes et ses paroles combien il étoit enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce chef ma reconnoissance : je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allois me procurer, à peu de frais, une scène délicieuse, et faire plus d'un heureux; d'un simple signe, Haabas fit approcher tout son monde; dans un clin-d'œil, ils formèrent un cercle, et s'accroupirent comme des singes; tout le tabac fut distribué, et je remarquai, avec beaucoup de plaisir, que la portion que s'étoit réservée Haabas égaloit tout

au plus celle des autres. Je me sentis touché de cette bonhomie et de l'esprit d'équité que je voyois briller en lui d'une façon si naïve et si simple; j'ajoutai au présent que je venois de lui faire, pour lui personnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadou, et un collier de très-gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers et du fil de cuivre pour des bracelets; au milieu de ces offrandes réciproques, et des sentimens affectueux qu'elles nous inspiroient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans; confondue dans la foule, elle montroit moins d'empressement à partager les joyaux que je distribuois à ses compagnes, que de curiosité pour ma personne : elle m'examinoit avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise; je lui trouvai la figure charmante; elle avoit les plus fraîches et les plus belles dents du monde; sa taille élégante et svelte, et les formes amoureuses de son corps, auroient servi le pinceau d'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces sous la figure d'une Hottentote.

Les impressions de la beauté sont uni-

verselles, c'est une souveraine dont l'empire est par-tout; je sentis à la prodigalité de mes présens, que je pliois un peu sous sa puissance; ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à moi; je venois de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paroient à ravir; je détachai de mon cou un mouchoir rouge, dont elle s'enveloppa la tête; dans cet accoutrement, elle étoit, ce qu'en langage précieux on diroit délicieuse. Je me faisois un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui étoit restée à la horde; elle montra du doigt sa mère, et m'apprit qu'elle n'avoit plus de père; je la fatiguois de questions, tant je trouvois de charme dans ses réponses. Rien n'égaloit le plaisir que j'avois à la voir, si ce n'étoit celui que je prenois à l'entendre; je lui demandai de rester avec moi, et lui fis toutes sortes de promesses; mais quand je lui parlai surtout de l'emmener dans mon pays, où toutes les femmes sont des reines et commandent à des hordes puissantes d'esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, et se livra sans façon à quelques

mouvemens d'impatience et d'humeur. Un monarque n'eût pas vaincu sa résistance, et le chagrin que lui causoit la seule idée d'abandonner sa famille et sa horde. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui auroit lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment, ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avois laissé par hasard; je m'empressai de le lui offrir; elle le remit sur-le-champ à sa mère.

Elle étoit sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle; elle touchoit ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passoit vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnoître son mouchoir, qui lui plaisoit beaucoup; j'ouvris mon nécessaire, et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle; elle s'y regarda très-attentivement, et même avec complaisance; elle montroit assez, par ses gestes et ses attitudes variées, combien elle étoit satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustemens, qui lui faisoient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la horde pour me venir voir, elle s'étoit frotté les

joues avec de la graisse et de la suie; je les lui fis laver et bien essuyer, mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisoient à la nature, qui l'avoit créée très-jolie. Quelqu'adresse que je misse dans mes raisonnemens, quel que fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif et si léger, elle tenoit à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement, qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, et j'y consentis; elle profitoit à merveille de la faveur qu'elle s'étoit doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisoit plaisir, je me laissois toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avois, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avoient aussi tentée; le brillant des cailloux du Rhin parloit à ses yeux. J'aurois été charmé de lui en faire hommage. Combien ne desirai-je pas en ce moment les plus

misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile! Malheureusement c'étoit la seule paire que je possédasse; je lui fis comprendre que ces boucles m'étoient absolument nécessaires; de ce moment, il n'en fut plus question. Elle avoit le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus; il suffisoit que j'eusse une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvois son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, et très-insignifiant pour mon esprit; je la débaptisai, et la nommai *Narina*, qui signifie *fleur* en langage hottentot; je la priai de conserver ce beau nom, qui lui convenoit à mille égards; elle me promit de le porter tant qu'elle vivroit, comme un souvenir de mon passage dans son pays, et comme un témoignage de son amour; car ce sentiment déjà ne lui étoit plus étranger, et dans son langage naïf et touchant, elle me faisoit assez connoître tout ce qu'a d'impérieux la première impression de la nature, et qu'au fond des déserts d'Afrique il ne falloit pas même oser pour être heureux.

J'avois fait tuer un mouton et cuire une



NARINA, JEUNE GONAQUOISE. *Tom. 1er Pag. 370.*

bonne quantité de notre hippopotame pour régaler nos hôtes; ils se livrèrent à tous les accès de la gaîté. Tout le monde dansa. Mes Hottentots, en hommes polis et galans, régalèrent de leur musique les sauvages; les virtuoses firent entendre le goura, le jnoum-jnoum, le rabouquin; l'heureuse guimbarde ne fut point oubliée; cet instrument nouveau produisit sur les assistans la plus vive sensation; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'essayer; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'instrument, qu'elle trouva détestable.

Toute cette journée se passa en fêtes, en folies; mes gens distribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avois fait particulièrement donner; je vis avec plaisir que Narina n'en pouvoit boire; cette sobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avoit inspiré; je déteste cette liqueur, et m'étonne comment nos femmes bravent ainsi par gentillesse le plus dégoûtant des poisons.

Je songeai à faire ramasser de bonne heure le bois nécessaire pour nos feux; cette opé-

ration ne fut pas longue; les Gonaquois se mirent de la partie, et firent une ample provision pour eux-mêmes; car je leur avois permis de rester jusqu'au lendemain, et leur avois assigné, pour passer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé et du café; Narina prenoit goût au thé, mais la couleur du café lui donnoit de l'aversion pour cette liqueur; je mis la main sur ses yeux, et lui en fis avaler une demi-tasse; elle la trouva bonne, mais elle retournoit de préférence au thé; elle y revenoit même fort souvent; c'étoit de sa part une finesse dont je feignois de ne m'être pas apperçu et qui m'amusoit beaucoup; je suis persuadé que cette boisson ne flattoit pas infiniment son goût: mais elle se dépêchoit de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avoit vu y jeter.

Après ce goûter frugal, et les scènes piquantes qu'il me procuroit, on se remit à la danse, et vers minuit le besoin du repos fit cesser les plaisirs.

Depuis quelque temps je couchois dans

mon chariot pour éviter l'humidité des nuits; je fis au chef des Gonaquois la politesse de le garder dans mon camp, et j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

Le lecteur s'attend bien sans doute, à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyoit toute la horde dans l'enceinte que je lui avois prescrite, et ne croira point à ma continence. Narina se tenoit près de moi, et ne songeoit guère à quitter son ami... Je lui montrai sa mère et ses compagnes qui s'éloignoient de nous, et.... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour passer la nuit auprès de ces Gonaquois et les défendre contre l'approche des animaux carnassiers; lorsque tout le monde se fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laissât plus entrer ni sortir personne.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir; tout ce qui venoit de se passer depuis l'arrivée de ces sauvages, se retraçoit à mon imagination sous des couleurs si bizarres et si nouvelles; ce que j'apprenois du caractère et des mœurs de ces peuples, comparé aux relations fades et ridicules de nos ro-

manciers voyageurs, me sembloit si pur, si simple et si touchant, mes conversations particulières avec Haabas, avec Narina m'avoient si vivement intéressé, que je maudissois jusqu'aux rapides instans enlevés à ces scènes animées, et regrettois de n'en pas voir se prolonger le cours.

A mon réveil j'allai visiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençoit à peine à briller; roulés en peloton sous leurs kros (1), ils étoient tous plongés dans le plus profond sommeil; Narina étoit avec sa mère, sur une natte que je leur avois fait donner pour les garantir de l'humidité. Les sept autres femmes entassées les unes près des autres formoient un groupe plaisant; on ne voyoit ni pieds ni têtes; tout étoit caché sous la couverture; je leur souhaitai le bonjour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles; je vis aussi-tôt toutes ces têtes effrayées sortir de dessous leurs kros et m'offrir le plus

(1) Manteaux de peaux de différens quadrupèdes dont se servent généralement tous les Hottentots, soit pour se vêtir de jour, soit pour se couvrir pendant la nuit. J'aurai occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

comique des tableaux; cependant quelques-uns des dormeurs ne se réveillèrent point; ce qui ne doit pas surprendre, car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, et j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fît sentir; le nord qui dans ces parages fait l'office du midi en France, nous annonçoit une journée accablante; je rentrai chez moi à dix heures avec quelques oiseaux, entr'autres un gobe-mouche roux à longue queue, que je regardois avec raison comme une découverte heureuse : ce charmant animal, dont la couleur dominante est en effet le plus beau roux, a la tête ornée d'une huppe d'un vert sombre qui paroît noir, et porte deux très-longues plumes à la queue; ce qui lui donne un air de dignité que sa femelle ne partage point avec lui; encore n'en jouit-il que dans la saison des amours; elle dure environ trois mois, passé lequel temps ces deux plumes se détachent d'elles-mêmes; rien alors ne le distingue de sa femelle qu'une teinte un peu plus rembrunie.

Il ne faut pas confondre cette espèce avec l'oiseau du même genre décrit par Buffon et Brisson, sous le nom de gobe-mouche huppé et à longue queue du Cap de Bonne-Espérance; il est faux que cet oiseau se trouve au Cap. Il appartient aux Indes, et notamment à l'île de Ceylan. Il diffère beaucoup du mien. Les caractères qui les distinguent seront rapportés dans mon Ornithologie. Je puis seulement assurer d'avance que les deux gobe-mouches décrits sous ce nom, dont l'un est presque blanc et l'autre roux, et qu'on donne comme deux espèces différentes, n'en font absolument qu'une seule, et que cette variété dans les couleurs provient de la différence des saisons : on peut s'en convaincre en examinant l'un de ces individus dans mon cabinet, qui, tenant encore des deux états, montre clairement le passage successif du blanc au roux.

L'espèce de celui que je venois de tirer n'éprouve jamais ce changement; ce caractère seul suffit pour ne pas le confondre, comme on l'a fait, et pour en faire une nouvelle espèce.

Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes;

je n'y trouvai que les hommes; toutes les femmes avoient disparu; on m'apprit qu'elles venoient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher; leurs voix et leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste; je me glissai doucement entre les arbres et les broussailles, et j'arrivai tout près du bord sans être apperçu; elles nageoient toutes, folâtrant au milieu des eaux, et plongeant avec une adresse merveilleuse.

Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai en me présentant à elles fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, et ne montroient plus que le bout du nez; je m'étois assis sur leurs habillemens entassés; je prenois plaisir à les persiffler, et leur faisois voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher; la mère de Narina rioit aux éclats de l'embarras de ses compagnes ainsi prises au dépourvu. Elle étoit sortie de l'eau plutôt que les autres, et se reposoit sous un arbre en les attendant: elles me supplièrent longtemps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne

leur restoit qu'un parti qu'elles saisirent avec une adresse dont je fus étonné; elles connoissoient tout l'ascendant qu'avoit sur moi la belle Narina. Sa mère lui lança son tablier et son kros; elle s'habilla dans l'eau, et vint bientôt à moi de l'air le plus tendre et le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens; je feignis d'y mettre un peu de résistance; mais, me prenant par la main, Narina réussit à m'entraîner avec elle jusqu'à ce qu'étant hors de vue elle put crier à ses compagnes qu'elles pouvoient sortir de l'eau et s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiarisés, Narina folâtrant aussi librement avec moi qu'elle l'eût fait avec son frère, ses parens, ses compagnes; elle me plaisantoit à sa manière, me tourmentoit d'une façon très-piquante, tantôt luttant de force avec moi pour se débarrasser de mes bras, tantôt franchissant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges fossés; jeune et vigoureux alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, et menant une vie plus dure

mille fois que ces sauvages même, j'eusse défié nos Hercules d'Europe; mais soit que l'habitude et un reste de galanterie me fissent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, soit qu'en effet elle eût plus d'adresse et les mouvemens plus souples, elle m'auroit contraint à lui demander grace, et je pliois sous ses efforts; mais sur-tout lorsqu'échappée à mes agaceries, et mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défioit à la course et venoit à s'élancer, avec quelle vîtesse elle parcouroit les chemins, et par cent détours revenoit se cacher à la lisière du bois et me surprenoit au passage !

Différens oiseaux que je voyois voltiger dans la forêt me forçoient à tous momens d'y rentrer : c'étoit le seul moyen qui me restât d'appaiser les fougues de ma jeune sauvage; rien n'égaloit le plaisir qu'elle éprouvoit à me voir tirer des coups de fusil; je ne les lui épargnois pas; et dans cette seule course j'abattis une vingtaine d'oiseaux. Je n'avois point amené de chien; Narina en faisoit aisément l'office, saisissoit admirablement bien les pièces qui n'étoient que blessées. Cependant je commençois à

perdre de vue mon camp, et m'étois laissé entraîner un peu loin. Tous ces jeux et les espiégleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, et ne cessèrent, que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon et la meilleure réponse au tour si plaisant que je venois de lui jouer il n'y avoit qu'un moment aux bords de la rivière. Nous venions de rejoindre son cours qui me reconduisoit infailliblement à mon camp; un héron que je venois de tirer, s'étoit abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnoit le milieu et alloit m'échapper; j'en eusse été d'autant plus désolé, qu'un de ses pareils que j'avois eu beaucoup de peine à me procurer, avoit été un jour par la négligence d'un de mes gens cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étois à mi-corps dans la rivière; mais embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, et n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnois à me laisser entraîner plus avant; Narina qui s'apperçut de mon embarras, et me voyoit m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large; en un clin-d'œil

elle s'élance à la nage; je rejoins la terre que je venois de quitter; mais la cruelle tenant mon oiseau à la main, m'appelle et m'invite à le venir chercher; après cent débats et les plus vives instances, loin de le rendre à mes desirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, et de là me nargue à son aise et se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais point nager; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit, il ne pouvoit s'en rencontrer de plus mortifiante et qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation. Lorsque je vis que je ne pouvois rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière et de l'attendre patiemment; elle fut bientôt lasse elle-même; elle se remit à la nage et revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étois; rien ne l'effrayoit de ma part; pendant sa traversée je l'avois plusieurs fois couchée en joue; elle n'en étoit que plus folle et plus entêtée à me refuser mon héron; nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma tente.

Les autres Gonaquoises que nous avions

laissées plus bas sur les bords de la même rivière ne tardèrent pas à nous rejoindre; un reste de honte se lisoit dans leurs regards et sur leurs fronts ; j'eus à rougir de m'être fait un jeu cruel de leur décence; c'étoit la pudeur native dans tout son embarras, bien différente de cette réserve perfide dont on se pare avec orgueil, et qui n'est qu'un manége agaçant plus dangereux que le scandale.

Je fis déjeûner mes sauvages ; ensuite on m'apporta la table sur laquelle je faisois mes dissections, et qui ne me servoit qu'à cela ; elle formoit avec deux chaises tout le meuble de ma tente : je me mis devant eux à écorcher les oiseaux que j'avois tués le matin. Cette opération les intriguoit fort ; ils me regardoient avec surprise, et ne pouvoient concevoir à quel dessein j'ôtois la vie à des oiseaux pour les dépouiller et leur rendre aussi-tôt leur forme. Je ne perdis pas mon temps à leur vanter des cabinets de collections, et le cas qu'on en fait en Europe ; ils se seroient à bon droit étonnés que je fusse venu de si loin dans cet unique dessein, et la question de Narina s'il n'y avoit point d'oiseaux dans mon pays, me parut naturelle et bien simple ; je pensai qu'aucune dis-

sertation sur ce sujet avec des sauvages qui ne m'auroient point compris, ne valoit pas le plaisir d'apprêter un martin-pêcheur dont je fis présent à ma belle curieuse.

Haabas m'engageoit à lever mon camp pour l'aller placer près de sa horde, où je trouverois une grande variété d'oiseaux de toute espèce; il me fit comprendre que je n'en étois éloigné que d'environ deux lieues; je lui promis de l'aller voir sous peu de jours.

Il se disposoit à partir. Je le fis dîner avec tout son monde, et lui donnai en particulier une petite provision de tabac, ce qui lui fit grand plaisir : Narina me promit de m'apporter du lait et de m'amener bientôt sa sœur. Enfin, très-satisfaits les uns des autres, après mille adieux répétés, ces bonnes gens me quittèrent; je les fis accompagner par un des miens que je chargeai de reconnoître la route, et de me faire quelques échanges pour des moutons.

FIN DU TOME PREMIER.